

809. c 24

HISTOIRE
DU PARLEMENT

D'ANGLETERRE.
PREMIERE PARTIE.

M. DCC. XL

HISTOIRE
DU PARLEMENT
D'ANGLETERRE.
PREMIERE PARTIE.

HISTOIRE
DU PARLEMENT
D'ANGLETERRE.

Par M. l'Abbé RAYNAL. *K*

Nouvelle Edition , revue , corrigée &
augmentée.

PREMIERE PARTIE.



A LONDRES.

M. DCC. LI.

HISTOIRE
DU PARLEMENT
D'ANGLETERRE.

Par M. L. K. R. A. N. A. L.

Nouvelle Edition, revue, corrigée &
augmentée.



A LONDRES

M. DCC. LI.



AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR.

J'Ai publié il y a quelques mois en deux volumes *in-8°*. une cinquième édition de mon Histoire du Stadhouderat. Cet Ouvrage n'est pas sans doute encore ce qu'il pourroit être , mais il a acquis le degré de perfection que j'étois capable de

I. Partie.

AVERTISSEMENT.

lui donner. On ne fera pas si content des changemens qu'on trouvera dans l'Histoire du Parlement d'Angleterre. Les recherches que j'ai faites ne m'ont pas donné beaucoup de nouvelles lumieres, & je ne me trouve pas malheureusement assez de talent pour profiter de tous les conseils que des Censeurs polis & judicieux m'ont donnés. J'aurois pû, il est vrai, adoucir trois ou quatre

AVERTISSEMENT.

traits que quelques Critiques ont trouvés hardis : mais la vérité de l'histoire ne me l'a pas permis. Le respect qu'on doit à une Religion aussi évidemment divine que l'est la nôtre , peut se concilier très-bien, & je crois l'avoir fait, avec le courage de blamer les passions de ses Ministres lorsque cela est nécessaire. On s'est partagé , à ce qu'il m'a paru , sur la maniere dont j'écrivois l'Histoire.

AVERTISSEMENT.

**Le public aura bientôt la
preuve des efforts que je
fais pour réunir les senti-
mens.**

T A B L E

T A B L E

DES MATIERES.

PREMIERE PARTIE.

I *Introduction à l'Histoire du
Parlement.* page 1

I. EPOQUE. *Guillaume I. sur-
nommé le Bâtard, & ensuite le
Conquérant, établit le Despotisme
en Angleterre en 1066.* 35

II. EPOQUE. *Le Roi Jean sans
Terre dégrade l'autorité Royale ;
en accordant la grande Charte en
1217.* 59

*Chartre des communes Libertés,
ou la grande Charte accordée par
le Roi Jean à ses Sujets l'an 1215.*

T A B L E.

III. EPOQUE. Le Parlement
s'établit sous le Regne de Henri III.
en 1234. 143

IV. EPOQUE. Les Députés des
Communes, qui étoient choisis par
le Roi, commencent à être choisis
par les Villes & par leurs Pro-
vinces, sous le Regne d'Edouard
premier en 1272. 194

V. EPOQUE. Les Barons usur-
pent l'autorité législative sous E-
douard I. 1308. 230

VI. EPOQUE. Les Communes
usurpent le Pouvoir législatif sous
le Regne d'Edouard IV. en 1461.
268

TABLE.

SECONDE PARTIE.

VII. EPOQUE. *Les Communes s'emparent de toute l'Autorité Souveraine sous Charles I. en 1648.*

page 1

VIII. EPOQUE. *Le Parlement s'attribue le droit de disposer de la Couronne sous Jacques II. en 1689.*

146

IX. EPOQUE. *Union des Parlemens d'Angleterre & d'Ecosse sous le nom de Parlement de la Grande-Bretagne, par les soins de la Reine Anne en 1707.*

212

X. EPOQUE. *Etat actuel du Parlement.*

242

Fin de la Table.

SECOND PART.

VIII. ÉPOQUE. Le Parlement
 s'ouvre le 14 mai de l'année de la révo-
 lution pour la première fois.

IX. Époque. Union des Provinces.
L'union des Provinces de France, sous
le nom de Parlement de la Grande-
Bretagne, par les lois de la Reine
Henriette en 1707.

X. EPOQUE ET ÉTAT ACTUEL DE
PARLEMENT.

INTRODUC



INTRODUCTION

L'HISTOIRE DU PARLEMENT D'ANGLETERRE.

L'ANGLETERRE si célèbre aujourd'hui, est la dernière Contrée de l'Europe qui ait commencé à devenir célèbre. Elle fut connue d'abord sous le nom d'Albion, & dans la suite sous celui de Bretagne. La conjecture n'a rien osé hasarder sur le premier ; elle s'est inutilement épuisée sur l'autre. On ignore également l'origine de ses Fonda-

teurs & de ses premiers Conqué-
rants. L'Histoire ne nous a conservé
des uns que leur nom, & des au-
tres que fort peu d'usages.

On fait seulement que les Bre-
tons formoient un Peuple nom-
breux & actif. La liberté qui depuis
a changé d'objet dans cette Isle,
consistoit alors à vivre sans police
& presque sans lien. La chasse fai-
soit les délices de cette Nation,
comme de toutes les sociétés dont
la politique n'a pas adouci les
mœurs. Le Commerce avec l'E-
tranger attiroit sur les Côtes tout
ce qui se sentoît le plus d'industrie,
ou qui avoit le plus d'ambition :
on y voyoit plus d'humanité que
dans l'intérieur des terres, parce
qu'on traitoit avec les Gaulois que
les Colonies Romaines avoient dé-

jà civilisés. Il est certain que ces Peuples formoient diverses Tribus gouvernées par des Chefs différens : mais on ignore si l'honneur du commandement étoit l'apanage de la naissance ou la récompense de la vertu. Lorsqu'un danger pressant menaçoit l'Isle entière, on choisissoit dans une assemblée générale celui qui devoit conduire les forces réunies de la confédération : les femmes étoient admises à ces fonctions pénibles & brillantes, lorsque la supériorité des talens leur donnoit des droits. Les armes ordinaires étoient de petits boucliers & de larges épées ; ce qui annonçoit un Peuple ambitieux & intrépide, plus fait pour la guerre offensive que pour la défensive. Des Prêtres connus sous le nom

de Druides , avoient asservi cette Nation aveugle & superstitieuse : des austérités réelles ou apparentes, un ton d'oracle, quelques dogmes mystérieux , les avoient rendu arbitres souverains & indépendans des affaires publiques & particulières. Un usage également inconnu dans les Contrées polies , & dans les barbares , achève de peindre cette Nation.

Les Bretons , comme les autres hommes , épousoient des femmes : mais en se les attachant , ils ne les ravissoient pas à la multitude. Ils regardoient comme un larcin dangereux cet esprit de propriété qui s'est trouvé du goût de tant d'autres Peuples. Quelques Dames Romaines reprochoient à une illustre Bretonne cette coûtume comme

également injurieuse aux deux sexes : *Nous faisons ouvertement avec les honnêtes gens qui sont parmi nous, ce que vous faites en secret avec les derniers des hommes*, répondit-elle.

Quoi qu'il en soit, les Bretons qui n'avoient pû acquérir de la réputation par leurs exploits, en acquirent par leur défaite. Le bruit que fit leur Empire en tombant, fixa plus les yeux sur eux, que les talens qui l'avoient fondé : pour leur malheur & pour leur honneur, leurs intérêts commencerent à être mêlés avec ceux du Peuple vainqueur du monde.

Les habitans de la Grande-Bretagne & ceux des Gaules n'ont pas été toujours irréconciliables. Le secours que les premiers envoyoient aux seconds contre les Romains,

détermina le premier Capitaine, & le plus grand Ecrivain de l'ancienne Rome à passer dans leur Isle. L'entreprise de César augmenta plutôt la gloire de sa Patrie, qu'elle n'en étendit l'Empire. A proprement parler , les Bretons furent alors reconnus plutôt que soumis. L'honneur de les subjuguier devoit illustrer plus d'un Capitaine ; & la possession de ce bel Etat fut la dernière conquête de la République.

Son joug , quoique dur , ne fut pas brisé par les Bretons, il tomba comme de lui-même. Ce que leur courage ou leur désespoir n'avoit pû , le hasard seul le fit après quatre siècles. Rome qui avoit rempli si long - tems l'univers d'effroi , se vit réduite à trembler pour elle-même. La nécessité de repousser

les Barbares qui la menaçoient, la détermina à abandonner les plus éloignées de ses Provinces ; & la Grande-Bretagne ne devint libre, que quand il ne convint plus aux Romains de la gouverner.

Les Bretons par leur conduite justifient le mépris du peuple qui les dédaignoit. Ils parurent plus embarrassés de leur liberté, qu'ils ne l'avoient été de leur esclavage. Les vices d'un vainqueur corrompu avoient passé dans leurs mœurs ; ses vertus n'avoient pas seulement effleuré leur ame. On avoit tout hérité des Romains, excepté leur valeur, leur fermeté, leur grandeur d'ame.

Cette humiliante disposition ne fut pas long - tems ignorée dans la partie septentrionale de l'Isle ;

qu'on nomme aujourd'hui Ecosse. Les Pictes & les Caledoniens qui habitoient ces affreux climats, saisirent cette occasion pour se procurer un séjour plus agréable que leurs montagnes. Des Peuples féroces, que l'Aigle Romaine avoit quelquefois battus, mais jamais domptés, trouverent peu de résistance dans ses Esclaves. Les Provinces méridionales furent la proie, & seroient sans doute devenues l'héritage de ces Barbares, si elles n'avoient eu de défenseurs que leurs habitans.

Les Bretons vouloient conserver leur Pays, réparer leurs pertes, & se venger. Ils crurent avoir assez fait, en formant un si beau projet; la gloire de l'exécution fut confiée à des mains plus vaillantes, plus

habiles & plus heureuses. Deux Peuples connus sous le nom d'Anglo-Saxons & liés inséparablement d'intérêts, s'étoient rendus célèbres dans l'Allemagne par leurs victoires, & dans la Bretagne par leurs descentes. Les Bretons implorèrent lâchement une valeur qu'ils avoient souvent redoutée ; & les Saxons écouterent avec plaisir des supplications, qui favorisoient le projet d'établissement qu'ils avoient formé. Hengist, à qui il n'a manqué qu'un autre théâtre ou un autre siècle pour avoir la réputation des plus grands Héros, fut mis à la tête du secours Saxon. Il remplit heureusement le double objet de sa commission : les ennemis furent défaits par sa valeur, & les alliés séduits par son adresse. Avec

ce courage impétueux, auquel rien ne résistoit, il avoit un air de franchise qui prévenoit toute défiance. En forgeant des fers aux Bretons, il leur persuada que le soin de leur gloire & de leur salut partageoit ses veilles. A force de soins, de caresses, de ménagemens, il les mena insensiblement à son but; ils appellerent de nouveaux Saxons dans leur Isle.

Rien ne prouve mieux que cette conduite, l'ascendant des grands génies sur les esprits foibles, de la politique sur la simplicité, des lumières sur l'ignorance. Les Bretons aveuglés par un homme adroit, ne se douterent pas seulement qu'il pût leur tendre un piège: ébloüis des avantages du parti qu'on leur proposoit, ils n'en virent pas les

inconvéniens. Ils ne soupçonnerent jamais que leurs protecteurs alloient devenir leurs tyrans ; & il fallut que l'événement les désabusât. En effet, les Saxons fortifiés mirent leur secours à un trop haut prix : les Bretons indignés avilirent trop ces services. Des prétentions si opposées aigriront les deux Nations, & furent l'origine d'une guerre longue & sanglante, dont les événemens ne paroïssent pas douteux.

Les Saxons étoient braves, agueris, conduits par de grands Capitaines : les Bretons manquoient de Chefs, de valeur, d'expérience. Les premiers voyoient régner parmi eux cette union parfaite qui assûre les plus grands succès : les seconds toujours en proie à leurs

divisions domestiques tournoient les uns contre les autres le peu qui leur restoit de forces. Les uns recevoient continuellement des renforts , qui faisoient plus que réparer leurs pertes , les autres voyoient tous les jours s'exiler bien des Citoyens , dont l'éloignement affoiblissoit la Patrie ; les étrangers n'imaginoient de ressource que dans la victoire ; & ils la fixerent : les naturels du pays en virent malheureusement dans la soumission ; & ils se soumirent.

Il est humiliant pour les Conquérans qu'ils aient accéléré cet événement par des trahisons. Les deux Peuples qui étoient en guerre ayant convenu d'une suspension d'armes , trois cens des principaux de chaque Parti, s'assemblerent dans

une vaste plaine pour chercher des moyens d'accommodement. Les intérêts opposés étoient discutés avec force & avec chaleur, lorsque les Anglo-Saxons jetterent dans la conférence de ces discours insultans qui ne manquent jamais d'aigrir ceux auxquels ils sont adressés. Les Bretons ayant laissé éclater le ressentiment qu'ils avoient d'une telle injure, se virent tous accablés par des ennemis perfides qui avoient prévû ce mécontentement, & qui s'y étoient préparés. Une partie de la Nation découragée par la perte de ses Chefs, alla au-devant du joug ; le reste prit la résolution de périr ou de conserver sa liberté.

Ambrosius & Arthur qui régnerent successivement sur ces généreux Bretons les affermirent dans

ces sentimens. Ces deux grands Princes joignoient le talent de gouverner à celui de combattre , la ruse à la force , une douceur qui leur gaignoit le cœur de leurs Sujets à une audace qui les faisoit craindre de leurs ennemis : ils arrêterent les progrès des Conquérens , & les battirent même plus d'une fois. Malheureusement ils ne laisserent point de successeurs. La mort du dernier, dont les Romans ont obscurci la gloire en voulant l'augmenter , fut suivie d'une espece d'Anarchie : ses premiers Sujets partagerent ses Etats, & jouïrent en tyrans de l'autorité qu'ils avoient usurpée.

Constantin flétri par les débauches de sa jeunesse couloit ses derniers ans dans l'inaction & dans le

mépris. Aurelius Conanus qui s'étoit baigné dans le sang de ses proches, paroissoit toujours altéré de celui des étrangers. Vortiper méprisoit ouvertement la Religion, & persécutoit avec fureur ses Pontifes. Cuniglas comptoit ses jours par ses crimes, & avoit introduit l'opprobre ou le deuil dans presque toutes les maisons. Maglon s'approprioit les richesses qu'on laissoit voir, & imaginoit des tortures pour découvrir les trésors qu'on ne montrait point.

La décadence d'un Etat gouverné par de tels monstres est toujours infaillible. La révolution qui finit la domination des Bretons fut aussi subite & aussi entière qu'elle pouvoit l'être. Sept Royaumes Anglo-Saxons se formerent des ruines du

Pays conquis. La Bretagne perdit tout jusqu'à son nom, qui fut changé en celui d'Angleterre. L'ambition avoit projeté cette conquête, l'adresse la prépara, la valeur l'entama, la perfidie la continua, la cruauté la finit, les précautions l'assûrèrent. Comme c'est au Gouvernement qui s'établit alors dans leur Isle, que les Anglois rapportent l'origine de leur Parlement, il faut tâcher d'éclaircir ce qui n'a pas encore été assez démêlé dans l'Histoire.

Les Romains qui avoient subjugué le monde par leur valeur, en perdirent l'empire par leurs vices. Des maximes héroïques en avoient fait un peuple de conquérans, des maximes tyranniques les dégradèrent. Lorsque l'univers soumis ne
fournit

fournit plus d'exercice à leur valeur, ils tournerent leurs armes contre la Patrie. Rome dans ses Généraux ne trouva plus que des ennemis. Les Citoyens oubliant la dignité de leur caractère, se vendirent aux ambitieux qui voulurent les acheter ; & des hommes qui, jusqu'alors avoient regardé comme indifférent de vivre, s'ils ne vivoient pas pour régner, préférèrent de sang froid l'esclavage aux charmes de la liberté. Agité par ces violentes secousses, l'empire ne pouvoit durer : mais on ne soupçonnoit pas que ses destructeurs seroient des peuples obscurs, inconnus jusqu'alors sur la scène du monde.

Les Barbares qui habitoient le Nord, se répandirent comme un

torrent sur le Rhin, & ensuite dans d'autres Contrées. La témérité qui a presque toujours détruit les Empires, les a presque toujours fondés. Si ces nouveaux Conquérans n'eussent été que braves, on n'aurait pas désespéré de leur résister; ils furent téméraires & jetterent par-là un éclat qui les fit croire invincibles. Fixés par la terreur ou par la victoire dans les plus belles Provinces de l'Europe, ces brigands y porterent leurs mœurs. Sans principes de société & de police, ils ne connoissoient de droit que celui du plus fort. Leur Chef n'étoit proprement que le Général de leurs armées, & leur gouvernement qu'un pouvoir militaire, qu'il n'est pas aisé de bien définir. Ils n'eurent jamais de lois, ou elles étoient im-

punément violées, parce que personne n'avoit assez d'autorité pour les maintenir. Les fautes du soldat étoient quelquefois punies ; celles du citoyen étoient assurées de l'impunité.

Il s'est trouvé des vainqueurs assez modérés pour se soumettre aux usages des Peuples qu'ils avoient soumis, lorsqu'ils les croyoient plus favorables à l'utilité publique. Les Anglo - Saxons suivirent d'autres principes. Au titre de conquérans, ils furent jaloux de joindre celui de législateurs. A un sceptre de fer ils ajoutèrent un gouvernement vicieux : à peu de chose près, ils portèrent dans leurs conquêtes, les coutumes reçues dans leur ancienne Patrie.

Leurs Chefs qui n'avoient en

Allemagne que le titre de Général prirent celui de Roi. La plus commune opinion & la mieux fondée est que ce changement de nom n'influa point dans le gouvernement. Des Ecrivains courtisans & flatteurs ont prétendu que le droit de conquête donnoit à ces premiers Rois une autorité sans bornes : cela ne pouvoit être vrai tout au plus qu'à l'égard des Bretons dont il ne resta dans le pays qu'un très-petit nombre ; il est contre toute vraisemblance que les Anglo-Saxons en devenant Conquérens aient perdu leurs droits & leur liberté.

En recueillant avec soin tout ce qui se trouve dispersé dans les monumens anciens , on trouve que le Souverain conféroit les Charges

civiles & militaires, & qu'il en dépouilloit à son gré les Magistrats & les Généraux. Il pouvoit remettre les punitions que les Lois ont décernées contre le crime: mais ce pardon n'empêchoit pas que la Partie offensée ne pût demander une satisfaction civile pour le dommage qu'elle avoit reçu. On ne contestoit pas au Prince le droit de faire battre monnoie & de le conférer à qui il vouloit; il n'étoit pas également le maître de changer les especes & de les altérer. On doute s'il dépendoit de lui de faire la guerre: mais il paroît bien prouvé qu'il ne pouvoit pas seul lever des taxes pour en soutenir les frais.

Ce qui manquoit de puissance aux Rois pour gouverner l'Etat, se trouvoit dans le *Wittena-Gemot*, ou

assemblée des sages qui représentoit toute la Nation. Il est certain que chacun des sept Royaumes que fonderent les Anglo-Saxons, avoit un Wittena - Gemot particulier ; celui des sept Royaumes ensemble, comme ne faisant qu'un seul corps & un seul Etat n'est pas aussi-bien prouvé. Cette forme de gouvernement étoit la seule connue en Europe depuis que les Barbares s'en étoient rendus les maîtres ; je ne vois pas ce que ceux qui nient l'existence des Wittena-Gemots pourroient répondre de spécieux ou de solide à la preuve empruntée d'un usage si général.

Il est démontré que la grande noblesse, ceux qu'on appella depuis Comtes & Barons assistoient au Wittena - Gemot. La difficulté

consiste à savoir si les Députés du peuple y étoient admis, ou s'ils en étoient exclus. Les Membres des Communes n'ont rien négligé pour prouver que le droit dont ils jouissent de se mêler du gouvernement étoit aussi ancien que la Monarchie ; ils paroissent persuadés qu'il seroit dangereux de reconnoître qu'ils le doivent à la concession de leurs Souverains, de peur que la même puissance qu'on supposeroit l'avoir accordé, ne pensât à le révoquer quand elle en trouveroit une occasion favorable. Cependant leurs efforts n'ont pas été aussi heureux qu'ils l'auroient souhaité. Comme ils n'ont étayé jusqu'ici leurs prétentions que de témoignages fort équivoques, de quelques expressions obscures, de conjectu-

res la plupart frivoles , ils n'ont réussi tout au plus qu'à rendre la chose problématique.

A supposer ce droit des Communes , le gouvernement des Anglo-Saxons ne fut ni Monarchique , ni Aristocratique , ni Démocratique ; c'étoit un composé bizarre de tous les trois. Le Roi , les Grands , le Peuple partagerent l'autorité. Des vûes opposées empêcherent toujours les trois puissances de se réunir. L'intérêt personnel étoit l'ame de tous les conseils , de toutes les résolutions , de toutes les entreprises. Un Gouvernement bon par sa nature étaye la foiblesse du Souverain , & celui là en abusoit ; éteint les guerres civiles , & celui là les allumoit ; unit les différentes parties d'un Etat, & celui-là les divi-

soit. Les Anglo-Saxons se tromperent, en imaginant que leur Police seroit plus parfaite, à mesure qu'elle seroit plus partagée. L'expérience de tous les tems leur auroit dû apprendre que cette politique, au lieu des avantages des trois Gouvernemens, n'en rassemble que les inconvéniens. Un tel équilibre détruit nécessairement toute subordination, & dérangea toute harmonie.

Peut-être n'étoit-il pas possible d'établir alors une Monarchie pure; les conquérans ni les vaincus n'avoient pas apparemment la douceur des mœurs qu'exige ce genre de domination. Mais si leurs Chefs avoient été plus éclairés, ils auroient senti qu'il falloit nécessairement qu'une des trois Puissances

dominât , & que les deux autres devoient être destinées à tempérer son autorité.

Ce système , ou si l'on veut, cette confusion de politique dura fort long-tems , malgré les dissensions funestes qui partagerent les Anglo-Saxons. Ils se virent à peine possesseurs paisibles de leurs conquêtes , qu'ils tournerent leurs armes les uns contre les autres. Les Chefs des différentes dominations qu'on avoit établies , formoient des prétentions opposées qui entraînerent une guerre ouverte. Des mariages , des successions ; la crainte , la jalousie , l'orgueil , le mépris ; tout ce qui entretient l'ambition ou qui la fait naître , étoit un sujet de division entr'eux. Durant plus de deux siècles , toutes les parties de l'An-

gleterre furent teintes du sang de
 ses nouveaux habitans. Les peu-
 ples , instrument à la fois & victi-
 me des haines & de l'inquiétude
 de leurs Souverains, ne se connois-
 soient que pour se détruire. Les
 intervalles d'un combat à l'autre
 étoient employés à former ou à
 rompre des ligues : & comme on
 ne connoissoit pas encore ces grands
 principes de politique qui ont fait
 depuis la destinée des Empires, on
 s'allioit tantôt avec le plus foible
 pour le soutenir , & tantôt avec le
 plus fort pour n'en être pas accablé.
 Après plusieurs révolutions la plû-
 part sanglantes, les sept branches
 de l'*Heptarchie* , furent réduites à
 un seul Royaume ; & ce fut Ecbert
 qui avoit appris de Charlemagne
 l'art de vaincre & de régner qui

vint à bout de ce grand dessein :

Le sort de l'Angleterre paroif-
soit fixé par la réunion de tous ses
Membres en un même Corps poli-
tique. A couvert par sa constitu-
tion présente des guerres intérieu-
res , elle paroissoit en état d'acca-
bler les Etrangers qui oseroient
troubler son repos. Ce fut pour-
tant dans cet instant brillant qu'elle
se vit attaquée. Les Danois qui
remplissoient alors l'Europe du
bruit de leurs exploits & de l'hor-
reur de leurs brigandages , y por-
terent le fer & le feu. Ces nou-
veaux ennemis s'attachèrent avec
tant d'opiniâtreté pendant environ
deux siècles à ruiner cette Isle ,
qu'il paroît également étonnant , &
que leur pays ait pû fournir assez
de soldats pour une guerre si lon-

gue, si sanglante, & que l'Angleterre ait pû résister à tant d'affauts redoublés. Lorsque la valeur est égale dans les deux camps, c'est la nécessité de vaincre qui décide de la victoire ; cet avantage ou ce malheur se trouva du côté des Danois : ils avoient quatre ennemis à craindre, la faim, la mer, l'infamie, l'Anglois ; ce dernier leur parut le moins redoutable : ils en triomphèrent ; mais leur regne fut court ; & ils devinrent bien-tôt les sujets de ceux dont ils s'étoient vûs les maîtres.

Durant tous ces troubles, les Anglois virent le Gouvernement de leurs voisins se perfectionner sans changer de principes ni de conduite. Occupés de leurs démêlés particuliers & resserrés dans leur

Isle, ils n'eurent ni le tems d'oublier leurs lois, ni la sagesse d'adopter les idées des autres Peuples. Les révolutions fréquentes qui agiterent l'Etat, & qui firent passer le Sceptre de leurs mains dans celles des Princes Danois, & repasser dans les leurs, furent inutiles; l'empire des mêmes lois fut inébranlable. Incapables de plier sous l'insinuation ou sous la force, ces Insulaires s'opiniâtèrent à retenir leur Police. La douceur des mœurs & la science du Gouvernement fit moins de progrès parmi eux que chez toutes les autres Nations.

La décadence, la chute même d'un tel Empire étoit infaillible. Edouard le Confesseur, Prince plus simple que politique, plus foible

que généreux, plus indolent qu'appliqué, que la légende a placé au nombre des plus grands Saints, & l'histoire parmi les Monarques les plus médiocres, en montant sur le throne de ses peres, prépara la révolution. Comme la nature ne lui avoit rien donné de ce qui fait les Héros, les revers qui avoient éprouvé sa jeunesse, ne l'avoient pas rendu grand; mais ils lui avoient inspiré celle de toutes les vertus qui est peut-être la plus rare sur le throne, la reconnoissance. Forcé par l'usurpation des Danois à chercher un asyle hors de sa Patrie, il trouva auprès de Guillaume le Batard, Duc de Normandie, un accueil brillant, qui devoit toucher un bon cœur, mais qui charma trop une ame commune, &

qui auroit peut-être humilié un cœur généreux. Les Anglois lassés d'un joug étranger, ou seulement par inconstance, redemandèrent le sang de leurs Rois. Le Comte Godwin qui gouvernoit l'Etat, & qui vouloit continuer à le gouverner, fit préférer Edouard, dont le caractère assûroit ses vûes. Le nouveau Monarque trompa la confiance de son ambitieux Ministre. Soit goût, soit reconnoissance, soit habitude, ce Prince remplit sa Cour de Normands, & leur donna toute sa confiance. L'avidité de ces étrangers aigrit le peuple, & leur élévation inspira de la jalousie aux Grands. Le Comte Godwin & son fils Harald saisirent cet instant de fermentation pour recouvrer l'autorité qu'ils avoient perdue : ils pouvoient

pouvoient à leur gré dissiper ou faire crever l'orage : mais ils n'étoient pas assez Citoyens pour sacrifier au bien public l'intérêt de leur grandeur & celui de leur vengeance. La haine violente qu'ils avoient pour les Normands , & le zele qu'ils affectoient pour la Patrie, leur procura la confiance de la Nation : ils s'en servirent pour brouiller les Sujets avec le Souverain , & pour mettre toute l'Angleterre en armes. Edouard pouvoit réduire les Mécontents par la force ; il aima mieux les regagner par des Traités. Godwin fut en quelque maniere l'arbitre de la réconciliation , & l'entiere administration des affaires lui fut rendue. Par cette foiblesse , le Roi laissa avilir le Sceptre : mais il

**prit des arrangements pour le faire
passer en des mains assez habiles
pour lui rendre tout son éclat.**



PREMIERE ÉPOQUE.

Guillaume premier , surnommé le Batard , & ensuite le Conquérant , établit le Despotisme en Angleterre , 1066.

LA mort d'Edouard laissa le Thron en proie à l'ambition de trois rivaux , qui avoient tous des avantages pour y monter. Edgard y étoit appelé par sa naissance ; Harald par un parti nombreux ; Guillaume par le testament du feu Roi. Le premier descendoit des Monarques du Pays. Le second étoit fils d'un Ministre absolu qui avoit préparé son élévation. Le troisieme régnoit en Normandie avec beau-

coup de réputation & de dignité. Edgard fut aisément écarté : le sang Royal qui couloit dans ses veines ne pouvoit pas balancer les forces de ses concurrens. Ils méritoient tous deux de porter le sceptre. Harald étoit l'homme d'Angleterre le plus craint, le plus puissant, le plus estimé, & pourtant le plus aimé. Il avoit de la probité, mais de cette probité que peut avoir un particulier qui aspire au Throne. Les éloges, les caresses, les bienfaits ne lui coûtoient rien, quand ils pouvoient servir à son élévation ; il avoit si bien donné le change à ses créatures qu'on le croyoit généreux, au lieu qu'il n'étoit qu'ambitieux. Guillaume étoit né grand, il s'étoit rendu habile, & il avoit éprouvé assez souvent les faveurs

de la fortune pour pouvoir les espérer encore. La tache de sa naissance exposa sa jeunesse aux trahisons de ses concurrens, aux armes de ses ennemis, à la révolte de ses sujets : mais son courage & ses talens s'en développèrent plutôt, & brillèrent ensuite avec plus d'éclat. Forcé par les circonstances à exercer continuellement son courage, ses forces, sa politique, il eut l'avantage de les augmenter ; l'âge ne les affoiblit point ; & , ce que l'Histoire a rarement occasion d'observer, Guillaume n'étoit pas loin de la vieillesse, lorsqu'il commença à jouer le rôle de conquérant.

Harald portoit déjà la couronne : cette possession lui donnoit un air de Prince légitime, & jettoit les odieuses apparences d'usurpa-

teur sur quiconque oseroit la lui disputer. Guillaume ne fut pas détourné de son entreprise par cet obstacle. Une flotte de neuf cens voiles le porta sur les côtes d'Angleterre ; cinquante mille hommes qu'il avoit lui-même formés aux combats le suivirent. Ayant fait un faux pas en sortant de son navire , & étant tombé sur ses deux mains , il vit la superstition alarmée de ce présage ; la présence d'esprit profita de cet augure ; il s'écria avec une gaieté qui en inspira aux plus timides : *je prens possession de l'Angleterre , elle est à moi , je la saisis des deux mains.* b Après avoir brûlé ses vaisseaux , afin de ne laisser aux soldats de ressource que leur courage , Guillaume alla chercher l'ennemi pour profiter de la première

ardeur des armées , qu'on mène
aux conquêtes. Harald auroit mieux
justifié l'estime dont sa nation l'a-
voit honoré en l'élevant sur le
Throne, s'il eût évité un combat
que son rival vouloit engager ; heu-
reusement pour les Normands , le
Monarque Anglois consulta plus
sa valeur que sa prudence : il pou-
voit vaincre sans tirer l'épée , il
perdit la couronne , la gloire & la
vie en combattant vaillamment.

Les débris de l'armée Angloise
se réfugièrent avec précipitation
dans les murs de Londres. On y
délibéra avec cette confusion qui
suit les revers extraordinaires. Les
Grands qui croyoient déjà voir re-
vêtus de leurs titres & de leurs ter-
res les Normands qui avoient sui-
vi le conquérant , opinoient à se

défendre : pour le faire avec succès ils proposoient de placer sur le Throne le Prince Edgard dont la modération leur plaisoit bien plus que l'ambition inquiète & orgueilleuse de Guillaume. Les Bourgeois montroient une horreur égale pour les troupes & pour la domination du Vainqueur. Comme ils ne trouvoient pas moins de risque à résister qu'à se rendre, il ne leur étoit pas possible de se décider. Les Evêques qui craignoient moins une révolution que les hasards d'une longue guerre, se déclaroient pour le parti le plus heureux : rassurés sur leur fortune par le caractère religieux ou politique du Prince, & sur leur conscience par la protection que le saint Siège accordoit à cette entreprise, ils

favorisoient ouvertement l'usurpation.

Une autorité aussi respectée dans ces siècles barbares, & l'approche des Conquérans fixerent les irrésolutions de la multitude. Les Seigneurs, les Magistrats, les Prélats assemblés conjurerent unanimement Guillaume de régner sur eux; ce Prince feignant d'oublier tous les droits qu'il avoit fait valoir avant sa conquête, parut balancer s'il accepteroit le Throne. Il ne tint pas à lui qu'on ne crût qu'il se faisoit violence en mettant sur sa tête une Couronne, pour laquelle il avoit couru tant de risques & versé tant de sang. Le torrent des Historiens a écrit que ce Conquérant avoit fait serment de porter le sceptre aux mêmes conditions que

les Rois Saxons, & de maintenir les Loix établies. Le caractère de Guillaume appuie cette opinion. Il étoit trop habile pour faire si tôt entendre à ses nouveaux sujets, qu'il vouloit établir un Gouvernement despotique.

Les jours les plus fortunés de ces regnes fameux, que l'histoire a toujours proposés pour modeles, n'égalent pas l'idée parfaite qu'on nous a laissée des premiers tems de l'administration de Guillaume. L'Angleterre toujours, ou presque toujours placée sous une constellation malheureuse, paroissoit éclairée par un astre plus favorable; & la tranquillité de cet Etat continuellement agité parut établie sur des fondemens à jamais durables. L'exemple du Chef décida de la

conduite des membres. Chaque Normand, il est vrai, se regardoit comme le vainqueur de l'Angleterre : mais cette prétention orgueilleuse fut sans hauteur & ne produisit que l'honnêteté. Les troupes victorieuses traitèrent les peuples vaincus avec une douceur, qui à la honte de l'humanité a été toujours assez rare, mais qui étoit inconnue dans ces siècles barbares. Des Edits précis & bien entendus acheverent d'assurer le bonheur des Anglois & de fixer les Normands dans l'ordre. Les Ordonnances qui dans la plûpart des États ne servent qu'à l'ostentation, furent chez le nouveau Roi les appuis solides & légitimes d'une police & d'une équité parfaites. L'heureux essai d'un gouvernement si sage &

si modéré étouffa jusqu'aux alarmes qu'un peuple soumis a toujours pour sa liberté. Dans l'espace de peu de mois, les Anglois s'accoutumèrent à regarder leurs dernières révolutions comme une faveur signalée du Ciel qui les avoit conduits au bonheur par une voie singulière qui le devoit naturellement détruire.

Quand on connoît l'humeur de Guillaume & le caractère des Anglois, on n'est pas étonné que cette confiance réciproque, qui faisoit la tranquillité commune, ait cessé, on ne comprend point comment elle avoit pû s'établir. Guillaume étoit naturellement défiant; & ses soupçons lui inspiroient des précautions injurieuses & excessives, pour empêcher les révolu-

tions : les Anglois toujours en garde contre leurs meilleurs Rois , ne devoient pas compter beaucoup sur la parole d'un Prince ambitieux, qui venoit de les subjuguier. L'un étoit né sévère , & il étoit d'ailleurs excité à la rigueur par les Normands , à qui il étoit bien plus avantageux de voir dompter les Anglois par la force , que de les voir gagner par la douceur : les autres confondoient assez souvent la dureté avec la fermeté, l'orgueil avec le courage , l'insolence avec la liberté. D'un côté, on avoit contracté des dettes immenses pour fournir aux frais de l'armement qui avoit conquis l'Isle ; & on prétendoit bien les payer & contenter son avarice aux dépens des vaincus : de l'autre, on se croyoit assez mal-

heureux d'être subjugué, sans se croire encore obligé de prodiguer ses thrésors à des Nations haïes & éloignées. Guillaume étoit extrêmement prévenu pour les compagnons de ses victoires ; & cette prévention lui inspiroit de l'indulgence pour leurs désordres : les Anglois ne pouvoient manquer d'être aigris contre des Etrangers qui avoient montré plus de conduite & de valeur qu'eux.

Ces différentes dispositions allumèrent un incendie qui mit plusieurs fois le Royaume en combustion. La Nation ne regarda plus la modération du Roi Conquérant que comme un artifice imaginé pour endormir ou pour séduire la multitude. De légers mouvemens excités sourdement pour entretenir

dans le peuple un esprit de sédition, furent le prélude funeste d'une révolution plus générale & mieux appuyée. Les factions se multiplièrent ; elles furent successivement fomentées par le Prince Edgard , par les Danois , par les Ecoissois , une fois même par les Normands. Guillaume parût tout entier dans ces occasions. Sa pénétration lui faisoit quelquefois prévoir les orages qui se formoient. L'étendue de son génie lui présentoit souvent les moyens de les dissiper ; la fermeté de son courage les lui faisoit toujours surmonter. Chaque révolte ajoûtoit à l'éclat de sa gloire & à la pesanteur du joug des Anglois.

Cependant l'esprit du Monarque se remplit de soupçons contre ses

Sujets. Il se fit une habitude de les regarder comme des ennemis, d'autant plus acharnés qu'ils avoient plus de tort de l'être. Il sentit que ces Insulaires n'étoient pas faits pour être gouvernés par les voies ordinaires de la prudence, & qu'il étoit plus difficile de les contenir que de les soumettre. Il alla jusqu'à se persuader qu'il avoit mal jugé du caractère des peuples qu'il avoit domptés. Son principe fut que les Anglois devoient être conduits avec fermeté; & son caractère ne le portant que trop à la sévérité, il regarda comme une erreur la conduite qu'il avoit tenue dans le commencement de son regne. Guillaume ne gouverna plus dès-lors avec le sceptre, mais avec l'épée. Le droit de conquête

quête fut poussé jusqu'où il pouvoit aller. Il anéantit les privilèges des Anglois, il s'appropriâ leurs biens, il leur donna d'autres lois. Le pouvoir arbitraire fut établi dans toute son étendue ; & des Peuples qui avoient voulu secouer l'autorité des Lois, se virent forcés à gémir sous l'empire du Despotisme.

Lanfranc, Archevêque de Cantorberi, qui, quoique Italien, avoit plus de raison que d'esprit, une politique plus sûre que raffinée, plus de talent pour réunir les hommes, que pour les brouiller, suspendit quelque-tems ces malheurs. Il représenta au Conquérant qu'il devoit faire le bonheur de ses Sujets qui ne le trouveroient jamais que dans le Gouvernement qu'ils

avoient reçu de leurs peres : que les Anglois s'opposoient aux nouveautés qu'il vouloit introduire avec une modération réfléchie plus à craindre que l'empportement : que les lois qu'on se propoisoit d'abroger étoient l'ouvrage des premiers hommes de la Nation, & avoient mérité l'approbation des assemblées les plus respectables : que l'autorité établie dans l'Isle avoit fait dans tous les tems de bons Citoyens : qu'il avoit juré deux fois solennellement lui-même de ne point faire de changement considérable dans l'état, & que manquer à sa parole, ce seroit inviter ses Sujets ou ses voisins à trahir leurs engagements.

Ces discours de la part d'un homme dont Guillaume estimoit les lu-

mieres, honoroit la vertu, aimoit le caractere, firent leur effet sur un esprit qui faisoit ordinairement le vrai, & sur un cœur quelquefois sensible à l'amour de la justice. Son ambition qui avoit été toujours assez vive, & sa colere qui fut rallumée par de nouveaux sujets de mécontentement effacerent ces impressions; & les entreprises sur les biens & sur la liberté des Anglois se multiplierent.

Les peuples qui avoient suivi le parti de Harald furent dépouillés, quoiqu'ils eussent pris les armes pour un Prince qui étoit actuellement sur le throne, & qu'ils eussent obtenu depuis leur défaite la confirmation de leurs privilèges : le Conquérant trouvoit deux avantages considérables dans ces confis-

cations ; il récompensoit les étrangers qui l'avoient suivi , & il remplissoit les Provinces de guerriers aussi intéressés que lui-même à maintenir son autorité. La haine qui divisoit les Anglois & les Normands n'avoit point de bornes , & entraînoit souvent les plus grands malheurs. Guillaume par une partialité criante publia un Edit qui portoit que , lorsqu'un Normand auroit été tué ou volé , les lieux voisins du théâtre ou la scene se seroit passée , deviendroient responsables du crime , & payeroient une grosse amende. Les Grands se servoient de l'ascendant qu'ils avoient sur l'esprit des peuples pour décrier un gouvernement qui leur étoit odieux , moins parce qu'il étoit injuste , que parce qu'ils n'y

avoient point de part : ils eurent le double chagrin de se voir priver des Fiefs qu'ils tenoient de la Couronne , & de les voir passer dans les mains de leurs ennemis. Les Rois Saxons avoient donné au Clergé des terres immenses qu'ils avoient exemptées de tout service militaire , & il s'étoit emparé du droit de juger les différends des particuliers. Les Fiefs Ecclesiastiques furent réduits comme les autres à fournir un certain nombre de cavaliers en tems de guerre , & l'administration de la Justice fut confiée à d'autres. Les Moines par leur ambition avoient envahi une grande partie des richesses de l'Etat , & par leur adresse étoient devenus les dépositaires du reste dans le tems de la révolution. Les trou-

pes étrangères furent logées dans les Monasteres pour veiller sur les Solitaires qui les habitoient. & les thrésors furent pillés sous prétexte que c'étoient les biens des rebelles. On acheva de désespérer les Anglois par la construction de plusieurs citadelles, par la défense qu'on leur fit de garder des armes; & sur-tout par l'obligation qu'on leur imposa d'éteindre leur lumiere, & de couvrir leur feu à huit heures du soir : le son d'une cloche qu'on appelloit le *couvre-feu*, annonçoit tous les jours cet ordre humiliant, & ne permettoit pas aux malheureux qui en étoient l'objet d'oublier un instant leur servitude.

Tous ces traits de sévérité que les circonstances rendoient appa-

remment nécessaires, n'empêchent pas qu'on ne compte Guillaume le Conquérant parmi le petit nombre de Rois qui ont honoré le Throne. Dans quelque tems qu'il eût vécu, il eût été un grand homme; ce fut un prodige pour le siècle barbare qui le vit naître. Il eut toutes les qualités éclatantes qui ébloüissent les yeux de la multitude : un air de dignité qui annonce un Héros ou un Prince que le Ciel destinoit sensiblement à le devenir ; une force de corps qui excitoit toujours l'admiration & la surprise ; une valeur qui méprisoit & qui surmontoit les plus grands périls ; un bonheur qui ne connut point les revers, pas même les avantages médiocres. Cependant il mérita l'admiration de la postérité par des ta-

lens plus rares & plus estimables. Ceux qui ne connoissent Guillaume que par ses succès, ne sont pas ceux qui l'estiment davantage. Son caractère se développe mieux aux yeux de ceux qui présentent les obstacles qu'il eut à surmonter pour fonder son nouvel empire. Il falloit avoir un droit réel ou apparent ; il se le procura par son adresse : il falloit aveugler la France sur les suites de cette expédition ; il l'endormit par ses complaisances : il falloit faire entrer les Princes voisins dans ses vûes ; il les y amena par ses insinuations : il falloit se faire appuyer par la Cour de Rome si puissante dans ces siècles d'ignorance ; il l'y engagea par ses promesses : il falloit prévenir la défiance d'un rival déjà couronné ;

il l'étonna par sa célérité : il falloit avec des forces médiocres conquérir un grand Royaume ; il en vint à bout par son audace : il falloit prévenir ou dissiper les conjurations qu'on trama continuellement contre son autorité ou contre sa personne ; il y réussit par son application : il falloit s'assurer l'obéissance des Anglois , puisqu'il étoit dangereux de compter sur leur cœur ; il le fit en introduisant le *Despotisme*. Ce grand Prince joignoit le mérite de faire de grandes choses à celui de n'en point parler : la pénétration qui découvre le péril à la hardiesse qui le fait braver : l'art de connoître les hommes à celui de les employer : la prudence du Conseil à la promptitude de l'exécution : une fermeté qui pas-

soit quelquefois les bornes à un courage qui ne dégénéroit jamais en témérité; il avoit sur-tout un attrait pour le travail qui l'empêchoit de remettre au lendemain ce qui pouvoit se finir le jour même, & qui lui persuadoit presque qu'il n'avoit rien fait, lorsqu'il lui restoit quelque chose à faire. La satire l'a peint avec les plus odieuses couleurs. Il est pourtant vrai que la Nation qui le déteste lui doit sa gloire. Inconnus ou méprisés jusqu'alors dans l'Europe, les Anglois commencerent à y jouër un grand rôle par leurs lumieres, par leur puissance, par leur commerce & par leurs conquêtes.

II. ÉPOQUE.

*Le Roi Jean sans Terre dégrade
l'autorité Royale en accordant
la grande Charte en 1215.*

LE s'avantages que Guillaume avoit procurés à l'Angleterre ne firent pas oublier aux Anglois qu'ils avoient été libres. On s'accoutûme au joug quand il se forme insensiblement, le despotisme subit révolte. Les secousses qui ébranlent alors l'Etat, font penser malheureusement qu'un Prince & des Sujets ont des intérêts contraires. Cette erreur pernicieuse devint chez les Anglois le principe de leur conduite. A peine le Conquérant étoit au tombeau, qu'on de-

manda tumultuairement le rétablissement des anciens usages à son second fils qui lui avoit succédé. Guillaume II. devoit son élévation à ses vices plus qu'à ses vertus. Comme il étoit dur & fier, son pere l'avoit destiné à occuper un throne chancelant qu'il croyoit que la modération ou la clémence auroit renversé. Il y a apparence que le jeune Prince n'y seroit pas monté sans contradiction, si les esprits n'avoient été préparés d'avance à se conformer aux intentions du Roi mort : le moyen dont on se servit pour séduire la Nation fut de répandre que le Gouvernement nouvellement établi dans l'Isle seroit abandonné, & qu'on reviendrait sans délai aux Loix de Saint Edouard.

La situation des affaires avoit arraché au nouveau Monarque des promesses que son cœur n'avoüoit pas , & que son caractere démentit bien-tôt. Dévoüé dès ses premiers ans aux armes , & nourri dans une Cour où on ne voyoit que des exemples de despotisme , il avoit pris des manieres sauvages, dures & presque féroces. La Religion qui adoucit si heureusement les mœurs étoit à ses yeux un fantôme ; & il regardoit l'honneur & la probité comme la ressource de ceux qui manquent de courage ou d'autorité. Une imagination forte mais déréglée portoit le désordre dans tous ses sens : insensible aux plaisirs de la table , aux douceurs de l'amour, aux agrémens du luxe ; il ne connoissoit que le déreglement de ces

trois passions. Les succès qu'il eut à la guerre le mirent en état d'appesantir le joug des Anglois ; & il leur en coûta plus pour fournir aux bisarres profusions du fils qui ne leur en avoit coûté pour satisfaire l'insatiable avarice du pere. Sous ce regne les mœurs publiques furent corrompues : il n'y avoit de protection que pour les Juges iniques, de richesses que pour les Partisans , de récompense que pour les Délateurs , de faveur que pour les Ministres des plaisirs du Prince. Ces désordres déterminèrent tout ce qui se sentoît quelque goût pour la vertu à aller chercher un asyle chez les Etrangers : pour comble d'horreur un Edit sévere défendit à tous les Sujets de sortir du Royaume.

La mort du Tyran ne fut pas la fin de la tyrannie. Les Anglois totalement abbatus par l'injustice ou la sagesse du gouvernement, ne firent que des vœux secrets pour leur liberté, & laisserent aux Normands qui se trouvoient les maîtres du Royaume le soin de mettre la Couronne sur la tête qui leur paroîtroit la plus digne de la porter. Deux freres du dernier Roi avoient des prétentions & des Partisans. Robert, Duc de Normandie, étoit l'aîné ; mais il étoit absent & éloigné : Henri étoit le cadet, mais il étoit présent & né depuis que le Prince son pere étoit devenu Roi. Comme depuis la conquête il n'y avoit rien de réglé par rapport à la succession, on favorisa celui des deux Princes qui

n'ayant point d'Etats parut moins redoutable à la Nation : Henri fut placé sur le Throne.

Le nouveau Monarque trouva un Etat sans police ; des Sujets sans mœurs ; des Courtisans sans probité, des femmes sans retenue, des Peuples opprimés par autant de tyrans qu'il y avoit de grands : il rétablit l'ordre avec une promptitude & une facilité qui développerent les sublimes talens qu'il avoit pour le Gouvernement. C'étoit peut-être plus qu'il n'avoit promis, mais ce n'étoit pas ce qu'on souhaitoit davantage. Le rétablissement des anciens usages étoit l'objet de tous les vœux ; & Henri parut disposé à tenir la parole qu'il avoit donnée avant son couronnement de se départir des odieuses prérogatives

prérogatives que les deux derniers Rois avoient usurpées.

Il publia une Chartre qui rendoit aux Eglises leurs immunités ; aux héritiers le droit de succéder à leurs peres sans rien payer ; aux nobles le pouvoir de disposer de leurs filles sans l'aveu du Prince ; aux meres & aux plus proches parens la garde des enfans mineurs ; aux Créanciers de l'Etat les arrérages dont ils étoient redevables. Un article remarquable terminoit cet acte important. C'étoit la confirmation des Lois de S. Edouard ; c'est-à-dire , des Lois reçues durant la domination des Anglo-Saxons , & qui étoient ou entierement oubliées , ou expressement abrogées depuis la conquête.

Les Partisans de l'autorité Roya-

E

le ont toujours parlé avec mépris de cette Chartre. Ils soutiennent que Henri n'étant que l'usurpateur d'un Throne qui appartenoit visiblement à Robert son frere , n'a pas pû communiquer aux actes qu'il a faits une autorité qu'il n'avoit pas : ils ajoûtent avec plus de fondement , ce me semble , que cette Chartre n'a jamais été exécutée ; & ils concluent de ces deux raisonnemens qu'elle ne mérite aucune attention & qu'elle n'établit point de droits.

Les Royalistes ont à combattre une autre prétension des Républicains encore plus importante. Henri , durant le cours de son regne , forma plusieurs assemblées nombreuses composées des Grands du Royaume & des principaux du Peu-

ple : il les consulta sur la réformation de l'Etat , leur permit de signer la célèbre Chartre , & leur ordonna de reconnoître son fils âgé de douze ans , & auquel il survécut , pour son successeur. Quelques Historiens croient trouver l'établissement du Parlement dans ces assemblées. Cette prétension paroît assez mal fondée. Un Roi peut prendre des lumieres de ses Peuples, ou avoir pour eux de la complaisance sans reconnoître leur autorité , & sans leur céder la sienne. Henri étoit trop ambitieux pour relâcher ses droits, trop appliqué pour se laisser de gouverner , trop brave pour se laisser intimider , trop éclairé pour être aveuglé sur ses intérêts , trop altier pour se faire des maîtres de ses Sujets. Les assem-

blées qu'il forma étoient , ou un spectacle qu'il accordoit à sa vanité , ou une maniere de sonder les dispositions des Peuples , ou enfin une adresse pour découvrir les talens & les mettre en œuvre.

Quoiqu'il en soit de ces motifs , les Lois imposées par le Conquérant , & contestées sous ses deux premiers successeurs , s'affermirent peu-à-peu. Le caractère des grands Princes qui occuperent le Throne Anglois , y contribua beaucoup. Etienne qui régna après Henri , étoit brave , clément , généreux : si l'art de manier les esprits , un sens droit , de grandes vûes ne justifient pas son usurpation , ils en diminuerent du moins l'horreur. Sa mort rétablit l'ordre de la succession , & Henri Second recouvra

paissiblement le Sceptre de son
ayeul que son oncle lui avoit ravi.

Ce nouveau Prince montra un
génie élevé & une ambition sans
bornes , plus de fierté dans les ma-
nieres que dans les sentimens , une
passion égale pour l'amour & pour
la gloire. Au commencement de
son regne il fut l'idole de ses peup-
les ; au milieu la terreur de l'Eu-
rope ; sur la fin presque le jouet
du Pape & de ses enfans. La con-
quête qu'il fit de l'Irlande , l'ac-
quisition de quelques Provinces de
France , les divers événemens de
sa vie : rien n'influa sur le sort de
ses Sujets ; ils continuerent à être
toujours gouvernés sur le même
plan & dans les mêmes vûes.

Richard, *Cœur de Lion*, qui régna
ensuite, avoit un orgueil qui lui

faisoit regarder les Rois ses égaux comme ses Sujets , & ses Sujets comme des esclaves ; une avarice qui ne respectoit ni la Religion , ni la pauvreté ; une luxure qui ne connoissoit ni bornes ni bienséances. Il fut brave , mais féroce ; vigilant , mais soupçonneux ; entreprenant , mais inquiet ; décidé , mais présomptueux ; ferme , mais opiniâtre ; passionné pour la gloire des armes , mais jaloux. Le Despotisme avoit été plutôt affermi qu'ébranlé par un Roi de ce caractère , lorsque Jean sans Terre monta sur le Throne.

Ce Prince , que ses inquiétudes , ses crimes & ses malheurs ont rendu célèbre , manquoit également des vertus qui honorent le Diadème ou les conditions privées ; & il

réunissoit les vices de tous ces états : Il n'eut de l'esprit que pour nuire , du feu que pour brouiller , du courage que pour détruire. La guerre & la paix lui étoient également à charge. Par imprudence il entra dans toutes les grandes affaires , & par incapacité il en sortit toujours honteusement. Il méprisoit les malheurs à venir , mais il étoit accablé par les maux présens. Lorsqu'il versa du sang , ce fut moins par cruauté que par le desir de paroître maître. La prospérité & l'adversité le dégradèrent également , l'une en l'élevant , & l'autre en l'abaissant trop. Les moyens qu'il imagina pour tirer l'argent de ses Peuples , le firent accuser d'avarice ; il n'étoit que dissipateur. Ce fut un scélérat mal habile qui ne tira

jamais d'avantage de sa méchanceté. Sans religion & sans honneur , il étoit aussi embarrassé dans les affaires où il falloit de l'adresse & des expédiens , que s'il n'eût voulu se conduire qu'en homme de bien.

Tel fut le Monarque Anglois , qui laissa ranimer les factions dangereuses qui avoient si long-tems agité le Throne. Du mépris que mille horreurs inspirerent pour sa personne, on passa au mépris de sa dignité. Il fut résolu de la détruire , pour élever sur ses ruines la liberté , ou pour mieux dire , l'indépendance.

L'abus que fit le Prince de son pouvoir en devint le terme. Les Grands qui voyoient les tentatives qu'on faisoit pour les accabler ,

crurent devoir prendre des mesures pour se défendre. Des conférences secretes & séditiones les affermirent dans ces sentimens, & il fut arrêté qu'on feroit la premiere occasion pour faire connoître au Roi les résolutions qu'on avoit formées. Le hasard amena bientôt cet instant critique. Les Poitevins s'étant révoltés en 1201. Jean somma tous les Feudataires de la Couronne de l'accompagner en France pour servir contre les Rebelles. Les Barons refuserent de passer la mer, à moins qu'on ne les rétablît dans leurs privilèges. La Cour se trouva partagée sur le parti qu'il y avoit à prendre. Les Ministres sages vouloient ou qu'on amusât les Barons par des paroles, ou qu'on les calmât par quelque

satisfaction : les Flatteurs opinerent à poursuivre un attentat qu'ils disoient dégrader le Throne. Jean étoit d'un caractère trop impétueux pour ne pas adopter le conseil qui flattoit sa vengeance ; & il exigea des Grands que pour assurance de leur fidélité, ils lui livrassent leurs forteresses. Les premiers Seigneurs qui résisterent s'étant vûs forcés, le reste des Confédérés prit le parti de se rendre. Leurs enfans qu'ils donnerent en otage, & leurs trésors qu'on leur arracha furent les gages de leur soumission. A ce prix, ils furent dispensés de passer la mer ; soit que Jean n'eût feint de vouloir aller châtier les Poitevins, que pour avoir un prétexte de tirer de l'argent de la Noblesse ; soit qu'il craignît de quitter ses Etats

dans un tems où les esprits n'étoient pas tranquilles.

Les précautions que prend un Souverain contre ses Sujets les affoiblissent moins qu'elles ne les aigrissent. Le Monarque Anglois crut s'être assuré de la foi de ses Barons, & il n'avoit fait qu'aliéner leur cœur pour toujours. Cette dangereuse disposition éclata bientôt, & dans une occasion extrêmement importante. Le Roi de France, pour des raisons qui ne sont pas de mon sujet, étoit entré en Normandie en 1202. & y faisoit des progrès rapides : au lieu de s'opposer vigoureusement aux entreprises d'un Prince heureux & actif, Jean se plongeoit à Rouen dans les plaisirs & dans la mollesse. En vain les sages de son parti lui re-

présentoient-ils que l'ennemi s'enrichissoit impunément de ses pertes : *Laissez-le faire*, répondoit-il, *j'en reprendrai plus en un jour, qu'il n'en pourra prendre en un an.*

Les Seigneurs Anglois qui avoient passé la mer pour cette expédition malheureuse, saisirent pour la repasser l'instant où la victoire couronnoit par-tout les François. L'indolence du Roi servit de prétexte à leur retraite ; la haine qu'ils avoient pour lui en fut le motif ; la perte d'une partie de leurs richesses en devint la punition. Jean qui les avoit suivis de près, les accusa d'avoir trahi les intérêts & la gloire de la Nation dans une occasion décisive, & d'avoir causé par leur fuite la perte de la Normandie. Les Barons avoient beau-

coup de choses à dire pour leur justification ; le Prince qui étoit intéressé à les trouver coupables ne les écouta point ; il exigea d'eux la septieme partie de leurs biens mobiliaires , & quoiqu'il n'eût pas le même sujet de plainte contre le Clergé , il l'assujettit à la même taxe.

Les guerres étrangères suspendirent long-tems les effets de la haine qu'avoit allumée dans les cœurs des Grands un traitement si dur & si injuste. Les efforts qu'ils firent pour ne pas laisser éclater leur ressentiment augmentèrent sa violence , & en devoient rendre les suites plus terribles. Un autre motif pouvoit arrêter les Barons ; ils avoient à craindre que la multitude ne se déclarât contr'eux. La conduite im-

prudente & tyrannique du Prince dans l'intérieur de l'Etat ; sa foiblesse & sa lâcheté dans les affaires du dehors, firent souhaiter au Peuple aussi vivement qu'aux Grands un changement dans le gouvernement.

Une révolution n'est pas éloignée quand tout le monde a intérêt à l'accélérer ; si elle est quelquefois retardée, c'est par des intérêts opposés, par un défaut de vûes, par des irrésolutions sur les lois qu'on établira. Les Barons furent fixés sur tout cela par la découverte que fit le Cardinal Langton de la Charte que Henri Premier avoit accordée à ses Sujets au commencement de son regne. Il en avoit été déposé dans les principaux Monastères des copies authentiques qui

avoient disparu, ou par la négligence de ceux à qui elles avoient été confiées , ou par les soins de Henri lui-même & de ses successeurs. Celle-ci, la seule peut-être qui se fut conservée, fit beaucoup de bruit. Les Barons qui n'avoient qu'une idée confuse de cette importante piece, furent charmés de ce qu'elle contenoit , & ils convinrent de la faire servir de fondement à leurs demandes. Pour réussir dans leurs desseins , & obtenir plus sûrement le rétablissement de leurs privilèges , ils formerent ensemble une confédération , la premiere qui se fut faite en Angleterre pour appuyer les intérêts de la Nation contre les prétensions du Monarque.

Cette association qui a d'abord un air de révolte , pourroit bien

n'être dans le fonds qu'une résistance permise , ou même un amour un peu vif de la Patrie. Les Anglois étoient opprimés depuis la conquête au point de ne posséder aucun Fief considérable dans toute l'étendue du Royaume. Lorsqu'ils osoient alléguer leurs privilèges contre leurs tyrans , ou ils n'étoient point écoutés, ou ils étoient punis. Les Lois de leurs Rois Saxons étoient si fort méprisées , que c'étoit être criminel que de les nommer. Les Etrangers qui inondoient l'Angleterre , soutenoient le Despotisme de leur épée & de leurs éloges , parce qu'il tournoit tout entier à leur profit : dans la suite ils firent réflexion qu'il étoit dangereux de vivre sous un gouvernement arbitraire qui pouvoit les dépouiller

pouiller de ce que le Conquérant avoit donné à leurs peres ; ils adopterent les sentimens Anglois sur la liberté , & se proposerent de devenir libres.

Les Barons qui formerent ce projet, étoient précisément les seuls hommes de la Nation qui n'avoient nul droit , pas même apparent , de demander le rétablissement des Lois Saxonnes , rédigées par Saint Edouard. C'étoient tous les descendants des premiers Normands , en faveur de qui ces Lois avoient été abrogées. Ce Conquérant avoit dépouillé les Anglois de tous leurs Fiefs , pour en revêtir les Seigneurs de son parti qui l'avoient suivi. Si Guillaume n'avoit pas eu le droit de changer le gouvernement , les Barons étoient des usurpateurs ; s'il

l'avoit pû , les Barons étoient injustes , en voulant forcer le Roi à le rétablir. Comme c'étoit la foiblesse du Prince , & non la justice de leur cause qui enhardissoit les féditieux, ils persisterent dans leurs prétensions , & mirent le Cardinal Langton , Archevêque de Cantorberi à leur tête.

Ce Prélat , homme factieux & violent , étoit né pour le personnage qu'il alloit faire. À la duplicité d'un adroit Courtisan , il joignoit toute l'audace d'un mauvais Ecclesiastique ; & à l'intérêt politique qui unissoit les Conjurés , il ajouta le lien religieux d'un serment solennel. Il donna une nouvelle chaleur à la Ligue par son caractère ; & ce qui est extrêmement important , il la fit agir avec beau-

coup de décence & de dignité.

Les jalousies, les divisions, les éclats ordinaires aux Confédérations ne se firent point remarquer dans celle-ci. Dès qu'on eut convenu de ce qu'on vouloit, & de la maniere dont on le vouloit, les Barons se rendirent paisiblement à Londres, & demanderent au Roi en termes précis, mais modestes, le rétablissement des Loix de Saint Edouard, & l'observation des privilèges contenus dans la Charte de Henri Premier. Cette Requête, quoique respectueuse, peut-être même parce qu'elle l'étoit effectivement, allarma le Prince : il redouta une union qu'il désespéra de rompre, & des Sujets qu'il voyoit disposés à pousser les choses à l'extrémité, & qu'il savoit en état de

soutenir leurs prétensions. Il fut pourtant assez maître de lui-même pour dissimuler ses craintes , son ressentiment ; & il témoigna souhaiter qu'on attendît jusqu'à Pâques pour avoir sa réponse & pour être instruit de ses intentions. Les motifs de cette conduite n'échappèrent pas aux Confédérés : ils virent bien que Jean vouloit , ou simplement les amuser , ou se ménager du tems pour les brouiller , ou se mettre en état de leur résister : mais ils craignirent qu'on ne les accusât de précipitation ou de violence s'ils refusoient un si court délai , & ils l'accorderent.

Le Roi fit de ces momens si précieux l'usage qu'il lui convenoit d'en faire , il les employa à regagner ses Sujets : n'y ayant pas réus-

fi, il chercha des secours pour les réduire : mais il éprouva le sort ordinaire aux Souverains ; il ne méritoit point d'amis, & il n'en avoit pas. Philippe Auguste étoit trop habile pour secourir un Prince qu'il avoit dépouillé d'une partie de ses Etats, & qu'il trouvoit trop puissant encore. L'Empereur & le Comte de Flandres accablés par les François à Bovines, étoient plus à charge qu'utiles à leurs Alliés. Le Roi d'Ecosse redoutoit les inquiétudes & les perfidies d'un Prince ambitieux & sans probité. La Cour de Rome n'offroit que des excommunications & des censures, armes peu redoutables contre des hommes qui ne les craignoient pas. Un autre Roi auroit tiré un puissant secours des Provinces de France ;

mais celui-ci avoit perdu par son indolence & sa lâcheté tout le patrimoine de Guillaume le Conqué-
rant. Jean dans son désespoir , n'imagina rien de mieux que de prendre la Croix , comme s'il eût eu dessein de faire le voyage de la Terre-Sainte , il se flatta que la protection que l'Eglise accordoit à tous les Croisés, pourroit le mettre peut-être à couvert de ses ennemis.

La Religion des Barons ne fut pas aussi superstitieuse que le Prince l'avoit espéré. Le délai ne fut pas plutôt expiré , qu'ils s'assemblerent à Stamford en assez grand nombre & assez bien armés pour se faire craindre. Le Roi qui fut informé de leurs forces & de leur contenance , ne jugea pas à propos

d'exposer sa personne en conférant avec eux ; il leur envoya le Comte de Pembrok pour leur demander le détail de leurs prétensions. Jean n'eut pas plutôt lû l'écrit qui les contenoit qu'il entra dans une fureur qu'il n'est pas aisé de peindre : *Les Traîtres ont oublié , dit - il , de demander ma Couronne ; qu'ils ne s'attendent pas à m'arracher des privilèges qui me rendroient leur Esclave. Je suis Roi , & je veux continuer à l'être.*

Cette réponse fut le signal de la guerre. Les Barons formerent quelques entreprises qui réussirent. Londres entra dans la Confédération ; on y prit la résolution d'assiéger le Roi dans la Tour. On étoit occupé des préparatifs de ce siège, lorsqu'on écrivit des Lettres circulai-

res à tous les Seigneurs du parti du Roi & à ceux qui étoient encore neutres ; on les avertissoit sans détour , que , s'ils ne se joignoient à la cause commune , ils seroient traités sans ménagement : cette menace eut un succès complet. Le Roi se vit universellement abandonné ; & cette défection le rendit foible ou traitable. Il fit avertir les Seigneurs qu'il étoit dans les dispositions où on le vouloit. Comme ils ne faisoient la guerre que pour avoir la paix , ils se rendirent en foule dans le lieu choisi pour finir cette grande affaire. Les discussions ne furent pas longues , parce que les forces n'étoient pas égales. Les Sujets ne mirent point de bornes à leurs prétensions ; & le Souverain accorda plus volontiers des

demandes excessives, qu'il n'auroit accordé des demandes modérées: il se flatta que plus la violence qu'on lui faisoit seroit sensible, plus il trouveroit dans la suite des prétextes plausibles pour se dédire, & de Partisans zélés pour recouvrer ses droits. Sur cette espérance, il signa deux actes dans lesquels les Barons avoient inséré tout ce qu'ils avoient imaginé de plus propre à dégrader le Prince: Le premier fut nommé *la Charte des Libertés*, ou *la grande Charte*; le second *la Charte des Forêts*. Il fut choisi vingt-cinq Barons pour veiller à l'exécution des deux Chartres. On convint que les quatre premiers de ces Seigneurs qui apercevroient eux-mêmes quelque infraction ou qui en seroient aver-

tis par d'autres , porteroient leurs plaintes au pié du Throne. Le Roi, s'il ne remédioit pas au désordre dans quarante jours , consentit que les Grands pûssent prendre légitimement les armes , & s'emparer même de ses Domaines. A toutes ces concessions , il ajoûta des Lettres Patentes qui autorisoient tous les Sherifs à faire jurer à tous ses Sujets qu'ils observeroient ponctuellement les deux Chartres , & qu'ils prêteroient , s'il en étoit besoin , leurs secours pour forcer le Roi à les observer. Comme la grande Charte a servi de prétexte à toutes les guerres civiles qui ont depuis déchiré l'Angleterre , on a cru qu'il étoit essentiel de la placer ici : on la donnera telle qu'elle se trouve dans l'Historien d'An-

gleterre le plus autorisé. Elle se
voit ailleurs avec quelques diffé-
rences.



92
Electio de plus autorité. Elle 16
~~Electio de plus autorité. Elle 16~~

CHARTRE

*Des communes Libertés , ou la
Grande Chartre accordée par le
Roi Jean à ses Sujets l'an 1215.*

JEAN, par la grace de Dieu, Roi d'Angleterre, &c. A tous les Archevêques, Evêques, Comtes, Barons, &c. Qu'il vous soit notoire, que Nous, en présence de Dieu, pour le salut de notre ame, & de celles de nos Ancêtres & Descendants, à l'honneur de Dieu, à l'exaltation de l'Eglise, & pour la réformation de notre Royaume, en présence des vénérables Peres Etienne Archevêque de Cantorbéri, Primat d'Angleterre, & Cardi-

nal de la Sainte Eglise Romaine ;
 Henri , Archevêque de Dublin ,
 Guillaume , Evêque de Londres ,
 & autres nos Vassaux & Hommes-
 Liges , avons accordé , & par cette
 présente Chartre accordons , pour
 Nous & pour nos Héritiers & Suc-
 cesseurs à jamais :

I.

Que l'Eglise d'Angleterre sera
 libre , jouïra de tous ses droits &
 libertés , sans qu'on y puisse tou-
 cher en façon quelconque. Nous
 voulons que les Priviléges de l'E-
 glise soient par elle possédés , de
 telle maniere qu'il paroisse , que
 la liberté des Elections , estimée
 très-nécessaire dans l'Eglise Angli-
 cane , & que nous avons accordée
 & confirmée par notre Chartre ,
 avant nos différends avec les Ba-

rons, a été accordée par un acte libre de notre volonté, & nous entendons que ladite Chartre soit observée par Nous & par nos Successeurs à jamais.

I I.

Nous avons aussi accordé à tous nos Sujets libres du Royaume d'Angleterre, pour Nous & nos Héritiers & Successeurs, toutes les libertés spécifiées ci-dessous, pour être possédées par eux & par leurs Héritiers, comme les tenant de Nous & de nos Successeurs.

I I I.

Si quelqu'un de nos Comtes, Barons, ou autres qui tiennent des Terres de Nous, sous la redevance d'un service militaire, vient à mourir, laissant un Héritier en âge de majorité, cet Héritier ne paye-

ra, pour entrer en possession du Fief, que selon l'ancienne taxe, savoir l'Héritier d'un Comte, pour tout son Fief, cent marcs; l'Héritier d'un Baron, pour un Fief entier, cent Schellings, & tous les autres à proportion, selon l'ancienne taxe des Fiefs.

V.

Si l'Héritier se trouve en âge de minorité, le Seigneur, de qui son Fief relève, ne pourra prendre la Garde-noble de sa personne, avant que d'en avoir reçu l'Hommage qui lui est dû. Ensuite, cet Héritier, étant parvenu à l'âge de vingt & un an, sera mis en possession de son Héritage, sans rien payer au Seigneur. Que s'il est fait Chevalier pendant sa minorité, son Fief demeurera pourtant sous la garde du

Seigneur, jusqu'au tems ci-dessus
marqué.

V.

Celui qui aura en garde les Terres d'un Mineur, ne pourra prendre sur ces mêmes Terres, que des profits & des services raisonnables, sans détruire ni détériorer les biens des Tenanciers, ni rien de ce qui appartient à l'Héritage. Que s'il arrive que Nous commettions ces Terres à la garde d'un Shérif, ou de quelque autre personne que ce soit, pour nous en rendre compte, & qu'il y fasse quelque dommage, nous promettons de l'obliger à le réparer, & de donner la garde de l'Héritage à quelque Tenancier discret du même Fief, qui en sera responsable envers Nous, de la même manière.

VI.

Les Gardiens des Fiefs maintiendront en bon état, tant les maisons, parcs, garennes, étangs, moulins, & autres choses en dépendant, que les revenus, & les rendront à l'Héritier, lorsqu'il sera en âge, avec sa Terre bien fournie de charrues & autres choses nécessaires, ou du moins, autant qu'ils en auront reçu. La même chose sera observée, dans la garde qui nous appartient, des Archevêchés, Evêchés, Prieurés, Abbayes, Eglises, &c. excepté que ce droit de garde ne pourra être vendu.

VII.

Les Héritiers seront mariés selon leur état & condition, & les Parens en seront informés avant que le mariage soit contracté.

G

Aussi - tôt qu'une Femme sera veuve, on lui rendra ce qu'elle aura eu en dot, ou son héritage, sans qu'elle soit obligée de rien payer pour cette restitution, non plus que pour le douaire qui lui sera dû sur les biens qu'elle & son Mari auront possédés, jusqu'à la mort du Mari. Elle pourra demeurer dans la principale maison de son défunt Mari, quarante jours après sa mort, & pendant ce tems-là, on lui assignera son douaire, en cas qu'il n'ait pas été réglé auparavant. Mais si la principale maison étoit un Château fortifié, on pourra lui assigner quelque autre demeure où elle soit commodément, jusqu'à ce que son douaire soit réglé. Elle y sera entretenue de tout ce

qui sera raisonnablement nécessaire pour sa subsistance, sur les revenus des biens communs d'elle & de son défunt Mari. Le douaire sera réglé à la troisieme partie des Terres possédées par son Mari pendant qu'il étoit en vie, à moins que, par son Contrat de mariage, il n'ait été réglé à une moindre portion.

IX.

On ne pourra contraindre aucune Veuve, par la saisie de ses meubles, à prendre un autre Mari, pendant qu'elle voudra demeurer dans l'état de viduité. Mais elle sera obligée de donner caution qu'elle ne se remariera point sans notre consentement, si elle relève de Nous, ou sans celui du Seigneur de qui elle relève immédiatement.

Ni Nous, ni nos Baillifs, ne ferons jamais saisir les Terres ou les rentes de qui que ce soit pour dettes, tant que le Débiteur aura des meubles pour payer sa dette, & qu'il paroîtra prêt à satisfaire son Créancier. Ceux qui l'auront cautionné ne seront point exécutés, tant que le Débiteur même fera en état de payer.

Que si le Débiteur ne paye point, soit par impuissance, soit par défaut de volonté, on exigera la dette des Cautions, lesquelles auront une hypothèque sur les biens & rentes du Débiteur, jusqu'à la concurrence de ce qui aura été payé pour lui; excepté qu'il fasse voir une décharge des Cautions.

XII.

Si quelqu'un a emprunté de l'argent des Juifs, & qu'il meure avant que la dette soit payée, l'Héritier, s'il est Mineur, ne payera point d'intérêt pour cette dette, tant qu'il demeurera en âge de Minorité, de qui que ce soit qu'il relève. Que si la dette vient à tomber entre nos mains, Nous nous contenterons de garder le gage livré par le Contrat, pour sûreté de la même dette.

XIII.

Si quelqu'un meurt étant Débiteur des Juifs, sa Veuve aura son doüaire, sans être obligée de payer aucune partie de cette dette. Et si le défunt a laissé des enfans mineurs, ils auront la subsistance proportionnée au bien réel de leur Pere, & du surplus, la dette sera

payée. Sauf toutefois le service dû au Seigneur. Les autres dettes dûes à d'autres qu'à des Juifs, seront payées de la même manière.

XIV.

Nous promettons de ne faire aucune levée ou imposition, soit pour le droit de Scutage, ou autre, sans le consentement de notre commun Conseil du Royaume, à moins que ce ne soit pour le rachat de notre personne, ou pour faire notre Fils aîné Chevalier, ou pour marier une fois seulement, notre Fille aînée, dans tous lesquels cas, nous leverons seulement une aide raisonnable & modérée.

XV.

Il en sera de même à l'égard des subsides que nous leverons sur la Ville de Londres, laquelle jouira

de ses anciennes libertés & coutumes, tant sur l'eau que sur terre.

X V I.

Nous accordons encore à toutes les autres Villes, Bourgs & Villages, aux Barons des cinq-Ports, & à tous autres Ports, qu'ils puissent jouir de leurs privilèges, & anciennes Coutumes, & envoyer des Députés au Conseil commun pour y régler ce que chacun doit fournir, les trois cas de l'article XIV. exceptés.

X V I I.

Quand il sera question de régler ce que chacun devra payer pour le droit de Scutage, Nous promettons de faire sommer, par des ordres particuliers, les Archevêques, les Evêques, les Abbés, les Comtes, & les Grands Barons du

Royaume , chacun en son particulier.

XVIII.

Nous promettons encore de faire sommer en général, par nos Shérifs ou Baillifs , tous ceux qui tiennent des Terres de nous en Chef , quarante jours avant la tenue de l'Assemblée générale , de se trouver au lieu assigné , & dans les sommations , Nous déclarerons les causes pour lesquelles l'assemblée sera convoquée.

XIX.

Les sommations étant faites de cette manière , on procédera sans délai à la décision des affaires , selon les avis de ceux qui se trouveront présens , quand même tous ceux qui auront été sommés n'y seroient pas.

Nous promettons de n'accorder à aucun Seigneur que ce soit la permission de lever aucune somme sur ses Vassaux & Tenanciers, si ce n'est pour le délivrer de prison, pour faire son Fils aîné Chevalier, ou pour marier sa Fille aînée, dans lesquels cas, il pourra seulement lever une taxe modérée.

XXI.

On ne saisira les meubles d'aucune personne, pour l'obliger, à raison de son Fief, à plus de service qu'il n'en doit naturellement.

XXII.

La Cour des Communs Plaïdoyers ne suivra plus notre personne, mais elle demeurera fixe en un certain lieu. Les procès touchant l'Expulsion de possession, la Mort

d'un Ancêtre , ou la Présentation aux Bénéfices, seront jugés dans la Province dont les Parties dépendent, de cette manière : Nous ou notre Grand Justicier, enverrons une fois tous les ans, dans chaque Comté, des Juges qui, avec les Chevaliers des mêmes Comtés, tiendront leurs Assises dans la Province même.

XXIII.

Les procès qui ne pourront être terminés dans une Session, ne pourront être jugés dans un autre lieu du circuit des mêmes Juges ; & les affaires, qui, pour leurs difficultés, ne pourront pas être décidées par ces mêmes Juges, seront portées à la Cour du Banc du Roi.

XXIV.

Toutes les affaires qui regardent

la dernière Présentation aux Eglises , seront portées à la Cour du Banc du Roi, & y seront terminées.

XXV.

Un Tenancier libre ne pourra pas être mis à l'amende pour de petites fautes, mais seulement pour les grandes , & l'amende sera proportionnée au crime , sauf la subsistance dont il ne pourra être privé. Il en sera usé de même à l'égard des Marchands , auxquels on sera tenu de laisser ce qui leur sera nécessaire pour entretenir leur commerce.

XXVI.

Semblablement , un Paysan , ou autre personne à nous appartenant, ne pourra être mis à l'amende , qu'aux mêmes conditions. C'est-à-dire , qu'on ne pourra point tou-

cher aux instrumens servant au labourage. Aucune des susdites amendes ne sera imposée que sur le Serment de douze hommes du voisinage reconnus pour gens de bonne réputation.

XXVII.

Les Comtes & les Barons ne seront mis à l'amende que par leurs Pairs, & selon la qualité de l'offense.

XXVIII.

Aucun Ecclésiastique ne sera mis à une amende proportionnée au revenu de son Bénéficé, mais seulement aux biens laïques qu'il possède, & selon la qualité de sa faute.

XXIX.

On ne contraindra aucune Ville, ni aucune personne, par la faisie

des meubles , à faire construire des ponts sur les rivières, à moins qu'elles n'y soient obligées par un ancien droit.

X X X.

On ne fera aucune digue aux rivières , qu'à celles qui en ont eu du tems de Henri I.

X X X I.

Aucun Shérif, Connétable, Coroner, ou autre Officier, ne pourra tenir les Plaids de la Couronne.

X X X I I.

Les Comtés , Centaines , Wapentacks , Dixaines demeureront fixés selon l'ancienne forme , les Terres de notre Domaine particulier exceptées.

X X X I I I.

Si quelqu'un tenant de Nous un Fief laïque, meurt , & que le Shé-

ris ou Baillif produise des preuves pour faire voir que le Défunt étoit notre débiteur, il sera permis de saisir & d'enregistrer des meubles trouvés dans le même Fief, jusqu'à la concurrence de la somme due, & cela par l'inspection de quelques voisins réputés gens d'honneur, afin que rien ne soit détourné, jusqu'à ce que la dette soit payée. Le surplus sera laissé entre les mains des Exécuteurs du Testament du Défunt. Que s'il se trouve que le Défunt ne nous devoit rien, le tout sera laissé à l'Héritier, sauf les droits de la Veuve & des Enfants.

XXXIV.

Si quelque Tenancier meurt sans faire Testament, ses effets mobilières seront distribués par les plus

proches parens & amis, avec l'approbation de l'Eglise, sauf ce qui étoit dû par le Défunt.

XXXV.

Aucun de nos Baillifs, ou Con-
nétables, ne prendra le grain, ou
autres effets mobilières d'une per-
sonne qui ne sera pas de sa jurif-
diction, à moins qu'il ne le paye
comptant, ou qu'il n'ait aupara-
vant convenu avec le vendeur du
tems du payement. Mais si le ven-
deur est de la Ville même, il sera
payé dans quarante jours.

XXXVI.

On ne pourra saisir les meubles
d'aucun Chevalier, sous prétexte
de la garde des Châteaux, s'il offre
de lui-même le service, ou de
donner un homme en sa place en
cas qu'il ait une excuse valable

pour s'en dispenser lui-même.

XXXVII.

S'il arrive qu'un Chevalier soit commandé pour aller servir à l'armée, il sera dispensé de la garde des Châteaux, tout autant de tems qu'il fera son service à l'armée, pour raison de son Fief.

XXXVIII.

Aucun Shérif ou Baillif ne prendra par force, ni chariots, ni chevaux, pour porter notre bagage, qu'en payant le prix ordonné par les anciens Reglemens, savoir, dix sols par jour pour un Chariot à deux chevaux, & quatorze sols pour un à trois chevaux.

XXXIX.

Nous promettons de ne faire point prendre les Chariots des Ecclésiastiques, ni des Chevaliers, ni des

des Dames de qualité, non plus
que du bois pour l'usage de nos
Châteaux, que du consentement
des Propriétaires.

XL.

Nous ne tiendrons les Terres de
ceux qui seront convaincus de fe-
lonie, qu'un an & un jour : après
quoi nous les mettrons entre les
mains du Seigneur.

XLI.

Tous les Filets à prendre des
Saumons, ou autres Poissons, dans
les rivières de Midway, ou dans
la Tamise, & dans toutes les rivie-
res d'Angleterre, excepté sur les
côtes, seront ôtés.

XLII.

On n'accordera plus aucun Writ
ou ordre appelé Præcipe par le-

114
quel un Tenancier doive perdre
son procès.

XLIII

Il y aura une même mesure dans
tout le Royaume, pour le vin &
pour la biere, aussi bien que pour
le grain, & cette mesure sera con-
forme à celle dont on se sert à Lon-
dres. Tous des draps auront une
même largeur, savoir, deux ver-
ges entre les deux liseres. Les poids
seront aussi les mêmes dans tout
le Royaume.

XLIV

On ne prendra rien, à l'avenir,
pour les Writs ou Ordres d'infor-
mer, de celui qui désirera qu'in-
formation soit faite, touchant la
perte de la vie ou des membres de
quelque personne. Mais ils seront

accordés gratis, & ne seront jamais refusés.

XLV.

Si quelqu'un tient de nous une Ferme, soit Soccage ou Burgage, & quelques Terres d'un autre, sous la redevance d'un service militaire. Nous ne prétendons point, sous prétexte de cette Ferme, avoir la garde de l'Héritier Mineur, ou de la Terre qui appartient au Fief d'un autre. Nous ne prétendrons pas même à la garde de la Ferme, à moins qu'elle ne soit sujette à un service militaire.

XLVI.

Nous ne prétendons point avoir la garde d'un Enfant Mineur, ou de la Terre qu'il tient d'un autre sous l'obligation d'un service militaire, sous prétexte qu'il nous de-

vra quelque petite redevance, comme de nous fournir des épées ou des fleches, ou quelqu'autre chose de cette nature.

XLVII.

Aucun Baillif, ou autre de nos Officiers, n'obligera personne à se purger par serment sur sa simple accusation ou témoignage, à moins que ce témoignage ne soit confirmé par des gens dignes de foi.

XLVIII.

On n'arrêtera, ni n'emprisonnera, ni ne dépossédera de ses biens, coutumes & libertés; & on ne fera mourir personne, de quelque manière que ce soit, que par le Jugement de ses Pairs, selon les lois du Pays.

XLIX.

Nous ne vendrons, ne refuse-

, ou ne differerons la justice à
personne.

L.

Nos Marchands , s'ils ne sont
publiquement prohibés , pourront
librement aller & venir dans le
Royaume , en sortir , y demeurer ,
le traverser par terre ou par eau ,
acheter , vendre , selon les ancien-
nes coûtumes , sans qu'on puisse
imposer sur eux aucune maltote ,
excepté en tems de guerre , ou
quand ils seront d'une Nation en
guerre avec Nous.

L I.

S'il se trouve de tels Marchands
dans le Royaume , au commence-
ment d'une Guerre , ils seront mis
en sûreté , sans aucun dommage de
leurs personnes ni de leurs effets ,
jusqu'à ce que Nous , ou notre

H iij

Grand Justicier , soyons informés de la maniere dont nos Marchands sont traités chez les ennemis , & si les nôtres sont bien traités , ceux-ci le seront aussi parmi nous.

L I I.

Il sera permis , à l'avenir , à toutes personnes , de sortir du Royaume , & d'y retourner en toute sûreté , sauf le droit de fidélité qui nous est dû. Excepté toutefois en tems de guerre , & pour peu de tems , quand il sera nécessaire pour le bien commun du Royaume. Excepté encore les Prisonniers & les Proscrits , selon les lois du Pays , & les Peuples qui seront en guerre avec Nous , aussi bien que les Marchands d'une Nation ennemie , comme en l'article précédent.

LIII Si quelqu'un relève d'une Terre qui vienne à nous échoir, soit par confiscation, ou autrement, comme de Wallingford, de Boulogne, de Nottingham, de Lencaſtre, qui ſont en notre poſſeſſion, & qui ſont des Baronnies, & qu'il vienne à mourir, ſon Héritier ne donnera rien, & ne ſera tenu de faire aucun autre ſervice, que celui auquel il ſeroit obligé, ſi la Baronnie étoit en la poſſeſſion de l'ancien Baron, & non dans la nôtre. Nous tiendrons ladite Baronnie de la même manière que les anciens Barons la tenoient avant Nous. Nous ne prétendons point, pour raiſon de ladite Baronnie tombée entre nos mains, avoir la Garde noble d'aucun des Vaffaux, à moins que ce-

lui qui possède un Fief relevant de cette Baronnie, ne relevât aussi de Nous, pour un autre Fief, sous l'obligation d'un service militaire.

L I V.

Ceux qui ont leurs habitations hors de nos Forêts, ne seront point obligés de comparoître devant nos Juges des Forêts sur des sommations générales, mais seulement ceux qui sont intéressés dans le procès, ou qui sont cautions de ceux qui ont été arrêtés pour malversations concernant nos Forêts.

L V.

Tous les Bois qui ont été réduits en Forêts par le Roi Richard notre Frere, seront rétablis en leur premier état, les Bois de nos propres Domaines exceptés.

LVI.

Personne ne pourra vendre ou donner aucune partie de sa Terre au préjudice de son Seigneur. C'est-à-dire à moins qu'il ne lui en reste assez pour pouvoir faire le service dû au Seigneur.

LVII.

Tous Patrons d'Abbayes qui ont des Chartres de quelque'un des Rois d'Angleterre, contenant droit de Patronat, ou qui possèdent ce droit, de tems immémorial, auront la garde de ces Abbayes, pendant la vacance, comme ils doivent l'avoir, selon ce qui a été déclaré.

LVIII.

Personne ne sera mis en prison sur l'appel d'une femme, pour la mort d'aucun autre homme que du propre mari de la femme.

On ne tiendra le Shire-gemôt, ou la Cour du Comté, qu'une fois le mois, à moins que ce ne soit dans les lieux où la coutume est de mettre un plus grand intervalle entre les Sessions, où l'on continuera de même, selon l'ancienne coutume.

Aucun Shérif ou Baillif ne tiendra son Tour, ou sa Cour, que deux fois l'an ; savoir, la première, après les fêtes de Pâque ; la seconde, après la Saint Michel & dans les lieux accoutumés. Alors l'inspection ou examen des cautions ou sûretés dont les hommes libres de notre Royaume se servent mutuellement, se fera, au terme de Saint Michel, sans aucune op-

pression ; de telle maniere , que chacun ait les mêmes libertés dont il jouïssoit sous le regne de Henri I. & de celles qu'il peut avoir obtenues depuis.

LXI.

Que ladite Inspection se fasse de telle sorte , qu'elle ne porte aucun préjudice à la paix , & que la Dixaine soit remplie comme elle le doit être.

LXII.

Que le Shérif n'opprime & ne vexé personne , mais qu'il se contente des droits que les Schérifs avoient accoûtumé de prendre sous le regne d'Henri I.

LXIII.

Qu'à l'avenir , il ne soit permis à qui que ce soit , de donner sa Terre à une Maison Religieuse ,

pour la tenir ensuite en Fief de cette Maison.

L X I V.

Il ne sera point permis aux Maisons Religieuses de recevoir des Terres de cette maniere, pour les rendre ensuite aux Propriétaires, & à condition de relever des Monasteres. Si, à l'avenir, quelqu'un entreprend de donner sa Terre à un Monastere, & qu'il en soit convaincu, le don sera nul, & la Terre donnée sera confiscuée au profit du Seigneur.

L X V.

Le droit de Scutage sera percû; à l'avenir, selon la Coûtume pratiquée sous Henri. I. Que les Sherifs n'entreprennent point de vexer qui que ce soit, mais qu'ils se contentent de leurs droits.

LXVI.

Toutes les libertés & privilèges que nous accordons par cette présente Chartre, à l'égard de ce qui nous est dû par nos Vassaux, seront observés de même par les Clercs & par les Laïques, à l'égard de leurs Tenanciers.

LXVII.

Sauf le droit des Archevêques, Evêques, Abbés, Prieurs, Templiers, Hospitaliers, Comtes, Barons, Chevaliers, & de tous les autres, tant Laïques qu'Ecclésiastiques, dont ils jouissoient avant cette Chartre.

Témoins, &c.

Il s'est élevé à l'occasion de cette Chartre une dispute qui a partagé la Nation. Les Royalistes ont prétendu que les privilèges qu'elle

contenoit étoient une Concession du Monarque ; & en effet cela est marqué expressément au commencement de l'acte.

Les Républicains ont soutenu que la grande Charte ne pouvoit rien donner au peuple qui avoit originairement tout en soi ; que les Rois d'Angleterre n'avoient jamais joui légitimement & tranquillement du pouvoir Despotique ; qu'on s'étoit seulement proposé d'affermir la liberté naturelle & originale de la Nation en rédigeant par écrit les droits qu'elle étoit déterminée à maintenir ; que le Souverain s'étoit engagé à descendre du Throne s'il entreprenoit des usurpations & s'il devenoit parjure.

Les Défenseurs de cette opinion vont plus loin ; ils soutiennent que

quand les Rois auroient jouti d'un
 plus grand pouvoir, il étoit per-
 mis aux peuples de le restreindre.
 « Comme il n'est pas possible, di-
 sent-ils, qu'un gouvernement soit
 si parfait qu'il n'ait quelque dé-
 faut dans son origine, ou qu'il
 ne s'y en glisse quelqu'un dans la
 suite, il n'y en a point aussi qui
 puisse subsister, à moins qu'on ne
 le ramène de tems en tems à son
 premier principe par un acte au-
 tentique de la puissance de ceux
 pour qui il a été établi. Tous les
 Souverains, continue-t-on, qui
 regnent aujourd'hui en Europe
 doivent leur Couronne à ce droit
 sacré. Les Peuples mécontents du
 sang & du gouvernement de leurs
 Souverains ont fait passer le cep-
 tre en des mains plus dignes de le

« porter. Si le Peuple n'a pas le
 « pouvoir d'ériger une Magistratu-
 « re nouvelle, il n'y en a jamais pu
 « avoir de légitime, puisqu'il n'y en
 « a point d'éternelle, & qu'elles ont
 « eu toutes un commencement.
 « Vouloir que pour que la constitu-
 « tion d'un gouvernement soit va-
 « lable, on ne puisse pas remonter à
 « son origine, c'est détruire visible-
 « ment la Monarchie, puisque les
 « premiers hommes n'avoient point
 « de Roi. » Le Lecteur balancera
 les avantages & les inconvéniens
 de ces principes de droit naturel;
 il est tems de reprendre le fil de la
 narration.

Il n'est pas aisé de concevoir,
 & il est impossible d'exprimer ce
 qui se passa dans le cœur du Roi,
 lorsqu'il pensa sérieusement à la
 lâcheté

lâcheté qu'il venoit de faire en accordant la grande Chartre. Redevable de sa gloire à ses ancêtres, & comptable de son autorité à ses descendans, il fut désespéré d'avoir par une seule démarche flétri l'une & ruiné l'autre. Sans craindre le crime, ce Prince craignoit l'infamie. Son sang ou celui de ses ennemis devoit rétablir sa réputation. Il avoit juré son deshonneur, il jura bien plus sincèrement sa vengeance.

Innocent III. ce Pontife orgueilleux qui avoit toutes les vertus, excepté celles de son état, devint sa ressource. Depuis long-tems les Chefs de la religion franchissoient criminellement les limites que le Ciel leur avoit prescrites. Las d'édifier l'univers par leur piété, ils

commencerent à l'étonner par leur ambition. Au gré de leurs passions, la Chrétienté étoit un empire dont ils étoient les maîtres ; ils ne regardoient les Thrones que comme de simples Fiefs de leur Thiare ; & Rome moderne avec des Bulles voulut disposer aussi souverainement des Couronnes, que l'ancienne Rome l'avoit fait avec des armées. Ces odieuses prétensions réglerent les démarches de la Cour Romaine. Les Rois assez généreux pour soutenir les droits du diadème furent excommuniés, déposés, & leurs sujets délivrés du serment de fidélité. Dès-lors le lien précieux qui unissoit les Peuples & les Souverains fut rompu, les Nations ne virent plus que des Tyrans dans leurs Maîtres. Les Couronnes fu-

rent chancelantes sur la tête des plus grands Monarques, & les jours des meilleurs Rois en péril. La révolte appuyée sur un saint motif & assurée de l'impunité, ne connut plus de bornes. Le Roi Jean lui-même avoit éprouvé toutes ces horreurs. Le hasard, ou son imprudence l'avoient brouillé avec Innocent ; pour se réconcilier avec lui, il lui en coûta son indépendance. Il ne sortit de l'abîme où les foudres du Pontife & la superstition du Peuple l'avoient jetté, qu'en soumettant sa Personne & la Couronne au saint Siège : Londres devint tributaire de Rome.

Le Prince, dont le désespoir faisoit toute la politique, chercha dans le mal passé un remède à sa situation présente. Un maître éloi-

gné lui parut moins odieux qu'une multitude de tyrans domestiques. Il fit envisager au Pape les entreprises des Barons comme un attentat contre les droits de la Cour de Rome. Innocent quittoit peu le glaive ; il s'en servit contre les rebelles qu'il excommunia , & déchargea le Monarque opprimé des promesses & des sermens que lui avoit arraché la violence. Jean comptoit beaucoup sur ces excommunications , & encore plus sur de bonnes armées. Son caractère & sa situation attirèrent auprès de lui tous les scélérats de l'Europe qu'il flatta des plus grands établissemens , & qui se promirent un butin immense. Avec ces troupes , telles qu'il les lui falloit , ce Prince sortit de l'Isle de Wight où il s'étoit reti-

ré depuis trois mois , & prit le chemin de Londres. Il trouva sur sa route le Château de Rochester qui l'arrêta trois mois entiers. Quoique Guillaume d'Albinet qui y commandoit , n'espérât ni secours des Confédérés , ni bon procédé de la part des ennemis , il empêcha un Arbalétrier de tuer le Roi qui venoit reconnoître les breches que ses machines avoient faites à la Place. On lui représenta inutilement que ce Prince cruel & vindicatif n'agiroit pas si noblement dans une occasion semblable. *Il en sera ce qu'il plaira au Ciel* , repartit l'intrépide & généreux Anglois , *j'abandonne ce soin à la Providence , & ne puis consentir qu'on porte les mains sur l'oint du Seigneur.* L'événement justifia bientôt la prédiction du soldat.

Les assiégés forcés de se rendre après avoir fait tout ce qu'inspire la valeur & le désespoir, alloient tous être livrés au Bourreau, lorsque Savary de Mauleon qui avoit amené un puissant secours du Poitou, s'y opposa avec une noble audace. Sire, dit-il au Prince, *la guerre n'est pas finie, & les armes sont journalieres. Si vous faites pendre des gens de qualité, nous éprouverons un sort aussi honteux lorsque nous tomberons entre les mains de vos ennemis. A ce prix vous ne trouverez personne qui veuille suivre vos étendarts.* Ce discours n'éleva point l'ame de Jean, mais il lui lia les mains. Les Barons qui avoient défendu Rochester furent seulement retenus prisonniers, tandis que le Roi qui avoit partagé son armée en deux corps, portoit le

fer & le feu dans toutes les parties de l'Angleterre.

Les Seigneurs Anglois, qui en commençant la guerre avoient tout prévu, excepté ce déluge d'étrangers, sentirent tout le péril de leur situation. Qu'on juge de leur embarras, ou pour mieux dire de leur désespoir; ils demandèrent un maître & un vengeur à la France. Philippe Auguste y régnoit avec une dignité inconnue depuis Charlemagne. Ce Prince étoit plus que conquérant, il fut un grand Roi. On lui reproche d'avoir fait quelques fautes à la tête de ses armées, il n'en fit pas une seule dans son conseil. Méprisant par grandeur d'ame les conquêtes faciles, & par bon sens les infructueuses, il s'occupa du soin plus utile & plus

noble de détruire les Fiefs & les grands Vassaux. En exécutant au moins en partie un projet si glorieux, ce puissant génie ranima, pour ainsi dire, les cendres de la Monarchie. Il commença par rendre les François heureux, il finit par les rendre redoutables.

L'éclat d'un si beau regne avoit ébloui les Seigneurs Anglois & déterminé leurs vœux. Louïs fils aîné de France fut proclamé Roi d'Angleterre. Une Couronne est rarement refusée. Philippe & Louïs acceptèrent celle qu'on leur offroit : le premier pour affoiblir des ennemis trop puissans ; & le second par une vanité de jeune homme. En vain, pour les en détourner, Innocent menaça-t'il l'un & l'autre. Tandis que le Pere cherchoit à

adoucir le Pape par des excuses ; le Fils avec sept cens voiles alloit remplir sa destinée. A son arrivée tout plia dans l'Isle. Les principaux Seigneurs accoururent pour lui rendre hommage. Il entra avec eux dans Londres , moins en conquérant qu'en Prince légitime , qui auroit pris possession d'une Couronne qui lui appartenoit. La Capitale entraînoit les autres Villes , lorsque le Legat en lançant contre Louïs les foudres de l'Eglise arrêta la révolution.

Le Roi fugitif auroit dû saisir ce précieux instant pour adoucir ses Peuples ; il s'en servit pour les aggraver davantage par ses incendies & par ses ravages. L'inaction où il avoit vécu depuis que son Concurrant étoit débarqué, se changea en

une frénésie barbare qu'il communiqua à ses aventuriers , ou qu'il reçut d'eux. Le Pays qui lui étoit fidele & celui qui ne l'étoit pas , tout fut également réduit en cendres. Il paroissoit avoir conçu le dessein furieux de s'ensevelir sous les ruines de ses Etats. Après avoir perdu presque tout, il voulut s'ôter jusqu'à l'espérance & à la consolation d'être plaint. Le chagrin mit fin à ses crimes dans ces circonstances. En mourant, il laissa son héritier Henri III. au berceau, son ennemi sur son Throne, & ses Peuples en possession de tenir tête à leurs Souverains.

La haine des Anglois s'éteignit par la mort de Jean : bien plus l'aversion qu'ils avoient pour lui se tourna contre les François. Ces

Etrangers étoient accusés depuis long - tems de traiter leurs Alliés moins comme leurs Compagnons que comme leurs Esclaves ; de travailler à les asservir à des manieres nouvelles au lieu de s'accommoder aux leurs ; de s'approprier tous les biens & tous les honneurs ; de ne confier aux Naturels du Pays , ni négociation , ni citadelle , ni commandement. Des hommes crédules ou mal instruits assûroient de plus que le Vicomte de Melun un des Chefs de l'Armée Françoise , avoit déclaré dans son lit de mort que le dessein de Loüis, dès qu'il se verroit affermi sur le Throne , étoit d'exterminer ou de bannir du Royaume les Factieux qui l'avoient appelé ; & que seize Seigneurs François s'étoient engagés par ser-

ment à appuyer ce projet de leur bras & de leurs conseils.

Cette calomnie que les soupçons avoient fait naître, & qui confirmoit à son tour les soupçons, fit des impressions très - profondes, toute absurde qu'elle étoit. Les Partisans de la Maison Royale s'en apperçurent & en profitèrent. Ils firent sentir aux Confédérés, que leur procédé qui pouvoit peut-être être justifié par le caractère & le gouvernement du feu Roi, étoit devenu certainement inexcusable, depuis que par sa mort on avoit vû éteindre la tyrannie : que l'auguste Sang qui avoit donné de si grands Rois à la Nation, ne devoit pas être dégradé pour avoir animé un Prince vicieux & cruel : qu'un fils innocent & qui montrait du goût

pour la vertu, ne devoit pas expier les fautes d'un pere imprudent & coupable : que l'amour de la liberté qui les avoit armés contre le Roi Jean, devoit leur faire détester un Prince étranger qui travailloit à les enchaîner : qu'il n'y avoit enfin qu'une union étroite entre tous les Membres de l'Etat, & sous l'autorité du légitime Héritier de la Couronne qui pût finir les maux de la Patrie, & la préserver d'une ruine entière.

Ces raisonnemens présentés avec adresse, & par des hommes dont on étoit accoutumé à respecter la vertu, ébranlerent les Confédérés : les incertitudes & les fautes du Prince qu'ils avoient appelé affoiblirent peu - à - peu les liens qui les unissoient à lui : la jeunesse de

Henri acheva de les gagner , & ses inclinations réveillèrent les espérances. On le proclama Roi âgé de dix ans. La grande Chartre , cette occasion de tant de scènes tragiques , fut confirmée par le jeune Prince. Ses Partisans garantirent sa promesse , qu'on eut soin de lui faire ratifier dans la suite ; & Louïs qui s'étoit familiarisé avec l'idée d'une Couronne , repassa la mer avec beaucoup de chagrin & fort peu de gloire : il trouva depuis dans son héritage de quoi se consoler de la perte de sa conquête.



III. ÉPOQUE.

*Le Parlement s'établit sous le
Regne de Henri III. l'an 1234.*

LES grands Princes fondent les Empires , les bons les affermissent, les mauvais les détruisent. La révolution commencée sous le Roi Jean doit se précipiter vers son terme sous le Roi Henri. La Minorité qui est la partie foible des autres Regnes fut la plus belle de celui-ci, Guillaume Comte de Pembrok , Grand Maréchal d'Angleterre qui avoit retardé la chute du pere , & procuré ou hâté l'élévation du fils , fut chargé en qualité de Régent de l'administration des

affaires. Cet homme célèbre se trouva heureusement d'un esprit assez vaste pour embrasser toutes les parties du Gouvernement, d'un cœur assez élevé pour s'y consacrer, d'un bonheur assez constant pour y réussir. Il joignit aux qualités brillantes, qui séduisent la multitude, les vertus solides qui procurent l'estime des honnêtes gens. Il fut par ses soins étouffer les dissensions civiles qui venoient de déchirer sa Patrie, il rappella les Sujets à leur devoir, contint les Grands dans la soumission, prévint les plaintes du Peuple, réprima les entreprises des Factieux, rendit la force aux Lois, rétablit l'ordre dans les Finances, remit la discipline parmi les Troupes, assûra le repos du Royaume. Ces succès furent

furent l'ouvrage de peu de tems, & de beaucoup de désintéressement, de droiture & d'application. L'éclat de ces grands événemens ne fut terni par aucune tache. Pembrok eut réellement cette magnanimité, dont la seule apparence a fait tant de réputations immortelles. Il fut dans tous les sens un grand homme, & peut-être le meilleur Citoyen qu'ait eu l'Angleterre.

La mort du Régent qu'on regardoit, selon que le rapporte son Epitaphe, comme un Soleil dans le Conseil, & comme un Mars dans les Armées, fit prévoir aux moins éclairés, que l'Etat venoit de perdre le seul Pilote qui pût le conduire. Comme la tranquillité, dont Pembrok avoit fait jouir

la Nation ; n'étoit pas l'ouvrage des Lois , mais de sa capacité , il n'y avoit que des qualités aussi héroïques que les siennes , qui pussent perpétuer ce bonheur. Malheureusement le jeune Roi étoit né sans talens , & plus malheureusement encore l'éducation n'en donne point.

Henri n'auroit pas suffi à conduire un Etat tranquille , une Nation docile , des Sujets accoutumés au joug ; & il prenoit les rênes d'une Monarchie , où il y avoit des affaires difficiles à négocier , des querelles violentes à soutenir , des pertes immenses à réparer , des prétensions embrouillées à discuter , une ligue opiniâtre à dissiper. Pour soutenir le poids de la Couronne dans ces conjonctures , il

auroit fallu un génie sublime, une
 politique profonde, des vûes étendues,
 une fermeté inébranlable; l'art de manier les esprits fâcheux,
 d'occuper les inquiets, de fixer les
 inconstans, de contenter les difficiles: & Henri fut un homme mou
 qui ne sût jamais se roidir contre
 aucun obstacle; un Maître foible,
 qui sacrifia ses vrais Serviteurs à ses
 ennemis; un Prince inconstant,
 qui n'eut jamais de favori qu'il ne
 disgraciât, ni d'ennemi qu'il n'ad-
 mît à ses bonnes grâces; un esprit
 volage, qui entreprenoit par in-
 quiétude & qui se désistoit par in-
 constance; une ame commune qui
 craignoit peu le mépris & désiroit
 peu la gloire; un cœur tremblant,
 qui n'eut jamais le courage d'assû-
 rer son repos par le sacrifice de

quelque tête factieuse ; un Roi de Théâtre , qui ne joua jamais qu'un rôle emprunté , & qui n'eut de volontés que celles qu'on lui fit avoir.

Un tel caractère présageoit à l'Angleterre un Regne agité & par conséquent sanguinaire. Ces malheurs furent suspendus par l'habileté des deux grands Ministres qui remplacèrent le Régent , je veux dire , Pierre des Roches , Evêque de Winchester , & Hubert Debourg , grand Justicier d'Angleterre. Le premier étoit François , & le second Anglois. L'un étoit célèbre par ses talens , & l'autre par ses services. Le François avoit contribué à l'élévation d'Henri , l'Anglois avoit arrêté le cours de la fortune de Louïs. Des Roches

savoit utilement employer le glaive de l'Eglise, & Debourg l'épée du Prince. Le Prélat avoit l'apparence de plus de vertu, le Militaire en avoit de plus éclatantes: tous deux étoient ou devinrent avides de gloire, de richesses, de considération & d'autorité.

La concurrence de ces deux favoris fut d'abord utile. Elle anima leur zele sans exciter leur jalousie. L'émulation depuis se changea en haine. Chacun voulut être le premier en faveur & le plus grand en autorité. Pour parvenir à leur but, ils prirent des routes différentes. L'Evêque voulut se rendre utile, & le Grand Justicier agréable; le premier prêchoit l'épargne, & le second la profusion: l'un étoit pour l'observation de la grande Char-

tre, & l'autre pour le Despotisme. Des Roches eut le sort ordinaire des Ministres austères, il fut sacrifié au Favori, qui se trouvant sans rival devint tout-à-fait le maître.

v Dès les premiers jours de son Administration, Debourg aigrit la Nation par la révocation de la grande Charte, ce sujet d'une division éternelle entre le Roi & les Barons; il la poussa à bout bientôt après, en manquant l'occasion, toujours précieuse aux Anglois, de nuire à la France. Une ligue formidable menaçoit cette Monarchie d'une ruine entière durant la Minorité de saint Louïs. Le Comte de Boulogne second Fils de Philippe Auguste y étoit entré dans l'espérance d'usurper la Couronne: le Comte de Bretagne, pour

s'affranchir de l'hommage qu'il faisoit au Roi : la Comtesse de Flandres, par haine contre la Régente : le Comte de la Marche, pour envahir des Terres qui étoient à sa bienséance : le Comte de Toulouse, pour recouvrer les Places qu'on lui avoit surprises : le Comte de Provence, par considération pour Raimond son parent & son ami : quantité d'autres Seigneurs, par air, par caprice, par légèreté ; & comme si ces forces réunies n'eussent pas été suffisantes pour accabler un Roi enfant, les Rebelles associerent à leur haine & à leurs projets le Roi d'Angleterre.

Blanche de Castille, qui comme toutes les personnes célèbres a eu un nombre presque égal de Censeurs & d'Admirateurs, avoit dans le

vrai un grand courage & beaucoup de dextérité. Avec ces deux avantages, elle triompha des Rebelles en les divisant, & des Anglois en corrompant l'avide Debourg; & ce ne fut pas le dernier service de ce caractère, que cet infidèle Ministre rendit à la France.

Henri fut instruit des trahisons de Debourg, du moins il les soupçonna; & cependant il ne changea pas de conduite. Accoutumé à la dépendance, ce Prince indolent se seroit trouvé embarrassé d'être Maître. Sans entrer dans l'examen fatigant des bonnes ou des mauvaises qualités des gens qu'il employoit, il trouvoit plus commode de porter le joug auquel il étoit accoutumé, que de se donner la peine de faire un choix plus

utile, ou seulement un autre choix. Des mouvemens tumultueux & séditions portés au pié du Throne par l'Evêque de Winchester, & appuyés de son éloquence tirèrent à la fin le Monarque aveuglé de sa létargie. La tête de Debourg, ou du moins son éloignement furent demandés d'une voix unanime ; & les Anglois ne mirent point de bornes à la haine d'un homme en place dont la faveur n'en avoit point eu.

Le Roi abandonna par lâcheté un Favori qu'il avoit d'abord pris par goût, & qu'il avoit gardé ensuite par habitude. Il se trompa s'il prétendit effacer la honte de sa dépendance en rendant la chute de son Ministre aussi humiliante qu'elle pouvoit l'être. Les Souverains

étaient souvent le spectacle de leur orgueil sous prétexte de donner des preuves de leur justice ; & ils ne parviennent pas à justifier leur foiblesse ou leur inconstance en immolant la fortune , la réputation & souvent les jours de ceux qui leur avoient plu. Pour achever de regagner les Sujets , Henri joignit le sacrifice de son autorité à celui de son Favori ; il jura de nouveau l'observation de la grande Charte , & ce qui est plus agréable , s'il se peut , à la Nation , une haine éternelle contre la France.

La chute de Debourg rendit à l'Etat un Ministre qui lui étoit agréable. Porté sur le Throne , si je puis m'exprimer ainsi , l'Evêque de Winchester étouffa les sentimens généreux qui l'avoient rendu autre-

fois l'idole publique. Son regne, encore plus que celui de son prédécesseur, fut le regne de la hauteur, de la duplicité, de la violence. Pour réaliser sans contradiction ses idées de Despotisme, il imagina de ruiner dans l'esprit du Roi ceux qui avoient intérêt à s'y opposer. Il représenta à ce Prince que les Barons fiers de leurs titres & de leurs usurpations, haïssoient la Royauté & la dépendance : que leurs charges & leurs gouvernemens en mettant dans leurs mains les forces de l'Etat, leur inspiroit ces prétentions orgueilleuses : que l'unique moyen de réprimer cette audace étoit de faire tomber ces premières grâces sur des têtes incapables d'en abuser : que des Etrangers qui n'auroient d'autre appui

que le Throne , deviendroient à leur tour le sien , & les restaurateurs de la dignité Royale : il finit comme tous les ambitieux par des protestations outrées de zele , de désintéressement & d'obéissance.

C'est s'assurer la confiance & la faveur des Rois que de leur fournir des vûes pour étendre leur autorité , ou des moyens pour en abuser. Henri adopta sans balancer le système de gouvernement qu'on lui proposoit ; & l'Angleterre se vit tout à coup inondée de Poitevins que l'Evêque de Winchester leur compatriote eut soin de revêtir des Places les plus utiles & les plus honorables de tout le Royaume. Quand les Barons auroient été moins éclairés & moins délicats , ils auroient été allarmés

pour leur gloire & pour leur fortune. Richard , Comte de Pembrok , le Seigneur du Royaume le plus fier , le plus hardi , le plus accrédité se chargea de faire passer leurs craintes jusqu'au Souverain : Sire , lui dit-il d'une maniere vraiment Angloise , *des conseils pernicieux vous ont déterminé à appeller dans cette Isle des Etrangers orgueilleux & avides , qui prétendent nous dominer , qui oppriment la liberté publique , & qui anéantissent tout-à-fait nos Lois : ou faites cesser ce fleau qui détruit l'Etat , ou trouvez bon que les Grands du Royaume s'éloignent de votre Cour & de vos Conseils , pour ne point servir de jouet à leurs ennemis.* Pembrok n'avoit pas achevé de parler , que le Ministre qui étoit présent à ce discours repliqua vi-

vement: Il est permis au Prince d'attirer à son service autant d'Etrangers qu'il en jugera nécessaire pour défendre les prérogatives de sa Couronne, & un assez grand nombre même, ou d'assez puissans pour abbattre l'orgueil de ceux qui s'opposent à ses volontés.

Une réponse aussi fiere & aussi imprudente causa un mécontentement général parmi les Barons; ils quitterent la plûpart la Cour, & formerent une Confédération dont le but étoit d'arrêter les progrès rapides du Despotisme. Pour rompre une ligue qui pouvoit devenir formidable, le Roi convoqua successivement deux Assemblées où les Grands refuserent de se trouver. Henri étoit d'un caractère à être intimidé par cette résistance; son favori avoit pourvû aux

moyens de le rassûrer, en faisant lever hors du Royaume des troupes nombreuses qui aborderent en Angleterre dans cet instant de fermentation.

Les Barons aigris par ce nouveau déluge de Poitevins, & le Roi enhardi par des secours si considérables, montrèrent un empressement égal pour commencer la guerre : elle devoit être longue & cruelle à juger des choses par les apparences. Les Sujets ne menaçoient leur Souverain de rien moins que de le déthroner, & de lui faire éprouver le sort de Jean son pere. Le Souverain de son côté parloit de faire revivre le Gouvernement & le tems de Guillaume le Conquérant. Des haines si violentes se terminerent à des incendies, des

ravages , quelques barbaries. La mort du Chef de la Ligue le Comte de Pembrok que les perfidies du Ministre procurerent ; la chute du Ministre lui-même qui fut l'ouvrage du Clergé , calmerent des troubles qui n'avoient ni dessein ni suite. Le Roi livré à de nouveaux conseils suivit de nouveaux principes ; il renvoya tous les étrangers chez eux , & promit d'observer plus exactement la grande Charte.

Le Regne de Henri se passoit ainsi à accorder des Privilèges & à les révoquer , à faire des sermens & à les violer , à céder son autorité & à la reprendre , à se rendre esclave de ses Peuples & à travailler à en devenir le tyran. Ces flots agitoient la Nation depuis près de trente

rente ans ; il étoit tems que le cahos se débrouillât, & que l'Etat prît enfin une consistance. Le Mariage du Roi avec Eléonor de Provence hâta cet instant funeste.

Les Provençaux, qui sous un beau Ciel habitent une mauvaise Terre, suivirent en foule cette Princesse. L'Angleterre leur parut une espece de conquête, dont ils étoient bien résolus à tirer parti. Le feu de cette Nation ingénieuse s'étend à tout, à la fortune, au plaisir, à la gloire. Ils voulurent en arrivant que toutes leurs passions fussent satisfaites. Le Roi plus dangereux par foiblesse, que les Tyrans par méchanceté, se prêta à leur impatience. Bientôt ces Etrangers eurent dans leurs mains tous les biens, & sur leur tête tous les

honneurs de l'Isle. Leur ambition, qui s'étendoit par le succès, se trouva gênée par les bornes de l'autorité Royale; ils les franchirent avec l'audace ordinaire aux génies ardens & aux Favoris. Les Privilèges de la Nation & les articles de la grande Charte furent violés avec des excès que la Nation ne connoissoit point, qu'elle n'avoit pas même craints.

L'Anglois murmura de tous ces malheurs, & il est rare que l'Anglois s'en tienne au murmure. La révolte chez lui précède quelquefois la plainte, & ne manque presque jamais de la suivre. La capacité du Chef qui la conduit, en décide la durée & les avantages. Malheureusement pour Henri, les mécontents engagèrent dans leur

cabale l'homme, je ne dis pas d'Angleterre, je dis de toute l'Europe le plus redoutable.

Simon de Monfort, Comte de Leycestre, étoit François & fils de ce fleau des Albigeois qui seroit au-dessus de tout éloge, si ses vertus avoient égalé ses talens. Héritier par sa mere des biens de la maison de Leycestre, il étoit devenu Anglois. Il aspira à tout par ambition, & il parvint à tout à force de mérite. Le Gouvernement de Guienne lui fut confié comme au seul Seigneur d'Angleterre, assez expérimenté pour dompter les Gascons, & assez fier pour les humilier. Ces peuples ne souffrent patiemment aucun genre de supériorité, non pas même celle du vice. Le caractère de leur Gouverneur

les désespéra ; & Henri , sans qu'on en sache , ni qu'il en fût lui-même la raison entra dans leurs vûes. Ce Prince crut qu'il n'y auroit pas plus d'inconvénient à ôter une grande place , qu'il n'y en avoit eu à la donner : il se trompa. Leycestre oublia la faveur qu'on lui avoit faite en l'envoyant en Guienne , & ne parut disposé qu'à se souvenir de l'affront qu'on lui faisoit en le rappelant. Il dédaigna de se justifier , & demanda fierement la récompense de ses services , moins dans l'espérance de l'obtenir , que pour avoir un prétexte de se joindre aux Factieux.

Cet hypocrite ou enthousiaste , & peut-être tous les deux ne fut pas plutôt à la tête de la ligue qu'il lui communiqua toute sa chaleur.

Nourri de tout tems des vûes les plus ambitieuses, il fut extrême dès qu'il jugea à propos d'agir. Il ne s'amusa pas à dénouer le noeud gordien, il le coupa. Cependant profond dans l'art d'attifer le feu, il parut ne se prêter que par zele aux impulsions que lui-même il communiquoit. Au masque imposant de toutes les vertus, il ajouta le talent singulier de donner un air héroïque à ses vices. Il étonna ses Ennemis par le brillant de son courage; & par la supériorité de son génie, il se rendit Maître des événemens. Ses succès le portèrent au-delà de ses espérances: & son ambition commença, pour parler ainsi, où celles des autres hommes est satisfaite. C'est presque un problème dans l'Histoire,

si Leycestre fut un tems vertueux, ou si les injures qu'il reçut du Roi démasquerent seulement sa politique.

Les ligueurs, réunis, éclairés, affermis par un Chef de ce caractère, attendirent impatiemment l'instant décisif où ils pourroient venger leurs injures particulieres sous l'étendart respectable de la liberté publique. Cette occasion se présenta bientôt. Les derniers Rois d'Angleterre, avoient assez imprudemment assemblé les Grands pour les consulter dans les affaires importantes, ou dans les périls que couroit l'Etat. L'autorité est si séduisante que les Barons ne crurent pas pouvoir s'en passer, & qu'ils n'omirent rien pour s'en procurer. Insensiblement ils se mirent en pos-

session du droit de régler les nouveaux subsides que des besoins pressans mettroient dans la nécessité d'imposer. Cette usurpation leur fut confirmée par la foiblesse de Jean sans Terre, & par les privilèges stipulés dans la grande Charte : l'esprit de cette célèbre piece dont on a tant abusé depuis se réduisoit à assurer la liberté des peuples, la propriété des Terres, l'immunité de toute taxe extraordinaire sans le consentement des Seigneurs. Henri plus prodigue que ses prédécesseurs avoit formé plus souvent l'assemblée qui fournissoit à ses profusions, & lui avoit procuré par-là beaucoup d'éclat & de dignité. Son malheur ou plutôt son imprudence voulut qu'il la convoquât à Oxford, lorsque les cœurs

étoient le plus aigris , & les esprits le plus aliénés.

Le Roi dut sentir à la première Séance tout le danger de sa situation. L'union , l'ordre , la subordination des Confédérés, le fit trembler pour sa liberté ; un grand Prince auroit tremblé pour sa gloire. L'exécution de la grande Chartre à laquelle on s'étoit borné jusqu'alors , fut la moindre des prétensions qu'on forma. La réformation de l'état fut demandée du ton de la sédition. On proposa au Roi de nommer douze personnes , à condition qu'il seroit permis aux Seigneurs d'en nommer autant , pour décider les affaires publiques à la pluralité des voix. Les grands dangers mettent un caractère dans tout son jour ; on y montre toute sa gran-

deur ou toute sa foiblesse. Une autre dans cette occasion auroit mérité un Throne, Henri dégrada la Royauté. Il consentit lâchement que les vingt - quatre Commissaires nommés, eussent la garde de toutes les Forteresses, la disposition de tous les Gouvernemens, le choix de tous les grands Officiers de la Couronne; & qu'ils pussent convoquer tous les trois ans au moins les Grands du Royaume qui seroient autorisés à faire tous les Réglemens qu'on jugeroit nécessaires au bien de l'Etat.

Ces articles que l'on nomma les statuts ou les expédiens d'Oxford, éprouverent des contradictions. Le Comte de Warren les trouva durs, le Prince Edouard injustes, Henri neveu du Roi, humilians; Richard

frere de Henri qu'on appelloit Roi des Romains depuis qu'une partie des Princes d'Allemagne l'avoit élu Empereur y trouva tous ces défauts à la fois. Il n'eut pas plutôt appris ce qui s'étoit passé, qu'il fit part aux Commissaires du dessein qu'il avoit formé de retourner en Angleterre pour les aider à pacifier les troubles qui divisoient la Nation. Le danger paroissoit égal de lui accorder ou de lui refuser l'entrée du Royaume. Ce Prince arrivoit avec une flotte assez belle, & une armée bien disciplinée, ce qui le rendoit formidable quelque parti qu'on prît : on devoit craindre d'être opprimé si on montrait de la foiblesse, & d'être subjugué si on montrait de la vigueur. On imagina un tempérament qui eut

du succès, ou parce que Richard étoit foible, ou parce qu'il n'étoit pas fort zélé pour les intérêts du Roi. L'entrée du Royaume lui fut offerte à condition qu'il jureroit l'observation des Ordonnances d'Oxford, qu'il seroit peu accompagné, & que le tems de son voyage seroit limité. Les Députés qui apportèrent ces conditions humiliantes furent reçus avec beaucoup de fierté. Richard parut également aigri, & de ce qu'on avoit changé le gouvernement durant son absence, & de ce qu'on mettoit des obstacles à son retour. Cependant quand il vit qu'on ne se laissoit pas intimider par ses menaces, & qu'on étoit en état de lui résister, il se soumit à l'ordre établi, & s'y lia par les sermens les plus solennels.

Rien n'échapa à la vigilance des Confédérés. Ils s'assûrèrent de l'intérieur du Royaume en bannissant les Etrangers, ces sangsues si longtemps abreuvées du sang Anglois. Une guerre avec les puissances voisines parut capable de retarder ou de renverser le grand ouvrage qu'on avoit commencé; ceux qui tenoient les rênes du Gouvernement prirent des mesures pour assûrer la paix. La France fut soupçonnée de penser à faire des conquêtes en Guienne durant les guerres civiles qui déchiroient l'Angleterre; on désarma cette Couronne en lui cédant tous les droits qu'on avoit sur la Normandie & sur l'Anjou: ce sacrifice paroissoit si grand aux Confédérés, qu'ils se crurent assûrés dès-lors du secours de S. Louis

intéressé par-là , comme eux-mêmes , à soutenir le nouveau Gouvernement.

Ces arrangemens occupoient les Commissaires , lorsque l'esprit de division qui avoit bouleversé le Royaume se glissa parmi les Ligueurs. Il est souvent plus dangereux d'avoir des talens qu'humiliant de n'en avoir pas. On n'évite gueres le mépris qu'on ne devienne l'objet de l'envie. L'ascendant que prit Leycestre dans la Confédération , en indisposa contre lui les principaux Membres. Son habileté & son courage furent des crimes à des yeux jaloux , & ceux de tous les crimes qu'on étoit moins disposé à lui pardonner.

Le Monarque indolent fut réveillé par ces différends. L'union

de ses ennemis l'avoit comme dégradé, leur désunion lui fit espérer qu'il pourroit rétablir son autorité. Roi & même grand Roi une fois en sa vie, il convoqua sans tarder un nouveau Parlement à Oxford, d'autres disent à Londres, pour remettre toutes choses sur l'ancien pié. Il fit l'ouverture de cette Assemblée en Maître, & y reprit le ton & les airs de Souverain. *Je vous ai assemblés*, dit-il, *pour vous intimiser mes Ordres. J'anéantis les Conventions que nous avions faites dans des tems orageux. Vous m'en aviez promis les plus grands avantages : depuis trop long tems j'en éprouve les inconvéniens. Mon Royaume depuis ce jour malheureux se trouve plus agité, & mon épargne n'a plus de ressources. Puisque je suis né Roi, je*

veux l'être. Reprenons chacun notre rôle , moi celui de Maître ; vous celui de Sujets.

Cette courte harangue rendit royalistes les Ligueurs les plus outrés, & jusqu'à dix-neuf des vingt-quatre Commissaires. Chez un autre Nation ce changement eût été un succès complet, ce ne fut rien en Angleterre. L'audacieux Leycestre affermi dans un parti, où il croyoit que la gloire croissoit avec le péril, éleva la voix, & l'adressant aux nouveaux Partisans du Monarque, d'un air de reproche, d'indignation & de mépris : *Est-ce qu'il vous est permis*, leur dit-il, *de violer des Sermens aussi solennels que ceux que vous avez faits à Oxford. Le Ciel témoin de mes promesses ne le sera jamais de mon changement. De*

*ce pas je vais au pié des Autels en
renouveler l'engagement inviolable.*

Le discours du Roi n'étoit qu'un grand , & celui de Leycestre étoit outré ; il se trouva par-là plus assorti à la circonstance & au caractère de la Nation ; aussi l'effet en fut-il incroyable : il fixa l'inconstance des uns , termina l'incertitude des autres , & ramena les plus éloignés. La guerre parut inévitable. Le Roi travailla d'un côté à recouvrer son autorité , & les Seigneurs de l'autre à maintenir leur confédération. Tout parut en armes. On s'attendoit chaque jour qu'une action décisive apprendroit à l'Angleterre ; si elle devoit compter le Prince parmi ses tyrans , ou les Ligueurs parmi les rebelles. L'inconstance de la Nation , dit un Historien ,
lui

lui fut salutaire en cette rencontre. Les premières têtes de chaque parti changèrent si souvent de Drapeaux, que des deux côtés on devint timide, parce qu'on ne savoit sur qui on pouvoit compter. Des guerres sans combat, & des négociations sans paix, consumèrent plus de deux années. Quelques sages des deux partis, proposèrent enfin de prendre le Roi de France pour Arbitre des prétensions mutuelles des Sujets contre le Prince, & du Prince contre les Sujets. Henri l'accepta sans peine, & les Grands avec répugnance, ne voulant point de Roi pour Juge dans une cause qui sembloit être celle de tous les Rois.

Loüis préféra la gloire de juger une Nation à l'avantage de la com-

battre. La Religion qui éleva souvent son courage, enchaîna toujours sa politique. Les Confesseurs des Rois qui sont depuis devenus des hommes d'Etat, n'étoient alors que des Solitaires; & malheureusement pour la France, leurs scrupules les plus mal fondés furent souvent préférés aux lumières des plus grands Ministres.

Après quelques jours donnés à l'examen de la cause la plus singulière qui ait jamais été, Louis prononça l'Arrêt qui tenoit l'Angleterre & la France, & même toute l'Europe en suspens. Par cet Arrêt il cassa les Statuts d'Oxford, & maintint cependant les privilèges de la grande Charte. Ce jugement qui conservoit à chacun ses droits, étoit l'ouvrage de la sagesse & de

l'équité même. Mais ce qui termine les différends est rarement du goût des Rebelles. La plupart se récrierent contre l'Arrêt. Leycestre plus adroit, prit un autre tour : il prétendit que tous les articles d'Oxford, n'étant fondés que sur la grande Chartre, les Confédérés avoient gagné leur cause, puisque par l'Arrêt même du Roi de France, la grande Chartre subsistoit en son entier : ainsi le jugement le plus modéré, le plus authentique, n'eut d'autre effet que de faire rentrer dans l'ordre les Factieux les moins passionnés, ou ceux qui mécontents de la faction même, cherchoient un prétexte pour s'en séparer.

Des dispositions si opposées à la paix, furent suivies de la guerre la

plus sanglante. Le bon parti prévalut d'abord. Henri également susceptible de présomption & de crainte, selon le tour que prenoient ses affaires, résolut de suivre la fortune, & marcha droit à la Capitale. Leycestre alla au devant de lui, & les armées se trouverent en présence à Leuses dans le Comté de Suffex. Avant de pousser plus loin la querelle, l'austere Chef des Confédérés, chercha à son ordinaire à mettre les apparences de son côté. Pour se justifier du sang qu'il alloit répandre, il écrivit une lettre fort soûmise au Roi, & lui proposa un accommodement; mais toujours ferme, toujours uniforme, il ne relâchoit rien de ses prétensions. Ses soumissions furent mal reçues; la réponse de Henri fut d'un maître

fier, d'un Roi irrité. Leycestre s'y attendoit, & s'étoit préparé à la bataille.

Les Royalistes étoient partagés en trois corps. Le Prince Edouard commandoit la droite, le Roi des Romains la gauche, & Henri le centre. Le Comte régla sa disposition sur celle de ses ennemis. Edouard commença l'action. Il attaqua les Milices de Londres qu'il avoit en tête, les enfonça & les poursuivit avec l'ardeur qu'inspirent la jeunesse, la valeur, & la vengeance. Leycestre qui observoit avec le sang froid d'un grand Capitaine les fautes de ses Ennemis, profita sans tarder de l'éloignement du jeune Prince pour fondre sur ce qui restoit. Les Barons instruits du sort qui les attendoit, si le combat

leur étoit contraire , attaquèrent avec une impétuosité mêlée de désespoir les troupes Royales qui n'avoient pas les mêmes raisons pour combattre avec la même animosité : elles plierent sans beaucoup de résistance & abandonnerent leur Chef à la discrétion de leurs ennemis. Les deux Rois venoient de se rendre , lorsque Edouard retourna triomphant de la poursuite du corps qu'il avoit battu. Quoiqu'il vît qu'en courant après une victoire chimérique, il en avoit laissé échapper une véritable , il ne perdit ni le courage , ni le jugement. Sur le champ , il forma le projet hardi d'assaillir le Vainqueur , & il ne désespéra pas de le pouvoir vaincre.

Si cette résolution avoit pû s'exécuter sur le champ , elle pouvoit

réussir. Les Vainqueurs occupés à garder leurs prisonniers ou à poursuivre les fuyards, auroient difficilement soutenu un choc auquel ils n'étoient point préparés. Mais le Prince ne trouva pas dans le cœur de ses Soldats, le noble désespoir qui l'animoit. Le tems qu'il perdit à des harangues inutiles fut sagement employé par Leycestre, à remettre son Armée en ordre. Ce Général qui avoit senti tout le danger de sa situation, n'avoit d'abord aspiré qu'à se défendre. Quand il vit ses rangs une fois formés, il conçut bien d'autres espérances. Il médita de se saisir d'Edouard & de le faire son prisonnier. Dans cette vue, il lui fit porter quelques propositions pour l'amuser, tandis qu'il l'enveloppoit par des deta-

chemens multipliés pour lui couper la retraite. Le Prince se laissa prendre au piège. Il tomba entre les mains de son ennemi, & fut forcé de se soumettre d'avance à tout ce qui seroit arrêté pour la réformation de l'Etat.

Leycestre savoit vaincre & profiter de sa victoire. Il ne vit pas plutôt la Famille Royale entre ses mains, qu'il résolut d'en tirer tous les avantages que sa politique put lui suggérer. Il dressa un plan de Gouvernement qu'il désespéra de voir jamais autorisé par le Roi, & qu'il songea à faire approuver par la Nation. La convocation parut embarrassante. D'un côté les Barons vainqueurs, ne vouloient pas appeller ceux du parti contraire, sous prétexte qu'ils étoient armés

contre la Patrie. De l'autre on craignoit avec raison qu'une assemblée seulement composée d'une partie de ceux qui avoient un droit apparent d'y assister, ne fût regardée comme l'ouvrage de quelques particuliers. Pour prévenir cet inconvénient, Leycestre força le Monarque à créer certains Officiers, qui, sous le titre de conservateurs, nommerent de la part du Roi quatre Chevaliers de chaque Comté pour assister à la prochaine assemblée, & y représenter leurs Provinces.

C'est à cette Epoque célèbre, qu'il faut je pense rapporter l'origine du Parlement d'Angleterre. Les Historiens ne se trouvent perpétuellement en contradiction sur cette importante matiere, que par-

ce qu'ils ont négligé de s'instruire ou de s'expliquer. Démêlons ce qu'ils ont obscurci : trois mots suffisent pour débrouiller ce cahos , qui a passé pour impénétrable. Si par le mot de Parlement , on entend le droit usurpé par les Barons d'accorder au Roi les impositions extraordinaires , le Parlement remonte jusqu'aux premiers Successeurs de Guillaume le Conquérant. Si par le mot de Parlement , on n'entend que le nom même , il a commencé à Oxford en 1258. Mais si par Parlement , on entend une assemblée composée des trois corps du Royaume , il faut en fixer l'origine à l'événement de 1264. dont nous rendons compte : c'est la première fois qu'il est fait mention des Communes dans les ar-

chives de la Nation. Or les Histo-
riens si attentifs à parler du haut
Clergé, & de la haute Noblesse,
sous le nom générique de Barons
ou de Seigneurs qui possédoient
des Fiefs immédiats de la Couron-
ne, auroient ils négligé ou évité
de parler du tiers Etat, s'il avoit eu
quelque part aux affaires publiques?
Si je ne me trompe cet argument
peut passer pour une démonstra-
tion.

Il est vrai qu'à la premiere assem-
blée d'Oxford en 1258. quelques
personnes avoient été chargées spé-
cialement des intérêts du peuple:
mais comme le nombre des Dépu-
tés fut limité à douze, & qu'ils n'é-
toient pas du corps des Commu-
nes, mais des Seigneurs feudatai-
res immédiats de la Couronne, les

Adversaires de l'opinion que j'ai embrassée, ne peuvent pas tirer un grand avantage de cet événement.

Le nouveau Parlement parut uniquement convoqué pour achever d'avilir le Throne, & de justifier la rebellion; il prenoit les impressions de Leycestre, & ce n'étoient pas des impressions de vertu. Ce délié factieux vouloit le nom de Henri à la tête de tout, non pour s'en appuyer, mais pour le rendre méprisable; & le Roi prisonnier sousscrivait à tout, ou par une honteuse foiblesse, ou dans la vaine espérance de changer de sort. Sous l'autorité du sceau royal, l'ambitieux Leycestre faisoit expédier les ordres qu'il jugeoit convenables au bien de l'Etat, ou à ses affaires particulieres; ces deux choses étant

presque toujours confondues par ceux qui tiennent le timon du gouvernement. Sans être sur le Thronne, l'usurpateur de l'autorité royale, tenoit le Roi dans les fers, & la Nation sous le joug. Il y avoit mille criminels, & le chef seul profitoit du crime. Ses complices firent quelque chose de plus que d'en murmurer, ils prirent les armes, & le jeune Glocestre à qui sa naissance & ses talens donnoient de l'autorité, se mit à leur tête. Leycestre ne marcha pas, il vola à ces nouveaux ennemis, se faisant suivre de ses prisonniers. Edouard à qui on avoit fait savoir le dessein qu'on avoit de le délivrer trouva le moyen de tromper ses Gardes. Un jour qu'on lui avoit permis de monter à cheval, il franchit les bornes qui

lui avoient été prescrites, & marcha avec tant de vitesse, qu'on ne pût l'empêcher de joindre un corps de Troupes qui l'attendoit. A peine le Prince eut pris le commandement de l'Armée de Glocestre, que de tous côtés on se vint ranger sous ses étendarts. La révolution fut prompte. Plusieurs places importantes reconnurent l'héritier de la Couronne, qui fier de tant de succès voulut tenter le sort d'une Bataille. Tout habile qu'étoit Leycestre, il se vit forcé à l'accepter; & quoique brave, il la perdit avec la vie, parce qu'il ne fut pas secondé.

Ainsi finit sa carrière, le fondateur du Parlement d'Angleterre, un des hommes les plus singuliers, & si on l'ose dire, un des plus

grands hommes qui aient paru sur la scene du monde. Jamais peut-être bon Citoyen n'a été tant loué, jamais rebelle n'a été si blâmé; & peut-être ne fut-il encore assez ni l'un ni l'autre. La Cour se réjouit de sa mort, & la Ville s'en affligea. Il fut traité par les uns comme un scélérat, & honoré par les autres comme un Martyr. D'un côté on flétrit sa mémoire, de l'autre on visita son tombeau, & on lui fit faire des miracles. Etrange effet des préjugés, qui décident si différemment du salut & de la réputation des hommes!

La chute du chef de la rébellion, ou du *Caïlina* Anglois, diminua les troubles, mais ne les finit pas comme on l'espéroit. Le Roi qui étoit vindicatif comme la plûpart

des hommes foibles , & avide comme tous les dissipateurs voulut satisfaire à la fois sa vengeance & son avarice par la confiscation des biens des Confédérés : elle lui fut accordée par un Parlement qu'il convoqua , & où il eut soin d'appeller plus de Courtisans que de Citoyens. Les Tyrans ont pour maxime que la misere retient les peuples dans la soumission ; cette fois là elle conduisit les Barons au désespoir. Disposés d'abord après leur défaite au parti de la soumission , ils furent fixés dans la révolte par la sévérité du Vainqueur. Leurs forces seconderent mal leur courage. Forcés en assez peu de tems dans l'Isle d'Axholm , dans le Château de Kenelworth , dans l'Isle d'Ely , & dans peu d'autres postes moins importants,

portans, ils furent obligés de subir toutes les conditions qu'on jugea à propos de leur imposer.

Cette soumission affermit le Throne du Roi légitime. Henri finit dans la paix un trop long regne, qu'il avoit passé au milieu des orages. Il faut remonter à ce Prince mal habile & malheureux pour trouver la source des fleuves de sang, qui ont depuis inondé l'Angleterre. Il laissa des semences d'une discord éternelle à ses successeurs, en donnant à la grande Charte une autorité, qui n'a presque plus été contestée, & en laissant établir le Parlement qui a toujours depuis subsisté.



IV. ÉPOQUE.

Les Députés des Communes , qui étoient choisis par le Roi , commencent à être choisis par leurs Villes & par leurs Provinces , sous le Regne d'Edouard premier en 1272.

A Peine Edouard avoit rétabli le Roi son pere sur le Throne , & assuré la tranquillité publique , qu'il alla chercher de l'occupation à sa valeur ou à son inquiétude dans la Palestine. Depuis plus d'un siecle , l'Asie étoit devenue l'école ou le tombeau de tous les braves de l'Europe. Un pelerin solitaire , qui sous des dehors grossiers cachoit une

grande ame , avoit formé l'éclatant projet de retirer les lieux Saints des mains des Infideles ; & les plus grands hommes de la Chrétienté s'étoient chargés de l'exécuter. Tels furent Robert Duc de Normandie, plus qu'homme dans les combats , moins qu'homme dans la conduite : Etienne de Blois , Prince de beaucoup d'esprit & de peu de cœur : Robert Comte de Flandre , le plus grand partisan , & le plus petit Général du monde : Hugues Comte de Vermandois , timide dans le Conseil , téméraire dans les armées : Boëmond Prince de Tarante , aussi propre à livrer bataille , qu'un autre à charger un parti : Raymond Comte de Toulouse , grand homme de guerre , plus grand homme d'Etat : Godefroi de Bouil-

lon, qui à tous les talens, joignit toutes les vertus.

L'union & la valeur procurerent à ces premiers Héros des croisades, les conquêtes les plus rapides : les vices opposés à ces vertus les firent perdre à leurs premiers Successeurs. Saint Bernard, dont le caractère bouillant & inquiet se portoit au grand & au singulier, prêcha une nouvelle croisade pour remédier à ces malheurs : mais il trouva un puissant obstacle dans Suger Abbé de Saint Denys, qui gouvernoit la France. Ces deux hommes avoient tous deux de la célébrité & du mérite. Le premier avoit l'esprit plus brillant ; le second l'avoit plus solide. L'un étoit opiniâtre & inflexible ; la fermeté de l'autre avoit des bornes. Le So-

litaire étoit spécialement touché des avantages de la Religion ; le Ministre , du bien de l'Etat. Saint Bernard avoit l'air , l'autorité d'un homme inspiré ; Suger les sentimens & la conduite d'un homme de bon sens. Un sage n'a jamais raison auprès de la multitude contre un enthousiaste. Les déclamations de l'un l'emportèrent sur les vûes de l'autre ; & le zele triompha de la politique. Les suites de cette entreprise également honteuses & funestes , apprirent à l'Univers qu'un homme d'Erat lit mieux dans l'avenir, qu'un prétendu Prophete. Les affaires des Chrétiens Orientaux , allerent toujours depuis en déclinant. Saint Louis, dans l'espérance de les rétablir, exposa ses Etats à être envahis, ses peuples à

être ruinés, sa vie aux plus grands dangers ; & le Prince Edouard partageoit les travaux ingrats de cette expédition malheureuse, lorsque la mort du Roi son pere le rappella en Europe, & le plaça sur le Throne.

Ce Prince trouva en arrivant dans ses Etats, une tranquillité & un ordre qui auroient surpris partout, & qui étoient miraculeux en Angleterre. Ce qu'on avoit éprouvé autrefois de sa conduite & de sa valeur, ce que la renommée publioit de sa modération & de sa constance, inspiroit à ses bons Sujets l'impatience de le revoir, & aux mauvais la crainte de lui déplaire. Pour éviter les malheurs inséparables de l'anarchie, il avoit été pourvû au gouvernement de

l'Etat, jusqu'à l'arrivée du nouveau Monarque. Un Parlement modéré & zélé pour l'ordre, tel peut-être que l'Angleterre n'en a plus vû, avoit pris les plus sages mesures, pour assurer le repos public. Une innovation remarquable rendit célèbre cette Assemblée. Depuis que le peuple avoit commencé à prendre part à l'administration des affaires publiques, le choix de ses Députés avoit été sans contradiction, au pouvoir du Roi. L'éloignement d'Edouard introduisit un nouvel usage. Les Villes & les Provinces élurent elles-mêmes ceux qui devoient les représenter, & qui dans les regles auroient dû être du choix des Régens du Royaume. Le Parlement les reçut; & les Communes ont jouï depuis de ce privilège.

Cette époque doit être, je crois, regardée, comme très-importante dans l'Histoire que j'écris. La Nation n'a depuis été libre, que parce qu'elle s'est maintenue dans le droit de choisir librement les Membres du Parlement qui la représente. Si le Souverain étoit parvenu comme il l'a souvent tenté à influencer dans le choix des Députés, l'autorité Royale n'auroit presque plus de bornes. Les Rois d'Angleterre qui ont joui d'un pouvoir plus étendu que les autres, ne l'ont acquis qu'en procurant par leurs intrigues l'élection des personnes qui leur étoient dévouées. Lorsque le Parlement se trouve ainsi composé, ce n'est plus le Monarque qui est responsable des injustices faites au peuple ; c'est la Nation elle-même

qui prend volontairement des fers. La plupart des troubles qui ont agité cet Etat, ont trouvé leur source dans les moyens violens qu'il a employés pour sortir de la servitude où l'avoient réduit des Députés foibles ou intéressés. Les suites même de la trahison ont fait sentir davantage aux peuples l'importance du privilége.

Le nouveau Monarque vit avec chagrin une usurpation si injurieuse à l'autorité Royale. Il laissa penser qu'il ne l'avoit pas apperçue, ou qu'il n'en étoit pas offensé, pour n'être pas obligé à éclater, ou pour ne pas se rendre méprisable. Ce Prince éclairé renvoya à un autre tems le soin de contenir le Parlement dans ses bornes, ou, s'il se pouvoit, de les resserrer. Une étude

sérieuse & réfléchie du caractère de sa nation lui avoit appris , que , pour parvenir à la subjuguier , il falloit avoir gagné sa confiance par des bienfaits , ou son estime par des prodiges. Des manières obligeantes & ouvertes , même à l'égard des auteurs ou des chefs des discordes passées , lui ouvrirent des cœurs difficiles , fermés jusqu'alors à l'autorité : des exploits , qui à l'éclat de l'héroïsme ajoûtoient l'avantage de l'utilité , acheverent de rendre Edouard l'idole de l'Angleterre.

Leollin Prince du pays de Galles fut la première victime , que le nouveau Roi immola à la tranquillité de ses peuples. Les Gallois, restes infortunés des anciens Bretons, avoient lutté long-tems avec suc-

cès contre les différens conquérans
qui avoient soumis l'Angleterre.
L'horreur des rochers devenus leur
asyle, & l'excès de leur misere,
leur avoient inspiré pour la vie une
indifférence qui les rendoit maîtres
des jours de leurs ennemis. Tantôt
vainqueurs, tantôt vaincus ; mais
toujours armés, toujours prêts à
combattre, il ne couloit pas une
goutte de sang dans leurs veines,
qui ne criât vengeance contre les
usurpateurs de leur Isle. On vint à
bout de les battre, mais jamais de
les soumettre. L'Angleterre n'exi-
geoit point d'eux de tributs, elle
se contentoit d'un hommage : mais
les Gallois préféroient la mort à
cette marque de servitude. Si leur
chef le promit quelquefois, la Na-
tion le désavoüa toujours. La fu-

reur des discordes civiles n'exprime qu'imparfaitement l'acharnement de ces deux Nations. Le fier Leollin , à la haine héréditaire dans son sang & dans son pays , ajouta le mépris le plus marqué des Anglois. Témoin & souvent acteur des scenes bisarres , qui avoient agité cette Nation sous le Regne de Henri III. il n'y avoit trouvé d'homme que le rebelle Leycestre, & il avoit été son ami. Mais l'Angleterre avoit changé de maître ; & le nouveau Souverain de plan & de conduite. Edouard appuyoit ses prétensions de l'épée. D'une main, il demanda l'hommage au Gallois, & de l'autre , il lui offrit la guerre.

Leollin consulta son cœur , & non pas ses forces. Si sa réponse fut d'abord équivoque , sa conduite

l'éclaircit bientôt. Il parut le premier en armes : mais il joua peu de tems le rôle de conquérant. Ce Prince n'avoit que du courage , de la fermeté , de la grandeur d'ame ; à ces avantages , le Monarque Anglois joignit de fortes armées , de nombreuses flottes. Investi par mer & par terre , l'orgueilleux Gallois s'humilia : mais sa haine en devint plus vive. Le Vainqueur avoit à peine regagné ses Etats , que l'embrasement parut général dans la Principauté de Galles. Edouard accoutumé par ses victoires à se croire invincible, y envoya sans tarder , ses meilleurs Généraux pour l'éteindre. L'événement lui apprit, que la fortune étoit attachée à sa personne. Ses Lieutenans furent battus. Le Roi s'y porta lui-même :

L'indignation, qu'il avoit témoignée contre celles de ses Troupes qu'on avoit repoussées, fut calmée par ce qu'il éprouva en personne. S'il n'alla pas jusqu'à craindre ses ennemis, il ne put au moins s'empêcher de les estimer. Le désespoir des Gallois balança long-tems son expérience & ses forces. Il étoit douteux lequel des deux partis la victoire couronneroit, lorsque la mort de Leollin, qui périt en héros & dans un combat, changea la face de la Guerre.

Le Prince David son frere, fut son Successeur. Sa haine pour les Anglois fut plus vive, ses talens peut-être aussi grands; mais son autorité beaucoup moindre. Les différens corps Gallois animés jusqu'alors du même esprit, commen-

cerent à agir selon leurs vûes particulieres. Edouard, qui entretenoit une harmonie parfaite dans son armée, prit bientôt un ascendant décidé sur des Troupes si peu unies. Il s'empara de leurs Fortresses, où il mit de fortes Garnisons, de leurs terres qu'il distribua aux Conquérans, de leur Principauté qu'il unit à sa Couronne, & dont il fit porter le nom à son Successeur. Ces sages arrangemens avoient été précédés d'un événement qui les avoit rendus faciles. David avoit été fait prisonnier & conduit à Londres. Il y périt sur un échaffaut ; & la tête de Leollin son frere fut exposée publiquement comme celle d'un rebelle. Il est décidé dans l'Histoire, que les Héros aussi-bien que les Ecrivains ho-

fiorent rarement la vertu dans leurs ennemis. La honte de ce traitement fut toute entière pour celui qui en étoit l'auteur. Il faut qu'Edouard fût né bien peu généreux, puisqu'il ne le fut pas dans une occasion, où il n'y avoit que de l'honneur & point de danger à l'être. Des larmes héroïques auroient honoré la cendre de ses ennemis, & sa victoire ; cette barbarie releva leur gloire, & ternit la sienne.

Le bruit, que faisoit dans l'Europe un procédé si cruel, fut étouffé par des événemens plus considérables. A peine le Monarque Anglois avoit dénoué cette tragédie, qu'il forma le nœud d'une autre, qui devoit être bien plus sanglante. La mort d'Alexandre III. Roi d'Ecosse, laissa sa Couronne en proie
à

à l'ambition de douze Compétiteurs. Pour épargner à leur Patrie l'horreur des Guerres civiles, ils accepterent un Arbitre de leur différend. Edouard fut choisi, parce qu'il étoit en état, par sa situation & par sa puissance, d'appuyer le Jugement qu'il auroit prononcé. Ce Prince éclairé chercha à profiter de la circonstance, pour assurer à l'Angleterre l'hommage de l'Ecosse, si souvent exigé comme un droit incontestable, & toujours refusé comme une prétension injuste. Les Ecoissois rejetterent fierement ces propositions; elles furent plus favorablement accueillies par les contendans, chacun d'eux voulant se faire auprès de son Juge un mérite de sa soumission. Des douze lâches, il n'y en avoit qu'un, qui pût tirer

quelque fruit de sa lâcheté ; & ce fut Bailleul. Il fut préféré , parce que son droit étoit le meilleur , disent les Historiens d'Angleterre ; & selon les Ecoſſois , parce qu'il étoit mon propre à ſoutenir les droits de ſa Couronne , contre les usurpations d'Edouard.

Le nouveau Roi, en montant ſur le Throne , agit d'abord en Prince foible ; les reproches ou le mépris de ſes Sujets , l'accoûtumerent iſenſiblement à penſer en grand homme. S'il n'eut pas le courage de refuſer un premier hommage , il n'eut pas la lâcheté d'en rendre un ſecond. Mais il éprouva , à ſa conſuſion , qu'il n'eſt pas auſſi aisé de réparer une faute , que de la commettre. Quelque préparé que dût être ce Prince aux humiliations ,

il ne put supporter la pésanteur des fers dont on le chargeoit. Il renonça publiquement à la fidélité qu'il avoit jurée. Edouard plus irrité qu'il ne convient à un grand Prince, abandonna la Guienne aux armes victorieuses de la France, pour subjuguier les Ecoffois, & posséder à titre de conquête ce qui lui alloit échapper autrement. Berwick fut la premiere place qu'il assiégea. Il y trouva une résistance à laquelle il ne s'attendoit pas, & qu'il crut ne pouvoir surmonter que par la ruse. Il feignit de lever le Siège, & fit répandre par ses Emissaires, qu'il y étoit déterminé par la crainte du secours qui arrivoit aux assiégés. Quand il se fut assez éloigné pour n'être pas apperçu, il arbora les drapeaux d'Ecosse, & s'avança fie-

rement vers la place , avec la confiance d'un Prince qui vient secourir ses Sujets. La Garnison séduite par ce stratagème s'empressa d'aller au-devant de son libérateur. Elle étoit à peine sortie, qu'elle fut coupée par les Anglois , qui entrant précipitamment dans la Ville , y donnerent le spectacle affreux de la plus cruelle vengeance. De-là Edouard marcha à Dumbard. Il trouva les ennemis sur sa route & les attaqua. La valeur des Anglois, ou , selon d'autres , la trahison de quelques mauvais Citoyens rendit cette journée funeste à l'Ecosse. De rivale qu'elle étoit de l'Angleterre, elle devint sa captive ; son Roi fut fait prisonnier , confiné dans la Tour de Londres , & forcé à renoncer , en faveur du Vainqueur,

aux droits qu'il avoit sur la Couronne.

Dès-lors les Ecoffois commencerent à être regardés comme Sujets des Anglois. Edouard s'empara de toutes les Forteresses qui lui étoient nécessaires, s'assûra de tous les Seigneurs qui lui étoient suspects, changea toutes les lois qui traversoient ses vûes. S'il ne se fit pas couronner Roi d'Ecosse, c'est qu'il voulut faire de cet Etat une Province de l'Angleterre. Un traitement si rigoureux alluma dans les cœurs Ecoffois, un ressentiment que plusieurs siècles n'ont pû éteindre. Pour avoir plus de droit de haïr leurs tyrans, ils étoufferent des plaintes qu'on auroit peut-être écoutées. Ils aimoient mieux continuer à être malheureux, que de

devoir à la compassion d'Edouard, le soulagement ou la fin de leurs peines. Des sentimens si généreux persuaderent à un jeune Gentilhomme , nommé Guillaume Walleys , que la liberté Ecoissoise n'étoit pas opprimée sans retour , & qu'il étoit tems de penser à la rétablir.

Walleys avoit des traits aimables & majestueux, la taille avantageuse & imposante, un corps fait pour soutenir la douleur & la faim, l'esprit étendu & juste, un cœur avide de dangers & de gloire, le caractère propre à gagner des Partisans & à les conserver, le talent de la persuasion & de la parole à un haut degré, la science & le goût des combats, un génie propre à conduire une intrigue & à s'en dé-

mêler, l'art de supporter gaiement & d'adoucir aux autres les plus grands malheurs ; une constance qui s'affermissoit par ce qui désespere les plus opiniâtres ; un désintéressement, que ses jaloux, ses ennemis mêmes eurent honte d'avoir soupçonné. Il peut bien se faire pourtant que l'ambition l'aidât à soutenir son entreprise : mais il est certain que le seul amour de la Patrie la lui fit commencer.

L'étendart de la liberté levé par une main si hardie & si habile, fut bientôt suivi. Les Héros créent d'autres Héros ou les développent. Tout ce qui se sentit du penchant ou du talent pour les choses extraordinaires, se rangea autour de Walleys. Ses premiers succès lui faciliterent de nouveaux avanta-

ges, en augmentant la confiance de ses premiers compagnons, & en lui en donnant d'autres. Son attention à ne point faire de fautes, & à profiter de celles de ses ennemis, lui procura une supériorité qui étonna les deux Partis. Bientôt ce fut un torrent qui devenoit plus impétueux par les digues qu'on lui opposoit. En peu de tems l'Ecosse se vit purgée de ses tyrans, & elle déféra à son libérateur la qualité de Gouverneur du Royaume. Les grands titres, qui sont pour la plupart des hommes le terme de leurs travaux, ne furent que le commencement de ceux de Walleys. Il n'eut pas plutôt délivré sa Patrie, qu'il s'occupa du soin de la venger; il fit voir ses Drapeaux vainqueurs, jusques dans l'Angleterre

& sur la route de Londres.

Edouard n'avoit pas attendu ces dernières extrémités pour rassembler ses forces. Il les conduisit lui-même contre Walleys, qui avoit de plus à combattre la jalousie des Grands du Royaume. Ce grand homme étoit coupable à leurs yeux du plus grand de tous les forfaits ; il avoit fait ce qu'ils auroient dû faire. Pour borner le cours, ou lui ravir l'honneur de ses victoires, ces mauvais Citoyens l'obligerent à partager avec deux d'entr'eux le commandement de l'armée. Le Monarque Anglois instruit par ses espions de ces démêlés, attaqua, sans balancer, les Ecoissois, dont peut-être, sans cet incident, il auroit redouté l'approche. C'est avoir annoncé le sort de la bataille, que

d'avoir parlé de la disposition des armées. Les Ecoſſois , qui ne ſavoient à qui obéir , furent taillés en pieces. Walleys , quoique vaincu , eut preſque l'honneur de l'affaire. Il avoit montré dans la chaleur de l'action toute la valeur d'un ſoldat ; il fit une retraite digne d'un grand Capitaine. Juſques dans ſa défaite , il fut redoutable à ſes ennemis , & en bute aux traits des jaloux. Pour les appaiſer & leur rendre la Patrie chere , il ſe démit du commandement. Après avoir gouverné l'Etat avec gloire , il rentra modeſtement dans l'ordre des Citoyens. On a voulu dire , que c'étoit parce qu'il deſeſpéroit de la République ; il eſt évident que c'étoit en vûe de la rétablir. Il ſacrifia ſon élévation au bonheur public.

Walleys n'eut plus l'autorité que donnent les grandes places, il n'eut que la considération qui suit le mérite héroïque. Ce qu'on savoit de ses généreuses dispositions, retint, ou attira auprès de lui tous les Ecoissois, qui aimoient mieux mourir libres que de vivre esclaves. Avec cette troupe d'amis supérieurs aux menaces & sur-tout aux caresses, l'intrepide proscrit fit trembler plus d'une fois l'Angleterre. L'Ecosse éprouva des fortunes diverses selon l'audace & les talens des nouveaux Régens. Walleys fut toujours indomptable. La trahison fit à la fin, ce que la haine, la valeur & la force n'avoient pû faire. Il fut vendu aux Anglois, qui toujours uniformes dans leurs procédés, firent lâchement périr, comme traître, un

vrai Ecoffois , qui n'avoit jamais voulu reconnoître Edouard pour maître. L'infame supplice qu'on lui fit souffrir ne l'effaça pas du rang des plus grands Héros. On meurt toujours avec gloire , quand on meurt pour sa Patrie.

Le Roi d'Angleterre ne tira pas de la mort de Walleys tout le fruit qu'il s'en étoit promis. Les Ecoffois , à la vérité , subirent assez patiemment le joug durant quelque tems : mais les Anglois n'en devinrent pas plus traitables , peut-être parce que les pertes qu'on faisoit en France , balançoient les succès d'Ecosse. Edouard faisoit des captifs , sans cesser lui-même de l'être ; il étoit conquérant , & n'étoit pas encore Roi. Nous avons vû que le Prince , en montant sur le Throne,

avoit dissimulé quelques usurpations que les Communes avoient faites durant son absence. Lorsqu'il se crut assez aimé ou assez craint, il voulut effacer les taches que ses deux derniers prédécesseurs & sa première complaisance, avoient faites au throne. Il commença à régner sans son Parlement ; & sans s'embarrasser des privilèges de la grande Charte, il imposa lui-même des subsides extraordinaires.

Avant que de prendre ce parti généreux, le Monarque Anglois auroit dû examiner avec soin, s'il étoit assorti à son caractère & aux circonstances : le premier pas une fois fait, il devoit se roidir contre les obstacles, que les prétensions orgueilleuses & le génie altier de ses peuples lui faisoient voir dans

l'exécution de son entreprise. Mais la plupart des hommes, des grands hommes mêmes, ne savent être hardis qu'à demi. Edouard, qui n'avoit pas ce courage d'esprit, infiniment plus rare & plus estimable que celui du cœur, manqua de résolution dans la première occasion, où il éprouva de la résistance. Il craignit de tout perdre par sa fermeté; & il n'aperçut pas les suites plus funestes de sa foiblesse. La nation qui craignoit d'abord, commença bientôt à se faire craindre. Les Evêques, les Barons & les Communes, unirent leurs voix, leurs mécontentemens & leurs remontrances.

Le Prince, pour les appaiser, convoqua une assemblée, où il affûra lui-même aux Communes leur

usurpation. Il ordonna à tous les Cherifs d'Angleterre que chaque Comté ou Province députât deux Chevaliers, chaque Cité deux Citoyens, chaque Bourg deux Bourgeois au Parlement qui devoit s'assembler, afin de consentir à ce que les Barons & les Pairs du Royaume jugeroient à propos d'ordonner, & de l'approuver. Il est évident par ces expressions, quand on ne le sauroit pas d'ailleurs, que les Communes n'avoient pas voix délibérative, mais seulement représentative. Dans les actes authentiques de tous les Parlemens convoqués sous ce regne, les Députés de cette Chambre ne parlent jamais au Monarque qu'en Supplians; ils lui représentent les griefs de la nation, & le prient d'y remédier par

l'avis de ses Seigneurs spirituels & temporels. Tous les arrêtés sont conçus en ces termes : *Accordé par le Roi & les Seigneurs spirituels & temporels aux prieres & aux supplications des Communes.* Le peu d'autorité qu'avoient les Communes dans le Parlement, fit apparemment penser à Edouard, qu'il n'y avoit point de danger pour des Souverains, à se dépouiller du droit de les composer : la suite dû le détromper. Il ne tarda pas à sentir qu'il y avoit plus de sûreté & de dignité à nommer les Députés qu'à les recevoir. La multitude, qui jusqu'alors avoit assez ordinairement appuyé le Roi contre les Barons, commença à former des prétensions, & voulut avoir des droits à part. Les mouvemens qui se firent
dans

dans les Provinces pour le choix
 des Députés , reveillerent des idées
 de révolte mal assoupies. Le peu-
 ple , qui en Angleterre a autant de
 penchant pour la liberté , qu'il en
 a peut-être ailleurs pour la servitu-
 de , devint ambitieux , insolent &
 inquiet. Sans avoir droit de suffra-
 ge , il dicta souvent des lois au Mo-
 narque , & régla les résolutions des
 hommes d'Etat. Un changement
 si important ne fut pas l'ouvrage
 de plusieurs siècles. On peut dire
 que les Anglois sont le peuple le
 plus phlegmatique , & en même-
 tems le plus vif de l'Europe. Le
 court espace d'un Parlement à l'au-
 tre , suffit pour cette dangereuse
 fermentation. Edouard régna assez
 long-tems pour être témoin , & en
 un sens la victime de ces caprices

Il se vit forcé à défavoüer les atteintes qu'il avoit données aux privilèges ou aux usurpations de la Nation, & à promettre plus de retenue. Sa Déclaration fut envoyée par-tout, & enregistrée dans tous les Tribunaux du Royaume.

Un Roi trouve toujous humilians & durs les engagements qu'il prend avec ses Sujets : Edouard les trouva insupportables. Dans des tems faussement éclairés, on compte les liens si respectables de la Religion pour rien. Dans ces siècles barbares on se croyoit libre des sermens qu'on avoit faits à Dieu, par la dispense qu'en donnoit un homme. Le Monarque Anglois, pour rompre ses engagements, s'adressa selon l'usage au saint Siège. Clement V. n'avoit pas porté sur

le Throne l'ambition de décorer la liste des grands Princes & des saints Pontifes. Indifférent pour ce qui étoit ou juste ou grand, il n'avoit d'empressement que pour ce qui étoit utile. Edouard lui fit part des richesses de ses Etats; & Clement de son côté ouvrit les thrésors de l'Eglise. Il fut permis au Prince de recouvrer le plus qu'il pourroit de l'autorité que ses Sujets avoient usurpée. La mort anéantit ses vûes.

Les Historiens de différentes nations ont parlé si diversement de ce Prince fameux, qu'il est difficile de s'en former une juste idée. Les satyres sont venues des Ecoissois; les Anglois ont fait les éloges. Je ne crains pas d'avancer que les uns ni les autres ne l'ont bien

connu , & j'oserai réclamer le jugement de ceux qui ne lisent pas simplement l'Histoire pour trouver des dates. Edouard n'avoit pas ce qu'on appelle des principes , & un caractère bien décidé. Ses vertus & ses vices dépendoient un peu trop des occasions. Il étoit cruel , quoique brave ; modéré , quoique conquérant ; vindicatif , quoique généreux. Ses lumières furent médiocres , ses succès brillans , son courage extraordinaire ; ses mœurs étoient pures jusqu'à l'austérité ; son équité exacte jusqu'à la dureté ; son amitié généreuse jusqu'à l'héroïsme. Téméraire vis-à-vis des ennemis qu'il méprisoit , il étoit irrésolu avec ceux qu'il prenoit pour ses égaux ; & il croyoit trop aisément qu'on pouvoit l'égaliser. Son

regne fut dans tous les sens son regne ; il n'eut ni Ministre ni Favori ; ce que l'Histoire remarque de peu d'autres Princes.



V. ÉPOQUE.

Les Barons usurpent l'autorité législative sous Edouard I.

1308.

LE pouvoir de faire des lois a été dans tous les tems & chez tous les peuples , la marque distinctive de l'autorité Souveraine. Depuis que Guillaume le conquérant eut subjugué les Anglois, tous les Rois ses successeurs jouïrent de ce droit suprême. Les diverses factions , qui dans un si long-tems agiterent l'Etat , n'attaquerent jamais cette glorieuse prérogative. L'Histoire nous a conservé le détail des lois qu'Edouard I. faisoit sans son Parle-

ment. Il s'attribue à lui seul le pouvoir législatif ; & la Formule des Edits étoit : *Notre Souverain Seigneur le Roi a pourvû & établi les Actes suivans.*

La foiblesse d'Edouard II. son fils & son successeur , inspira de l'ambition à ses peuples , ou du moins leur fournit l'occasion de faire éclater celle qu'ils nourrissoient. Ce jeune Prince marqua son avènement au throne par une action honteuse & malheureuse , qui lui affûra sans retour la haine de ses Sujets , & qui décida de tous les événemens de son regne.

Dès son enfance , Edouard s'étoit décrié par un goût excessif pour ses Favoris , dont le bruit public vouloit qu'il fit des Maîtresses. Comme on craignoit les suites fu-

nestes de ces sortes d'engagemens, les *Mignons* furent écartés, & on s'assûra, le plus qu'il fut possible, que ce seroit pour toujours. Les volontés des morts sont rarement des ordres pour les vivans. Edouard n'attendit pas que le corps du Roi son pere fut enseveli, pour violer ses sermens & troubler la paix publique. Gaveston, celui-là même qui avoit le plus servi à corrompre les mœurs, fut rappelé avec honneur, & on n'oublia rien pour lui faire entierement oublier sa disgrâce.

Gaveston allioit les graces d'une aimable femme avec les talens qui font un grand homme. Il avoit une figure charmante, & un corps robuste; du goût pour les choses frivoles, & de l'ambition; la fureur

de la parure, & la passion de la gloire ; le cœur tendre, & l'ame héroïque ; l'esprit agréable, & les lumieres étendues. Avec les vertus des deux sexes il avoit aussi leurs défauts : il étoit efféminé & infatigable, galant & terrible, insinuant & brusque, poli & insolent. Il outra ces trois caracteres qu'il réunissoit, la fierté d'un Gascon, les caprices d'un Favori, la dureté d'un Ministre.

Des hommes, ou si l'on veut, des femmes de cette trempe, n'allument jamais des passions modérées. Edouard rendit Gaveston l'ame de tous ses plaisirs, le dispensateur de toutes ses graces, le compagnon de tous ses honneurs, le dépositaire de toute sa puissance. Esclave jusques sur le throne, le

Monarque Anglois n'étoit occupé que du soin de plaire à son amant ou du bonheur de le posséder. Il ne recevoit d'hommage que pour le renvoyer à ce qu'il aimoit. Ne pouvant lui céder la Couronne, il l'en approcha en le nommant Vice-Roi de tous ses Etats. Edouard n'eut que le nom de Roi ; Gaveston en eut l'autorité.

Un homme sage, pour désarmer l'envie, auroit tempéré l'éclat de sa faveur & de sa fortune ; le superbe Favori révolta les Grands, en triomphant orgueilleusement de la sienne. Ils trouvoient Edouard inconsideré, & Gaveston vain. Ils blâmoient dans l'un la facilité à donner, & dans l'autre l'avidité à prendre. Le premier les revoltoit par une confiance aveugle, & le se-

cond par des trahisons indignes. Ils haïssoient Edouard parce qu'il ne les ménageoit pas, & Gaveston parce qu'il les insultoit. Ils étoient également étonnés, & du Prince qui ne voyoit pas le précipice qu'il se creusoit, & du Favori qui ne le craignoit pas.

Cependant les Seigneurs n'éclatèrent pas d'abord. Ils attendirent qu'Edouard se fût tout-à-fait dégradé, Gaveston tout-à-fait oublié, le peuple tout-à-fait indisposé. Alors ils portèrent leurs plaintes au Parlement, qui les appuya de toute sa puissance. Le Roi se vit forcé à sacrifier son favori aux clameurs publiques. Gaveston fut envoyé en Irlande avec toutes les marques de faveur, & tous les titres d'honneur, qui pouvoient adoucir sa disgrâce.

Cet exil fut court , parce que le Roi ne guérit point de sa passion ; il redevint nécessaire , parce que Gaveston ne diminua rien de son insolence , qu'il l'augmenta même par l'alliance de son sang avec celui de son Maître.

Le nouvel orage qui perdit le Favori , fut formé avec grand éclat par le trop célèbre Comte de Lancastre. Ce Prince tenoit à tout , au Throne par le sang , au Roi par ses dignités , à la vertu par des apparences , aux Grands par son ambition , aux amis par ses services , à la multitude par ses largesses , au soldat par sa valeur , au Parlement par son éloquence. Son nom seul attira l'Angleterre entière sous ses étendarts. Tout le monde étoit convaincu que le parti , où il se trou-

voit, étoit le parti de l'humanité ; de la justice , de la Religion. Le Roi & son Favori virent grossir ce nuage sans s'effrayer. Leur fermeté ne venoit pas de leur courage , mais de leur indolence. Pour ne pas interrompre leurs plaisirs honteux , ils se cachotent à eux-mêmes le péril qui les menaçoit. Cette sécurité coûta la tête à Gaveston , & à Edouard son autorité ; l'on fit mourir l'un , on dégradâ l'autre.

Les Factieux n'avoient pas attendu jusqu'aux momens dont je parle pour attenter aux droits du diadème. Le foible Edouard n'étoit monté sur le Throne qu'après en avoir sacrifié les plus beaux droits. Les Rois ses prédécesseurs avoient simplement juré à leur couronnement l'observation de la grande Charte :

ce serment qui donnoit lieu de croire que les droits des peuples avoient pour fondement les Concessions des Rois , n'étoit plus du goût des Anglois depuis qu'ils avoient fait des usurpations sur l'autorité Royale. Loin de supposer comme autrefois que cette Charte fut le titre primordial des privilèges accordés à la Nation par le Roi Jean , on ne voulut plus la regarder que comme une confirmation des anciennes prérogatives ; & ce fut pour appuyer cette prétension qu'on fit jurer à Edouard II. qu'il observeroit les Lois de S. Edouard.

La foiblesse du Prince étendit l'ambition des Grands. Peu flattés d'un avantage qu'ils partageoient avec toute la Nation, ils délibérèrent sur ce qui leur conviendrait

en particulier. Le pouvoir législatif parut propre à relever leur rang & leur naissance, & ils déterminèrent Edouard à leur en faire part : il jura qu'il *garderoit & feroit observer les Loix & les Statuts que le Parlement jugeroit à propos de faire.* A s'en tenir aux propres termes du serment, les Communes devoient jouir aussi-bien que les Barons de cette nouvelle prérogative ; il est pourtant certain que la Concession ne regardoit que les Seigneurs, & qu'ils n'eurent à combattre durant assez long-tems aucune concurrence de la part du peuple. Si cette déférence les rassûroit d'un côté, l'inconstance d'un Prince les alarmoit de l'autre. Une parole donnée par un Roi d'Angleterre à ses Sujets ne passoit pas alors pour in-

violable. La ligue formée en 1311 contre Gaveston , parut propre à forcer Edouard à tenir ses engagements ; il ne put se défendre de ratifier au milieu de son regne ce qu'il avoit fait au commencement, & de faire pour se maintenir sur le Throne ce qu'il avoit promis pour y monter.

Cette usurpation ne fut pas d'abord si affermie , qu'elle ne souffrît dans la suite quelques difficultés. L'Histoire nous a transmis un monument précieux du Regne d'Edouard III. tout-à-fait contraire à cette brillante prérogative. Des contestations assez vives divisoient la Nation sur les forfaits qui devoient passer pour crimes de lèse-Majesté , & en subir la peine. Le Parlement qui étoit assemblé s'adressa

dressa au Roi, & le pria de faire une Déclaration qui pût servir sur ce point important de loi à toute la Nation. L'Acte qui subsiste encore aujourd'hui ne fait aucune mention ni de l'avis, ni du conseil, encore moins du consentement du Parlement. Il porte seulement en termes exprès, que le Roi à la requisiion des Seigneurs & des Communes a réglé ce qui seroit de haute trahison, & ce qui n'en seroit pas. C'est le dernier Acte de souveraineté qui soit émané du Thron.

Je ne fais si je me trompe, mais il me semble que les Anglois ont toujours travaillé à rendre leurs Rois méprisables, pour avoir droit de les mépriser. Ils craignent autant un bon Prince, qu'on craint

ailleurs un tyran. Je les crois convaincus que leur liberté, cette idole qui leur a coûté tant de sang, ne se trouvera jamais en péril que sous un Monarque qui les forcera à l'aimer & à l'estimer. Ce sentiment est si naturel à la Nation qu'on l'a trouvé quelquefois, & qu'on le trouva alors dans la Famille Royale. Lancastre, qui n'étoit pas loin du Thron, auroit dû profiter de l'ascendant qu'il avoit pris dans la Ligue, pour anéantir un engagement funeste à sa maison ; il le fit renouveler solennellement. Plus avide de la faveur populaire que de l'espérance éloignée de régner, cet enthousiaste Républicain dépouilla son Sang à jamais du pouvoir suprême. Depuis ce tems-là le droit des Lois n'appartient pas plus au

Roi qu'à son Parlement. Pour en faire ou pour en anéantir, il faut nécessairement le concours des deux Puissances. C'est donc dans la réunion des deux Puissances que réside l'autorité Souveraine.

Afin de donner quelque confiance aux divers arrangemens pris avec le Monarque, les Grands qu'on commençoit dès-lors à nommer Lords l'obligerent par leurs intrigues, à prendre de leurs mains un Chambellan, qu'ils croyoient inviolablement dévoué à la Ligue, & d'un caractère propre à former à la Cour un espion parfait. Hugues Spenser avoit un pere, d'un génie vaste & d'un cœur hardi, qui n'avoit paru que grand Capitaine, & qui se trouva délié Courtisan; que l'intérêt avoit rendu Républiquain,

& qu'un plus grand intérêt rendit Royaliste. Cet homme ambitieux voulut faire jouïr à son fils un plus grand & plus noble rôle que celui qu'on lui destinoit. Il lui persuada de sacrifier les intérêts des Barons aux siens, & de travailler à devenir le maître de ceux qui se regardoient comme ses protecteurs. Les graces du corps & de la figure, des mœurs singulieres & dépravées, un caractère souple & rampant, l'esprit gai & vif, une complaisance de tous les instans & de tous les genres, donnoient au jeune Spenser de grands droits sur le cœur d'Edouard ; il y régna. Dans la vivacité de ces nouvelles amours, tout fut permis au fils & au pere, qui comme tous les Favoris qui les avoient précédés, &

qui les ont suivis , ne garderent aucune mesure , ni dans leur orgueil , ni dans leur ambition , ni dans leur vengeance. L'indignation publique les éloigna pendant quelques tems de la Cour , & même du Royaume : mais la faveur toujours constante du Roi les y rappella à l'occasion que je vais dire.

La Reine, par je ne fais quel caprice pieux qui n'étoit pas dans son caractère, voulut faire un pèlerinage à Cantorberi. Le Château de Lédes se trouva sur la route, & elle s'y présenta pour passer la nuit. Comme cette place appartenoit à un des auteurs des derniers troubles, & que la confiance n'étoit pas encore trop bien rétablie, l'entrée en fut refusée assez brusquement. La Princesse naturellement

fier & vindicative, oublia qu'elle faisoit un voyage de dévotion, pour ne se souvenir que de l'injure qui lui étoit faite. Un homme peut bien quelquefois différer sa vengeance, mais celle d'une femme ne sauroit souffrir de retardement. Isabelle fit de ces éclats, dont il n'y a qu'une personne de son sexe qui soit capable. Il faut du spectacle pour frapper les Anglois, & ces clameurs attendrirent la multitude. Le Roi lui-même tout indolent qu'il étoit, servit la vengeance de la Princesse avec autant de vivacité que s'il l'eût aimée. Il leva sur le champ des troupes. Pour rassurer ses Sujets qui commençoient à s'allarmer de ces mouvemens, le Monarque déclara authentiquement qu'il ne prenoit pas les armes pour

faire la guerre à son peuple ; mais seulement pour punir l'insolence d'un particulier. Cette proclamation contint tout le monde. Edouard se vit en état de faire agir librement son armée. Le Château de Lédes fut assiégé, pris & rasé. Ce succès, si l'on peut l'appeller de ce nom, enfla son courage. Il n'avoit pris les armes que pour appaiser la-Reine ; il pensa à s'en servir pour se venger de ses ennemis, & pour rendre tout son lustre au Diadème.

Le Monarque sur ces entrefaites rappella les deux Spensers, pour s'appuyer de leurs lumieres dans son conseil, & de leur bravoure dans ses armées. Ce trait d'autorité, fait avec un air de sagesse & de dignité, qu'Edouard n'avoit pas

mis jusqu'alors dans ses entreprises, persuada au gros de la Nation, qu'il se sentoît en état d'être Roi, & qu'il étoit tems qu'ils reprissent la modeste condition de Sujets. L'idée qu'on avoit que ce Prince étoit puissant, le rendit enfin redoutable. Le peuple qui avoit crû le parti des Seigneurs le plus juste, parce qu'il étoit le plus fort, se rangea de celui du Roi pour la même raison. Les plus timides ou les plus sages des Lords confédérés rentrèrent aussi dans l'obéissance : mais ils furent reçus avec une hauteur, qui leur persuada qu'on auroit mieux aimé devoir leur soumission à la force des armes, qu'à un repentir lâche & intéressé.

Le Comte de Lancastre, ce Chef éternel de toutes les Lignes, voyoit

avec chagrin sa faction affoiblie par les désertions continuelles. Pour la première fois de sa vie, il se vit réduit à l'humiliation accablante, de fuir devant un Roi & des Favoris, qu'il avoit traités jusqu'alors avec le dernier mépris. La victoire donne toujours des ailes au moindre soldat ; les défaites les ôtent souvent au plus intrépide. L'armée Royale atteignoit les Confédérés, & les attaqua. Les Rebelles étoient en trop petit nombre pour vaincre ; ils ne pouvoient que mourir, & ils le firent avec courage. Lancastre trop criminel pour mériter une fin si glorieuse chercha la mort, & ne trouva que la servitude.

Il y avoit deux partis à prendre sur ce redoutable Rebelle, & sur environ quatre-vingt Seigneurs, qui

avoient été faits prisonniers avec lui ; celui de la justice , ou celui de la clémence. Le Roi selon les Lois pouvoit les punir ou leur pardonner. Il paroissoit dangereux de verser tant de sang illustre ; ce spectacle d'horreur pouvoit révolter plus qu'intimider ; & au lieu de rendre respectable l'autorité , la faire détester comme une tyrannie. D'un autre côté , les Confédérés avoient paru jusqu'alors trop jaloux de l'indépendance , pour qu'on pût compter sur leur soumission. La générosité du pardon en les humiliant , devoit naturellement les aigrir contre la Cour , & les rendre irréconciliables. Faire périr les prisonniers , c'étoit pousser à bout leurs amis ; les relâcher , c'étoit les armer eux-mêmes. L'un étoit peut-être plus

sur, mais l'autre paroissoit plus noble.

C'étoit plus de difficultés qu'Edouard n'en pouvoit résoudre. Par foiblesse, il inclinoit de lui-même à la douceur; on le rendit cruel par foiblesse. Les Favoris lui persuaderent qu'il n'assûreroit son autorité que par la mort des Factieux, & il en signa l'Arrêt. Lancastre fut exécuté à Ponfret, & vingt-deux Seigneurs en divers lieux, pour jeter l'épouvante dans tout le Royaume.

Ce déluge du plus beau sang d'Angleterre remplit tous les cœurs d'effroi. On ne craignoit pas seulement d'agir, on osoit à peine parler. Le tems paroissoit venu de rétablir les droits de la Royauté, & d'arracher au Parlement la puissance.

ce législative, à laquelle il devoit d'autant moins tenir, qu'il n'en avoit pas encore fait usage. Les Spensers prirent malheureusement le change; ils auroient assuré leur faveur en affermissant l'autorité Royale; ils ruinerent l'une & l'autre en poursuivant la vengeance de leurs injures particulieres. La foudre tomba d'abord sur les trois principaux auteurs de leur exil, qui se trouverent mêlés dans les derniers troubles. Orleton Evêque d'Hereford, l'Evêque de Lincoln, & Mortimer le jeune. Dans ces tems peu éclairés, se consacrer au service des Autels, c'étoit s'assurer l'impunité des outrages qu'on faisoit au Throne. Le Clergé exigea assez fierement l'élargissement des deux Prélats, & Mortimer échappa à la

fureur des Favoris par une aventure extraordinaire, dont on verra le dénouement dans la suite de cette Histoire. Un péril & des intérêts communs unirent ces trois hommes devenus célèbres. Il résulta de ce Triumvirat un tout redoutable à la tranquillité publique. Le premier paroissoit né pour bouleverser le monde, le second pour le gouverner, le troisième pour le conquérir. L'un avoit toute l'activité qu'il faut pour former un parti; l'autre la sagesse nécessaire pour le conduire; le dernier assez d'audace pour le faire agir. La Ligue avoit ses ressorts, son lien, son épée: elle manquoit d'autorité, & Isabelle lui en donna.

Cette Princesse indignée de n'être ni Reine ni Epouse, & ennuyée

de la froideur du Roi & du mépris des Favoris , chercha un soulagement à ses peines dans un commerce étroit avec les Factieux. L'union fut bientôt formée , & la confiance parfaitement établie entr'eux. La perte des Spensers & peut-être celle d'Edouard fut jurée : des hommes nourris dans l'intrigue formoient l'entreprise , mais on manquoit de bras pour l'exécuter , & le découragement général de la Nation ôtoit jusqu'à l'espérance d'en pouvoir trouver.

Telle étoit la situation des affaires, lorsqu'on vit éclore entre l'Angleterre & la France de ces semences de division qui ont commencé avec les deux Monarchies, & qui ne finiront probablement qu'avec elles. Les Mécontents qui avoient

l'œil à tout , entrevirent dans ces démêlés quelques circonstances dont ils pourroient profiter pour leurs intérêts. Ils traverserent sous main & avec succès les négociations entamées pour terminer ces différends , & firent adroitement insinuer aux Ministres qu'il n'y avoit que la Reine assez aimée ou assez adroite pour adoucir l'esprit trop aigri de Charles le Bel. Les Spencers donnerent aveuglément dans le piège. Isabelle fut priée de passer la mer pour aller rétablir la concorde entre deux Nations qui lui étoient si cheres , & pour réunir deux grands Princes dont l'un étoit son frere & l'autre son mari.

La Princesse , qui n'avoit été connue jusqu'alors que par ses malheurs , commença un rôle à la Cour

de France , qui ravit d'abord , qui étonna dans la suite , & qui finit enfin par effrayer l'univers. En peu de jours elle termina l'affaire des deux Couronnes avantageusement en apparence pour elles, mais dans le fonds relativement à ses seuls intérêts. Par ce Traité Charles rendoit au Roi d'Angleterre tout ce qu'il lui avoit pris , à condition que ce Prince viendrait en personne rendre hommage de la Guienne , ou qu'il en chargeroit Edouard son fils en lui cédant le domaine de cette belle Province. Cette alternative fut une adresse de la Reine , ou pour donner occasion à ses amis de bouleverser l'Angleterre , si le Roi sortoit de son Isle, ou pour fortifier son parti dans le Continent , si elle se voyoit maîtresse de la personne

sonne du Prince son fils. Le Conseil d'Edouard se partagea dans une affaire de cette importance. Les Citoyens & les ennemis des Spencers vouloient que le Roi gardât ses domaines , & rendît l'hommage : les Favoris & leurs créatures qui ne trouvoient nulle sûreté , ni à accompagner leur Maître en France, ni à demeurer sans lui en Angleterre , furent d'un avis contraire , & il prévalut. Le jeune Prince âgé d'environ treize ans , fut envoyé en France , & son arrivée y fut le sceau de la paix entre les deux Nations.

La Paix ayant été publiée , & la réconciliation paroissant sincere , Edouard crut qu'un plus long séjour de la Reine sa femme & du Prince de Galles à la Cour de

R

France , étoit inutile , & leur en-
voia ordre de revenir. Isabelle
étoit retenue à Paris par des liens
plus forts que les ressorts qu'on met-
toit en œuvre pour l'en retirer.
Deux passions toutes deux extrê-
mes, l'amour & la haine , régnoient
dans son cœur. Elle conduisoit à
la fois une intrigue de galanterie
& une intrigue de politique ; & on
lui trouvoit pour les deux choses
un talent & un goût égaux. Mor-
timer que nous avons vû arraché
à la haine des Spensers , fut rede-
vable de son salut à la Reine , dont
il possédoit depuis long-tems tou-
te la tendresse. L'intérêt de son
cœur avoit sù rendre la Princesse
si persuasive en cette rencontre ,
qu'elle l'avoit emporté dans l'es-
prit du Roi sur ses Favoris. Cepen-

dant en lui conservant la vie, elle n'avoit pû lui faire rendre la liberté. L'amour inspira depuis tant de stratagèmes au Prisonnier, qu'il trompa la vigilance de ses ennemis, brisa ses fers, & alla joindre la Reine en France, où ils se dédommagerent sans contradiction de ce qu'une séparation forcée leur avoit coûté de chagrin.

Cependant le soin de leur amour ne retardoit pas les préparatifs de leur vengeance. Leur parti étoit pris de ne retourner en Angleterre qu'en état d'accabler leurs ennemis, & le Prince de Galles étoit du complot. Le Roi Charles séduit par les pleurs & les caresses d'une sœur aimable, épousa ses ressentimens. A la vérité, il ne prit pas ouvertement son parti : mais il la

fervoit plus utilement sous main ,
 que par un éclat peut-être inutile ,
 & qui certainement ne convenoit
 pas. Une belle femme qui dispose
 de grands thrésors , ne manque nul-
 le part de Partisans. La Princesse
 ne fut plus occupée du soin de cher-
 cher des braves qui l'accompagna-
 sent ; elle se trouva seulement em-
 barrassée à choisir ceux qui lui con-
 venoient le mieux.

Le bruit des amours & des pro-
 jets d'Isabelle passa bientôt jusqu'à
 Londres. L'honneur & la sûreté du
 throne parurent également en dan-
 ger au Monarque Anglois. Il rede-
 manda sa femme avec une colere
 & des hauteurs qui révolterent
 Charles ; mais les Spensers plus ha-
 biles gagnèrent par leurs profusions
 tous ceux qui avoient du crédit sur

le Roi François. Dès-lors les Ministres commencerent à faire regarder comme un crime d'Etat l'appui qu'on donnoit à une épouse visiblement rebelle, & les devots comme un crime de Religion, la complaisance qu'on avoit pour ses défordres. Les deux cabales unirent depuis leurs raisons & leurs forces. Charles sentit la nécessité qu'il y avoit d'abandonner Isabelle : on a prétendu même, qu'il s'étoit déterminé à la faire arrêter avec son fils, pour les renvoyer au Roi d'Angleterre.

La Princesse avertie de ce qui se tramoit, se retira assez en désordre & mal accompagnée dans le Hainaut, où elle fut reçue avec des honneurs extraordinaires. Jean de Hainaut frere du Souverain de cet-

te Province, se piquoit d'avoir toute la valeur & la générosité des Chevaliers errans. Il assembla trois cens Gentilshommes avec lesquels il entreprit de ramener en Angleterre Isabelle qu'il trouvoit d'une beauté parfaite, & dont les aventures avoient fait du bruit. A leur exemple, toute la jeunesse de la Cour de Hainaut, se piqua de pitié & de bravoure, & la Reine passa la mer avec environ trois mille de ces illustres Avanturiers. A son arrivée, la plûpart des Seigneurs Anglois joignirent des troupes aux siennes. Edouard livré à l'incertitude qui avoit influé sur toutes les actions de sa vie, se vit réduit à fuir sans savoir où, & sans pouvoir se fixer dans aucun endroit qui ne fût rempli d'amis chancelans &

d'ennemis déclarés. Ne sachant plus quel parti prendre, ni ses Ministres quel conseil lui donner, il se réfugia avec son Favori dans le pays de Galles, & le vieux Spenser s'enferma dans Bristol, pour couvrir la fuite du Prince, & pour retarder les progrès des Mécontents. Cette Ville n'arrêta que peu de jours l'armée de la Reine, & la mort de son défenseur ne satisfit pas son ressentiment. Elle suivit sa fortune, qui ne tarda pas à lui livrer le Favori, qu'elle fit mourir, & le Maître qu'elle fit enfermer.

Il est des occasions, où il est aussi embarrassant de réussir que d'échouer, & Isabelle se trouvoit dans ces circonstances. Faire périr le Roi ou le rétablir, il n'y avoit pour elle qu'un de ces deux partis à prendre.

L'un mettoit ses jours en péril, & l'autre flétrissoit sa gloire. J'aime à croire pour l'honneur de l'humanité, que la Reine balança quelque tems entre son devoir & sa sûreté ; c'est tout ce que la suite de l'Histoire nous permet de penser de plus généreux de son caractère. Le Parlement, qu'elle assembla, & dont elle ordonnoit tous les mouvemens, déposa le Roi prisonnier, & éleva son fils sur le throne. La Reine, à cette nouvelle, joua parfaitement le rôle d'une personne affligée, & toute l'Angleterre chercha des adoucissmens à une douleur, qu'on étoit bien persuadé que la Reine ne sentoit pas. Le Prince de Galles que son âge rendoit moins soupçonneux, fut peut-être le seul qui se laissa toucher par ses feintes

larmes. Il en fut si attendri , qu'il fit vœu de n'accepter jamais la Couronne pendant la vie du Roi son pere , sans son consentement exprès. Cette résolution déconcerta le Parlement , & donna sans doute occasion à l'ouverture que firent quelques esprits modérés , d'engager le Roi à céder par une démission volontaire , un Sceptre qu'il ne pouvoit plus porter.

Edouard avoit été esclave sur le Throne ; il ne fut pas libre dans les fers. Il finit , comme il avoit commencé , en lâche. De son consentement , sa Couronne passa sur une tête plus heureuse & plus digne de la porter. A ce prix , on consentit à le laisser vivre : grace , ou outrage inutile ; la crainte de quelque révolution fit hâter sa mort. La Reine

Régente, & Mortimer son Amant & son Ministre, furent accusés de cet attentat. Le nouveau Roi le crut d'autant plus aisément, qu'il les détestoit l'un & l'autre pour leur orgueil & leur tyrannie. Il alla lui-même enlever le Favori jusques dans le lit de la Reine, & le fit périr. Isabelle elle-même fut renfermée; ses jours furent avancés; & la justice le permettoit à un Roi, mais la nature le défendoit peut-être à un fils.

Telles furent les horreurs qui terminèrent le tumultueux & malheureux regne d'Edouard II. Il fut une preuve, que les tragiques catastrophes sont plus communes sous un Roi sans talens, que sous un tyran sans humanité. On peut le regarder comme le destructeur de

la Monarchie Angloise. En partageant l'autorité des Loix avec les Barons, il laissa à sa Nation une semence de guerres civiles que des torrens de sang n'ont pû étouffer. Ce Prince fut la premiere victime de ses imprudences : & l'Histoire d'Angleterre qui n'est gueres qu'une liste terrible des plus grands malheurs, n'offre peut-être pas des infortunes qu'on puisse comparer aux siennes.



VI. É P O Q U E.

*Les Communes usurpent le Pou-
voir législatif sous le Regne
d'Edouard IV. 1461.*

SI l'art de régner n'est que celui d'assurer le bonheur des peuples, & la dignité, l'autorité, le repos des Souverains, on peut dire qu'Edouard III. que les Anglois nous donnent pour un des plus grands Princes qui ait jamais tenu le Sceptre, ne fut pas un grand Roi, à prendre ce titre dans toute son étendue. Ce Monarque abrégé, par la disposition du Roi son pere, le chemin qui devoit le conduire au Throne; il l'illustra dans la suite

par ses exploits ; enfin il le déshonora par des amours ridicules surannés. Son orient fut criminel, son midi héroïque, son couchant malheureux. Il fit de grandes choses ; & ses admirateurs prétendent qu'il les fit par des motifs encore plus grands. A les entendre, sa grandeur d'ame étoit sans ambition, son courage sans emportement, son autorité sans précipitation, sa justice sans cruauté, sa vivacité sans imprudence, sa discipline sans rigueur, son ressentiment sans vengeance, son autorité sans orgueil. Les Anglois disent ordinairement tant de mal de leurs Rois, qu'on leur pardonneroit sans peine d'outrer l'éloge de celui-ci, si ce Prince leur étoit cher par un motif plus juste & plus généreux, que celui de

ses succès & de sa haine contre la France.

Il se peut après tout, qu'Edouard eût été un Monarque parfait sur un autre Throne : mais celui des Anglois est si orageux & si glissant, que je le crois plus difficile à remplir que celui de la plûpart des autres peuples. Il paroît que ce Prince ne connut pas les intérêts de sa Couronne, ou qu'il craignit le génie de ses Sujets. Il manqua de lumiere ou de fermeté. Les breches faites à l'autorité Royale sous un Roi méprisé, devoient être réparées par un Prince admiré, avant que le tems les eût affermies. Il falloit, je l'avoüe, braver quelques murmures, & courir peut-être quelques risques pour y réussir : mais a-t-on droit au titre de Grand,

quand on est rebuté par de tels obstacles ?

Pour éviter un léger péril , E-douard jetta ses successeurs dans les plus grands dangers : il n'eut de courage que pour vaincre ses ennemis , il en manqua pour forcer ses Sujets à devenir heureux. S'il fit le bonheur de la génération qu'il gouvernoit , ce fut aux dépens des générations qui la devoient suivre. Dépourvû de vûes générales , & entraîné par le cours des circonstances , ce Prince n'étendit pas sa prévoyance plus loin que son Règne. Il parut plutôt faire la guerre par inquiétude que par ambition. Tout le crédit qu'il avoit dans son Parlement , il le fit servir à ses conquêtes , au lieu qu'il auroit dû faire servir ses conquêtes à se rendre mal-

tre de son Parlement, & à le resserrer dans les vraies bornes. L'envie d'être aimé, & de petits intérêts particuliers, qui sont la ruine de la politique, lui firent négliger ou sacrifier les avantages de sa Couronne : ses triomphes mêmes, en élevant le courage & les prétensions des Anglois, devinrent funestes à ses successeurs. On est fâché de le dire, quoique vrai ; un Roi d'Angleterre doit mettre ses Sujets au nombre de ses ennemis, mais ennemis dont il est pourtant obligé de faire la félicité ; & Edouard fut si éloigné de sentir cela, qu'il voulut régner sur les Anglois, comme il avoit régné sur un autre peuple. Enfin l'Angleterre auroit eu besoin d'un Maître consommé dans l'art de régner, & celui dont je parle
ne

ne fut qu'un Héros instruit dans celui de vaincre. Il eut un grand nombre de fils qui furent sa force durant sa vie , & la ruine de ses Etats & de l'autorité Royale après sa mort.

Les descendants des Ducs d'York & de Lancaſtre ſon troiſieme & quatrieme fils , ſe diſputerent long-tems & vivement la Couronne. Pour appuyer leurs prétentions , il ſe forma deux Factions célèbres en Angleterre , ſous le nom de Roſe-Rouge & de Roſe-Blanche. La premiere appuyoit la Maiſon de Lancaſtre , & la ſeconde la Maiſon d'Yorc. L'Histoire eſt ſouillée des horreurs auxquelles ces Factions ſe livrerent. Leur fureur égale à l'ambition des Chefs , fit de l'Angleterre , pendant près d'un ſiecle ,

un théâtre de carnage & de sang. Il s'établit entre les Princes des deux Maisons, des principes sanglans qu'on a peine à croire. Les Chefs des deux Partis ne paroissoient se faire la guerre, que pour savoir qui auroit droit d'exterminer plus de Citoyens. Ces tyrans ne se lassèrent jamais de leurs barbaries ; & par un désespoir affreux, la Nation entiere s'associa en quelque sorte à leurs fureurs & à leurs haines. Dès-lors ce ne fut plus une guerre réglée, c'étoient des massacres continuels. On ne demanda plus, on ne fit plus de quartier. Il ne fut plus permis de vivre en paix, ni d'y laisser vivre les autres ; & les Anglois ne voulurent plus de maîtres, qui n'eussent été portés sur le Throne par des fleuves de sang.

Les Monarques voulurent s'affûter par l'infamie un Throne qui auroit été mieux affermi par le courage ; ils ne regarderent leur élévation que comme le pouvoir de faire des crimes. Ne trouvant pas dans leur génie des ressources pour surmonter les périls qui les entouraient, ils appellerent à leur secours les forfaits ; ils furent tous des monstres ou par foiblesse ou par cruauté ; & l'échaffaut ne fut pas le supplice le plus barbare & le plus honteux qu'ils firent souffrir à leurs ennemis.

Aussi éprouverent-ils les inquiétudes que donne une élévation achetée au prix de l'honneur & de la vertu. Comme la plupart n'avoient formé de plan que pour leur élévation, & n'en avoient pas fait

pour la soutenir , ils furent renversés. Après la premiere ivresse de la nouveauté , les peuples abandonnoient l'idole qu'ils s'étoient faite. Les Anglois animés de cet esprit d'indépendance qui les porte à secouer le joug , ou de cette impatience qui leur fait desirer de changer de maître , ne mirent plus de bornes à leurs entreprises. On avoit donné le Throne sans équité , & on l'ôtoit par caprice ; les déthrone-mens flattoient la vanité de la Nation , & lui servoient d'occupation. Le peuple voyant successivement passer sous ses yeux plusieurs Rois , ne s'accoutuma à aucun , & la révolte perdit ce qu'elle avoit d'odieux , parce qu'elle devint fréquente & générale.

Le Parlement profita de ces divi-

sions pour achever de ruiner l'autorité Royale. On l'a pû remarquer jusques ici : Ce n'est que dans les malheurs de la Patrie, que ce grand Corps a puisé ses droits. Il lui a fallu exciter des troubles ou les fomenter, pour parvenir à se rendre redoutable à ses Maîtres. Ses prétensions ou ses chimeres furent surtout nourries par les deux Factions, qui se disputoient non le cœur, mais le Sceptre des Anglois. Il est vrai que les Pairs n'avoient rien à desirer, depuis qu'ils partageoient le droit des Lois avec leurs Souverains ; mais les Communes ne jouïssent pas de cet avantage ; elles le souhaitoient pourtant passionnément, & elles l'acquirent de la manière que nous allons dire.

Après la mort d'Edouard III.

S iij

Richard II. fils de ce Prince de Galles qui fut le plus grand homme & le plus honnête homme de son siècle, monta sur le Throne. Il n'y porta ni les vertus d'un Chrétien, ni les qualités d'un honnête homme, ni les talens d'un grand Roi. Son Regne fut celui des femmes, des Favoris, des Ministres. Il manqua également d'esprit, de cœur, de mœurs. Il ne fût ni parler, ni agir, ni mourir en Prince.

Le Duc de Lancastre qui le déthrona, prit le nom de Henri IV. Le nom d'un usurpateur réveille naturellement de grandes idées. Celui dont nous parlons n'eut, par un privilège humiliant, ni des vices éclatans, ni l'apparence de grandes vertus. Il connoissoit peu la guerre, médiocrement le cabi-

net, souverainement l'intrigue. Son Regne ne fut ni obscur ni brillant ; sa domination ni tyrannique , ni paternelle ; son Etat ni violemment agité , ni toujours tout-à-fait tranquille. Il fut loué des Ecclesiastiques , parce qu'il défendit les biens du Clergé contre les entreprises du Parlement : des Dévots , parce qu'il fit brûler les Hérétiques : des Poètes qui commencerent alors à fleurir en Angleterre , parce qu'il les paya bien.

Henri V. son fils & son successeur régna plus glorieusement. Sa jeunesse avoit annoncé un Prince sans honneur , sans mœurs , sans génie. La Couronne qui corrompt les autres Princes le rendit vertueux. Il étonna l'Angleterre par l'étendue de ses lumieres , par la

fermeté de son ame , par l'opiniâtreté de son travail. Son ambition fut éclairée quoique démesurée ; sa valeur prudente quoique audacieuse ; sa politique plutôt profonde qu'artificieuse. Si l'ennemi se plaignit quelquefois de sa cruauté , & le soldat de sa sévérité , ses Sujets se louèrent toujours de sa modération. Les Princes sages qui ont voulu rendre leurs peuples capables de grandes choses , ont toujours commencé par élever leur courage , en affermissant leur liberté : des Nations esclaves sont toujours lâches , & nécessairement ennemies des Monarques qui les gouvernent. Henri qui avoit formé de grands projets , crut avec raison que leur exécution dépendoit de l'harmonie qu'il établiroit entre les différentes Puif-

sances de la Monarchie. Il fut assez habile & assez heureux pour bannir de ses Etats cette défiance cruelle qui avoit toujours régné entre ses prédécesseurs & le Parlement. Comme il n'empiétoit pas sur les privilèges de ses Sujets, ils ne cherchent point à attenter sur ses droits. L'Angleterre dût la conquête de la meilleure partie de la France à une union si précieuse, & à l'imbécillité de Charles VI. aux fureurs de la Reine, à la jeunesse du Dauphin, aux divisions des Ministres.

Son héritier Henri VI. n'eut pas son bonheur, encore moins son mérite. Il ne monta sur le Throne que pour l'avilir. Ce Prince poussa l'indolence jusques à haïr sans retour quiconque osoit lui parler d'affai-

res ; l'insensibilité jusqu'à voir d'un œil indifférent les étranges événemens qui partagerent son regne ; la facilité jusqu'à se livrer à tous les ambitieux qui vouloient bien se donner la peine de le gouverner ; l'incapacité jusqu'à ne point distinguer un conseil qui devoit affermir la Couronne sur sa tête , d'un conseil qui l'en devoit faire tomber ; la simplicité jusqu'à croire toujours sinceres les discours des Courtisans , quoiqu'ils n'eussent pas soin eux-mêmes d'y mettre de la vraisemblance. Un tel caractère rendit Henri méprisable à ses Sujets ; la pureté de ses mœurs le garantit de leur haine. Ce sentiment violent étoit réservé tout entier pour la Reine Marguerite d'Anjou , qui ne lui laissoit que le nom de Roi. Cette

Princesse , la plus belle de son siècle , brilloit également dans un cercle , par les agrémens de sa conversation ; dans une société de gens d'esprit , par la finesse & la justesse de ses idées ; dans le Gouvernement de l'Etat , par l'étendue de son génie ; à la tête des armées, par sa valeur ; dans un parti , par l'esprit d'intrigue : ce fut un caractère extrême à qui on ne peut reprocher , que d'avoir outré toutes les vertus. Sa noblesse dégénéra en fierté , sa fermeté en tyrannie , sa bravoure en témérité , sa politique en artifice , sa constance en obstination. Un autre auroit peut-être sauvé l'Etat avec un mérite ordinaire ; Marguerite le perdit par de grands talens.

L'empire qu'elle avoit pris sur le

Roi & l'attachement qu'elle conservoit pour la France : la foiblesse du Prince qui avoit laissé perdre toutes les conquêtes de son prédécesseur , & qui paroissoit incapable de les recouvrer : l'administration du Duc de Sommerfet qui étoit sans éclat & sans probité : la corruption du Conseil d'Etat dont les différens Membres manquoient également de réputation, de dignité , de talent ; tout cela avoit indisposé la Nation & occasionné une fermentation qui présageoit le bouleversement du Royaume. Les peuples paroissoient disposés à changer de Maître ; & la Maison d'Yorck saisit ce précieux moment pour faire valoir ses droits.

Richard, qui en étoit le chef, avoit de l'esprit, de la valeur, de

l'ambition. Il étoit d'une dissimulation profonde , d'un secret impénétrable, d'une fermeté aussi supérieure aux revers qu'incapable d'inconstance. Instruit par le passé , & attentif au présent , l'avenir se dévoiloit à ses yeux. Il se connoissoit en hommes ; il ne se trompa jamais dans le choix qu'il fit de ses confidens ou de ses amis. Enfin il avoit deux fils capables de l'aider dans l'exécution de ses projets , & de les poursuivre , en cas qu'il vînt à manquer.

Avec ces avantages le Duc d'Yorck pouvoit réussir : mais il parut presque impossible qu'il ne réussit pas , quand il eut mis dans ses intérêts les deux hommes d'Angleterre les plus estimés & les plus dignes de l'être , les Comtes de Salis-

buri & de Warwik. Le pere étoit
 l'homme de son siècle le plus mo-
 deste , & le fils le plus magnifique.
 L'un étoit plus grand homme de
 cabinet , & l'autre avoit plus le ta-
 lent de la guerre. Le premier avoit
 un courage prudent , le second un
 héroïsme qui rendoit la prudence
 presque inutile. Salisbury savoit s'ac-
 commodér à sa fortune ; Warwick
 se rendoit l'arbitre de la sienne. Le
 vieux ne perdit jamais d'ami , le
 jeune ne manqua jamais aucun de
 ceux qu'il voulut avoir. On jugeoit
 l'un digne de tous les emplois qu'il
 avoit eus , on croyoit l'autre supé-
 rieur à toutes les places. Le pere
 eût été le plus grand homme d'An-
 gleterre , si son fils ne l'eût sur-
 passé.

Ce Triumvirat eut les suites qu'on

en devoit naturellement attendre. La perte de deux cens mille hommes, d'environ quatre-vingt Princes du Sang, de presque tous les grands Seigneurs du Royaume, furent les fruits malheureux d'une union, que, malgré tant d'horreurs, on est fâché de ne pouvoir pas trouver criminelle. Les étrangers prirent parti de ce différend, selon leur caprice ou leurs intérêts. La France fut pour la Rose-Rouge, & le Duc de Bourgogne pour la Rose-Blanche.

Henri fut d'abord défait & pris à la bataille de S. Alban. Son vainqueur le Duc d'Yorck le traita au commencement comme son maître, & bientôt après comme son esclave. Il l'obligea à convoquer un Parlement où le Prince joua un

fort mauvais rôle. Cette Assemblée composée de tout ce que le Duc avoit de Partisans zélés déclara, que l'incapacité & la trahison étoient les deux pivots sur lesquels portoient depuis long-tems les affaires publiques; que la Reine & le Duc de Somerset avoient abusé de la confiance du Roi pour bouleverser le Royaume; que toutes les aliénations des biens de la Couronne faites par Henri depuis son avènement au Throne seroient révoquées; que ceux qui avoient pris les armes pour tirer le Prince de captivité seroient traités comme des Citoyens qui avoient servi l'Etat, & non comme de rebelles qui l'auroient troublé. Le Parlement finit par prier le Monarque de nommer un Protecteur qui put donner

donner au gouvernement du Royaume des soins que ses indispositions le forçoient à lui refuser.

Le Duc d'Yorck que les deux Chambres avoient désigné pour cet important emploi en fut revêtu. Il s'y endormit dans une sécurité qui n'étoit assortie ni à son caractère ni aux circonstances. Peut-être étoit-il sage de cacher les prétensions qu'il avoit au Throne jusqu'à ce qu'il eût un peu plus disposé la Nation à changer de Maître : mais il devoit être toujours en garde contre les ruses & les entreprises de ses ennemis. L'Acte qui lui assûroit la dignité de Protecteur jusqu'à ce que le Parlement l'en dépouillât, n'étoit pas suffisant pour bannir toute défiance. Il étoit possible que Henri guérît, & que la

T

Reine qui avoit vû tomber son crédit dans l'Etat, fans rien perdre de son ascendant sur l'esprit du Roi, lui fit sentir la honte des fers qu'il portoit. En effet, le Prince ayant recouvré sa santé, rassembla le Parlement, déclara qu'il étoit en état de reprendre les rênes du Gouvernement, & fit abolir le Protectorat comme injurieux à sa gloire.

Le Duc d'Yorck accablé par ce coup de foudre auquel il n'étoit pas préparé, quitta la partie. Sa retraite de la Cour combla ses ennemis de joie : mais leur triomphe fut court. Les deux factions étoient trop aigries pour suspendre long-tems leurs animosités. De nouveaux sujets de mécontentement occasionnerent la bataille de Northampton; elle fut funeste à la Reine qui ne

trouva de salut que dans la fuite,
& encore plus au Roi, qui fut pri-
sonnier.

Le Duc d'Yorck apprit en Irlan-
de la nouvelle de cette victoire qui
paroissoit décisive pour son parti.
Sur le champ il prit la route de
Londres où il entra en Roi & en
Conquérant. Le Parlement qu'il
trouva déjà convoqué ne poussa
pas la flatterie aussi loin qu'il l'avoit
fait en d'autres rencontres, & se
conduisit avec autant de dignité
que la circonstance le pouvoit per-
mettre. Quoique le Duc qui s'étoit
rendu dans la Chambre des Sei-
gneurs y portât la main sur le Thro-
ne du Roi, & l'y tint assez long-
tems, personne ne lui proposa de
s'y placer. Ce silence le convain-
quit qu'il attendroit vainement

qu'on le priât d'accepter la Couronne, & il se déterminâ à développer ses prétentions, & les raisons qui les appuyoient.

Les droits des deux Maisons d'Yorck & de Lancastre furent discutés dans le Parlement de l'aveu des deux Princes qui en étoient les Chefs. Cette discussion qui auroit été difficile dans tous les tems l'étoit bien davantage dans la situation où on se trouvoit. L'Assemblée formoit des vœux pour les deux Concurrans & ne se déclaroit pour aucun ; on ne pouvoit refuser son admiration à l'un, ni sa compassion à l'autre. Richard étoit sans contredit plus digne du Thronne, mais Henri l'occupoit depuis quarante ans ; si les droits du premier étoient bien fondés, la posses-

tion du second étoit fort ancienne. Tandis que ces différentes considérations tenoient tous les esprits en suspens , un sage proposa un tempérament qui fut approuvé , c'étoit que Henri garderoit la Couronne durant sa vie , & qu'elle passeroit à sa mort à Richard & à ses enfans : cette résolution fut réduite en Acte de Parlement.

On peut conjecturer avec vraisemblance que cet arrangement ne répondit pas aux espérances que le Duc d'Yorck avoit conçûes. Toutes ses démarches antérieures prouvoient visiblement qu'il aspirait au Throne ; la complaisance qu'il eut d'acquiescer aux résolutions des deux Chambres fait voir qu'il n'y vouloit monter que de l'aveu des Peuples. Selon la maxime toujours

pratiquée par les Parlemens de se déclarer pour le plus fort, rien ne lui étoit plus aisé que de se faire adjuger sur le champ la Couronne; il étoit à la tête d'une armée victorieuse à laquelle il étoit impossible de rien opposer. Ceux qui traversèrent ses vûes ne le firent que parce qu'ils étoient persuadés qu'il ne voudroit pas se servir de ses avantages.

Quoi qu'il en soit, le Duc d'Yorck eut trop d'audace pour un sujet, & trop peu pour un homme qui ne prétendoit plus l'être. Après avoir aspiré au Throne, le Duc ne devoit se prêter à aucun accommodement qui l'en éloignât. Ce tempérament ne fut pas du goût d'une Nation qui est extrême. Il diminua les espérances de son parti, & releva

le courage des Chefs de la Rose-Rouge qui passerent dans le camp & sous les drapeaux de la Reine.

Cette Princesse, supérieure à ses disgraces, fit passer tout son ressentiment, tout son courage, tout son désespoir dans leur ame. Ces armes les rendirent invincibles, & les firent triompher de leur ennemi. Le Duc d'Yorck & son second fils le Comte de Rulland périrent dans une bataille qui fut livrée dans ces circonstances: Salisbury n'échappa à la fureur du soldat que pour porter sa tête sur un échaffaut.

L'habile Reine ne s'amusa pas à goûter la douceur de sa victoire, elle en poursuivit les fruits. Warwik qui étoit dans Londres en sortit pour lui en disputer l'entrée. Un second succès couronna le courage

de Marguerite. Le Comte fut défait, mis en fuite ; & le Roi , dont on lui avoit confié la garde fut délivré. Ce malheureux Prince recouvra tout à la fois sa liberté , sa femme , son fils unique , sa couronne ; & s'il eût été capable de sentiment , il auroit eû la consolation de devoir tous ces 'avantages à la personne du monde qu'il aimoit le plus.

La Reine ne doutoit point que deux grandes victoires ne lui ouvrirent les portes de la Capitale. Elle s'y présenta avec la confiance ordinaire aux Vainqueurs. Les Partisans de la Maison d'Yorck firent habilement tourner en négociation une affaire qui auroit dû se terminer par l'épée. Ils rallentirent les démarches de Marguerite , & hâterent celles du nouveau Duc d'Yorck.

Ce Prince , après avoir défait une armée de Lancastriens près d'Hereford , avoit rassemblé les débris de Warwick , & marchoit à grandes journées vers Londres. Il y entra sans obstacles. Après s'être mis fierement & sans délai la Couronne sur la tête , & pris le nom d'Edouard IV. il suivit la Reine qui se retiroit , & qui n'avoit pas jugé à propos de hasarder une action sous les murs d'une Ville qui lui étoit contraire.

Les armées se joignirent aux environs d'Yorck. Elles avoient toutes deux des motifs pour souhaiter le combat , & des raisons pour espérer la victoire. Henri, ou la Reine sous son nom , n'espéroit de remonter sur le Throne que par des succès : Edouard ne pouvoit s'y

maintenir que par des triomphes. Le premier se trouvoit dans une Province qui lui étoit favorable , & où les armes avoient été deux fois heureuses : le second sur une terre rougie du sang de son pere , de son frere , & de Salisbury le plus ardent de ses amis. L'un avoit à soutenir le désespoir de ses Partisans ; & l'autre l'orgueil des siens. Le Roi fugitif avoit plus de troupes ; mais le nouveau Roi en avoit de meilleures.

La fureur des Guerres civiles n'a peut-être jamais autant éclaté que dans cette sanglante journée. Les Anglois y combattirent avec toute la vivacité de leur Nation , & avec une opiniâtreté qui est peut-être d'un autre climat. Des deux côtés on ne songeoit qu'à vaincre ou à

périr. Personne n'étoit occupé du soin de ses jours, on ne l'étoit que de la perte de l'ennemi. Ceux qui tomboient étoient remplacés par ceux qui les suivoient avec un sang froid qui se trouve rarement avec les grandes passions, mais qui les rend toujours plus terribles. Quarante mille morts couvroient le champ de bataille; & la fortune sembloit incertaine. Enfin Edouard & Warwick, les deux Chefs de la Faction d'Yorck, la fixerent dans leur Parti par des actions extraordinaires, qu'il n'y a que les grandes ames qui puissent croire. Assûrés de la victoire, les deux fiers Vainqueurs laisserent à leurs Lieutenans le soin de la poursuite, & prirent en diligence le chemin d'Yorck, avec l'espérance d'y sur-

prendre Henri & Marguerite qui s'y étoient retirés avant la bataille.

La Princesse instruite de ses malheurs , venoit d'en partir avec son fils & son époux. Cette intrépide Reine , qui contre son inclination , ses intérêts , & sa coutume , ne s'étoit pas trouvée à l'action , & étoit restée auprès de l'imbécille Roi pour le rassûrer , se retiroit avec précipitation en Ecosse pour y attendre un meilleur tems , ou y préparer une nouvelle révolution. Cette fuite mit la gloire d'Edouard à couvert , ou la borna : peut-être auroit-il souillé sa victoire ; peut-être l'auroit-il rendue plus éclatante. Son ambition & sa générosité donnent de la vraisemblance aux deux conjectures. Quoi qu'il en soit, il ne séjourna à Yorck & aux envi-

rons , qu'autant de tems qu'il en falloit , pour recevoir les soumissions des Vaincus , & les mettre hors d'état de les rétracter : il partit ensuite pour Londres.

Le Parlement fut aussi-tôt convoqué. Comme la victoire rend tout facile & tout juste, cette assemblée approuva solennellement tout ce que le peuple avoit fait , il y avoit trois mois , en appelant Edouard au Throne, & tout ce qu'avoit fait Edouard lui-même en y montant. Cette résolution assortie aux circonstances fut reçue avec un applaudissement dont les Anglois sont rarement prodigues , & suivie d'une innovation dans le Gouvernement , dont les événemens postérieurs feront sentir l'importance.

Il est certain que c'est sous le

Regne de ce Monarque , que la Chambre Basse a commencé à jouir de la puissance législative. On ne fait pas précisément quelle année , parce que les titres qui en font foi , sont sans date. On conjecture avec vraisemblance , qu'Edouard , par ce privilège , voulut rendre son couronnement agréable au peuple , qui y paroissoit si sensible. Alors l'ancien style des actes du Parlement fut changé. Au lieu de dire comme autrefois , *accordé aux prieres & aux supplications des Communes par le Roi & les Seigneurs* , on mit : *Accordé par le Roi & les Seigneurs avec le consentement des Communes*. Il est vrai que la partie du Gouvernement qu'on appelle *exécutif* fut toujours retenue par Edouard & ses successeurs. L'inspec-

tion sur l'exécution des Loix est un droit & une prérogative, inséparable de la Royauté, dont la fin est la conservation du repos public, & l'administration de la justice entre tous les Membres du Corps politique. Cependant les Anglois ont encore trouvé cette autorité excessive : le Parlement s'est mis insensiblement en possession de citer à son Tribunal tous ceux à qui le Roi a confié quelque partie de cette puissance.

Après les premiers jours donnés au soin de l'Etat, Edouard se livra entièrement à son caractère. Il y avoit, si on ose le dire, deux hommes différens dans la personne de ce Prince. Ses propres ennemis avoient admiré dans lui une élévation de sentimens, une étendue de

génie , une fierté de courage , une fuite de vûes ; cette activité , cette prudence , cette générosité qui avoit préparé & amené ses succès : ses amis mêmes ne virent depuis qu'un voluptueux , un indolent , un efféminé. Au-dessus de l'homme dans le cours de ses exploits , il parut au-dessous des femmes dans la fuite de ses plaisirs. Il se livra à des amours de tous les genres. Il en eut de sérieux & d'enjoués , de nobles & de bas , de vagues & de fixes , de passionnés & de frivoles. Il attaquoit toutes les femmes par esprit de débauche ; & s'attachoit pourtant à quelques-unes par des passions suivies. Trois de ses maîtresses le captiverent plus longtemps. Il étoit charmé , disoit-il , de la gaieté de l'une , de l'esprit de l'autre ,

l'autre , & de la piété de la troisieme , qui ne sortoit gueres de l'Eglise que quand il la faisoit appeller.

Ce qu'Edouard avoit éprouvé dans le cours de ses galanteries, lui avoit persuadé que sa bonne mine lui donnoit des droits assurés sur le cœur de toutes les femmes. Une veuve de qualité, nommée Elisabeth Vodwile , qui sans beauté avoit l'art de plaire , & à qui l'ambition tenoit lieu de sagesse, renversa ce système d'amour propre. Tout ce que le Throne a de plus brillant , la passion de plus vif , l'autorité de plus fort , la profusion de plus séduisant, fut inutilement employé contre la fiere Vodwile. On ne lui pût jamais arracher que ces paroles accablantes pour un

amant : *Je n'ai pas assez de naissance pour pouvoir espérer d'être Reine ; & j'ai trop d'honneur pour m'abaisser à être Maîtresse.* Edouard, après avoir noué inutilement mille intrigues pour se guérir de sa passion, en vint où l'adroite veuve avoit voulu l'amener. Il la couronna ; & ce mariage plongea l'Angleterre dans de nouveaux troubles.

Varwick, qui avoit passé la mer pour demander au nom de son Maître une Princesse de Savoye, sentit trop vivement le ridicule du personnage qu'on lui faisoit joüer. Ne doutant point qu'on n'eût formé le projet de le rendre la fable de l'Europe, il conçut le dessein d'une vengeance éclatante, & il hâta son retour pour l'exécuter. Les mécontents s'étant joints à lui, il

marcha au-devant du Prince qui venoit à sa rencontre, le battit & le fit prisonnier. Trop de bonheur aveugle souvent. Un prisonnier de cette importance ne pouvoit être trop bien gardé ; cependant il le fut si mal , qu'il s'échappa , remit sur pié une armée , défit à son tour Warwick , & l'obligea à se retirer en France. Là ce grand homme associa sa vengeance à celle de Marguerite qu'il y trouva. Il se forma de la réunion de leurs amis un parti qui déthrona Edouard.

Ce Prince abandonna le Throne & l'Angleterre pour peu de tems. Quelques secours qu'il trouva dans l'amitié du Duc de Bourgogne , le mirent en état de recommencer la guerre ; & avec une hardiesse qui cesse d'être témérité dans les grands

hommes, il se présenta d'abord sous les murs de Londres. Trois choses lui en ouvrirent les portes. Le Parlement, dont il avoit augmenté la puissance; les Habitans, avec qui il avoit contracté de grandes dettes; & qui étoient bien-aisés que leur Créancier fût en état de les payer; les Bourgeoises, qu'il avoit honorées, & qui espéroient d'être encore honorées de ses bonnes grâces. Les secours, qu'Edouard trouva dans la Capitale le mirent en état d'aller combattre Warwick, qui fut battu & tué; le Prince de Galles périt dans une seconde bataille, & Henri VI. dans sa prison. La captivité de Marguerite acheva de pacifier l'Angleterre. Edouard libre de toute inquiétude se livra entièrement au plaisir. Son affabilité lui gagna

tous les cœurs ; & la volupté corrompit le sien. Il aima trop le sexe, & en fut trop aimé. Ce goût fit tort à sa fortune, & flétrit sa gloire. Il commença son Regne en Héros, & le finit en débauché.

Fin de la premiere Partie.

TABLE

DES MATIERES

De la première Partie du Parlement
d'Angleterre.

- A**MBROSIVS regne sur les anciens Bretons, Page 13
— Son éloge, 14
— S'oppose aux progrès des Anglo-Saxons, *ibid.*
Amendes réglées par la grande Charte, 107 & suiv.
Angleterre, son premier nom, 1
— Autre nom plus moderne, *ibid.*
— Origine de ses premiers fondateurs, & de ses premiers Conquérens inconnue, 2
— Occupée par les Anglo-Saxons, 15, 19 & suiv.
— Attaquée par les Danois, 28
— Par les Normands, 32
Anglois. Voyez *Anglo-Saxons*.
I. Partie. a

T A B L E

Anglo-Saxons : quels Peuples c'étoient ,	9
— Sont appelés au secours des Bre-	
tons ,	<i>ibid.</i>
— Veulent les asservir ,	11
— Leur supériorité sur les Bretons ,	
	<i>ibid. & suiv.</i>
— Ont recours à une trahison ,	13
— Soumettent toute la Bretagne ,	15
— Comment se fit cette révolution ,	
	<i>ibid.</i>
— Quel gouvernement ils y établissent ,	
	<i>ibid. 19 & suiv. 24 & suiv.</i>
— Chefs prennent le titre de Roi ,	20
— Autorité qu'ils laissent à leurs Rois ,	
	<i>ibid. & suiv.</i>
— Se divisent entr'eux ,	26
— Sont réunis en une seule Monarchie	
sous le nom d'Anglois ,	27
— Sont vaincus par les Danois ,	29
— Les vainquent à leur tour ,	<i>ibid.</i>
— Négligent leur gouvernement ,	30
— Sont vaincus par les Normands ,	39
— Leur trouble après cette défaite ,	<i>ibid.</i>
— Conjurent Guillaume de régner sur	
eux ,	41
— Se trouvent bien des commencemens	
de son Règne ,	43 & 44
— Changent de sentiment , troubles qui	
en arrivent ,	45 & suiv.

DES MATIERES.

- Perdent leurs Privilèges, 52
 - Loix sévères contre-eux, 52, 54
 - Totalemēt abattus sous Guillaume II, 63
 - Mécœmens d'Henri III, 162
 - Leur inconstance, en quelle occasion leur fut salutaire, 176
 - Leur conduite envers leurs Rois, 201
 - Partagés entre les Maisons d'York & de Lancaſtre, 274
 - Profitent de leurs divisions, 276
 - ARTHUR** Règne sur les anciens Bretons, 14
 - Son éloge, *ibid.*
 - Arrête les progrès des Anglo-Saxons, *ibid.*
 - Sa mort, de quels événemens suivie, *ibid.*
 - AURELIUS-CONANUS**, regne sur les anciens Bretons, 15
 - Sa cruauté, *ibid.*
- B**
- B** AILELLE parvient au Throne d'Écosse, 210
 - En fait hommage au Roi d'Angleterre, *ibid.*
 - Refuse ensuite de le faire, 211
 - Est vaincu par Édouard I, 212

TABLE

- Barbares du Nord** pénètrent dans l'Empire Romain, 18
 — Portent leurs mœurs dans les pays qu'ils ont conquis, *ibid.*
 — Idée de leur gouvernement, *ibid.* & *suiv.*
Barons. Voyez **Grands.**
Bataille de Leuses, 180 & *suiv.*
 — Suites qu'elle eut, 184
 — De S. Alban, 287
 — De Northampton, 290
 — D'York, 297 & *suiv.*
BERNARD (Saint) prêche, une Croisade, 196
 — Comparé avec l'Abbé Suger, 197 & *suiv.*
BLANCHE de Castille, dissipe la ligue formée contre elle, 152
Bretons (anciens) en quoi consistoit leur liberté, 2
 — Quelles étoient leurs mœurs, *ibid.*
 — Leur commerce, *ibid.*
 — Leur Gouvernement, 3
 — Leurs Armes & leur Religion, *ibid.* & *suiv.*
 — Leurs mariages & comment en uoient avec les femmes, 4 & 5
 — Ils furent subjugués par les Romains, à quelle occasion, *ibid.* & *suiv.*

DES MATIERES.

- Comment ils portèrent le joug , 6 & 7
- Subjugués par les Pictes , 8
- Comment ils se vengent d'eux , *ibid.* & *suiv.*
- Appellent à leur secours les Anglo-Saxons , 9
- Ils sont trompés par eux , 10 & 11
- En viennent aux armes contre les Saxons , *ibid.*
- Sont vaincus par trahison , 12 & 13
- Se soustiennent sous Ambrosius & son successeur , *ibid.* & 14
- Retombent sous les Rois suivans , 15
- Perdent enfin leur liberté , *ibid.*
- Et leur nom , 16

C

- C**ATILINA , Anglois, à qui on a donné ce nom , 121
- Chambre Basse. Voyez *Communes*.
- Chambre Haute. Voyez *Lords*.
- CHARLES le Bel fait la paix avec l'Angleterre , 256
- Epouse les ressentimens de sa sœur , 259
- L'abandonne , 261
- Charte d'Henri I. 65

TABLE

— demeure dans l'oubli,	76
— Recouvrée sous Jean sans Terre,	78
— Des libertés, la même chose que	
<i>Grande Charte</i> ,	89
— Des Forêts,	<i>ibid.</i>
— Articles de la Grande Charte, 92 jus-	
qu'à	115
— Disputes entre les Anglois au sujet	
de cette Charte,	126
— Confirmée par Henri III.	142
<i>Chevaliers</i> , obligés de servir,	114
— Comment la Grande Charte veut	
qu'on procède contre eux en cas de re-	
fus,	<i>ibid.</i> & 112
<i>Clergé d'Angleterre</i> , ses Privilèges sous	
les Rois Saxons,	93
— Abaisé par Guillaume le Conquérant,	
<i>ibid.</i>	
— Ses Privilèges rétablis par la Grande	
Charte,	93
— Exige la grace de deux Evêques re-	
belles,	252
<i>Communes</i> (Chambre des) fait remonter	
son origine jusqu'à celle de la Monarchie	
Angloise,	23
— En quel tems elle a commencé à être	
connue sous ce nom,	186
— Privilèges qu'elle obtient sous E-	
douard I.	199 & 223

DES MATIERES. *iii*

- Partage la puissance législative, 302
& suiv.
- Communs Plaidoyers (Cour des) Voyez
Cour.
- CONSTANTIN, Roi des anciens Bretons,
comment passe son regne, 14
- Cour des communs Plaidoyers, rendue sé-
dentaire par la grande Charte, 105
- Croisades. Leur origine, 194
- Quels furent les premiers Croisés,
194
- Leurs succès, 196
- CUNIGLAS, regne sur les anciens Bretons,
15
- Son caractère, *ibid.*

D

- D**ancois, troublent l'Europe, 26
- Attaquent l'Angleterre, *ibid.*
- Triomphent des Anglois, 29
- Deviennent leurs Sujets, *ibid.*
- Fomentent les révoltes des Anglois
contre Guillaume, 47
- DAVID succede à Leollin dans la Princi-
pauté de Galles, 206
- Son supplice, 207
- Débiteurs, dispositions de la grande Char-
te à leur égard, 100 *& suiv.*

TABLE

- du Roi, comment la Grande Charte
veut qu'on procede avec eux ou leurs
héritiers, 110
- DEBOURG. (Hubert) Quel il étoit, 148
- Succede à Pembrok dans le Ministère, *ibid.*
- Comparé avec son Collegue, *ibid.*
- Devient son ennemi, 149
- Le supplante, 150
- Aigrit les Anglois, *ibid.*
- Se laisse corrompre par les François, 152
- Sa chute, 153 & suiv.
- Députés des Villes au Parlement par qui
nommés dans les premiers tems, 199
- Par qui depuis, *ibid.*
- Effets du changement arrivé à ce sujet,
200, 224 & suiv.
- Despotisme, introduit en Angleterre par
Guillaume le Conquérant, 57
- Soutenu par ses Successeurs, 61, 63,
69 & 70
- Détruit sous Jean - sans - Terre & son
Fils, 89 & 188
- DESROCHES. (Pierre) Quel il étoit, 148
- Devient Ministre du Roi Henri III. *ib.*
- Comparé à son Collegue dans le Mi-
nistere, *ibid.*
- Se trouve en concurrence avec lui, 149

DES MATIERES. ix

— Effets de cette concurrence ,	<i>ibid.</i>
— Supplanté par Debourg ,	150
— Le supplanté à son tour ,	154
— Abuse de son autorité ,	155
— Sa chute ,	160

E

E CBERT , sur l'exemple de qui il se forma ,	27
— Réunit les sept Royaumes Anglois en un seul ,	<i>ibid.</i>
Ecosse : par qui autrefois habitée ,	8
— (Throne d') vacant , par qui rempli ,	209
— Conquise par les Anglois ,	213
Ecossois : tachent de soulever les Anglois contre Guillaume ,	47
— Refusent l'hommage aux Anglois ,	209
— Y sont forcés ,	213
— Se relevent & se vengent ,	215
— Sont vaincus de nouveau ,	218
EDGARD : son droit au Throne d'Angleterre ,	35
— En quoi inférieur à ses Rivaux ,	36
— Sa modération le fait souhaiter pour successeur à Harald ,	40
— Fomente les factions contre Guillaume ,	47
EDOUARD le Confesseur , son caractère ,	30
	31

T A B L E

- Quel fruit il avoit tiré de ses malheurs ; *ibid.*
- Chassé par les Danois , à qui il a recours , *ibid.*
- Remonte sur le Throne , par quelles voyes , 32
- Fait venir les Normands à sa Cour, *ibid.*
- Mécontente ses Sujets , 33
- Comment regagne leur affection , *ibid.*
- Prépare une révolution en Angleterre , 34
- Suites de sa mort , 36
- EDOUARD I. désapprouve les articles d'Oxford , 169
- Se trouve à la bataille de Leuses , 184
- Fautes qu'il y fait , *ibid. & suiv.*
- Y est fait prisonnier , 184
- Trompe ses Gardes & se délivre , 189 & *suiv.*
- Donne une seconde bataille & la gagne , 190
- Va en Palestine , 194
- Succède au Throne de son Pere , 198
- Sa dissimulation , 201
- Gagne l'affection de ses Sujets , 202
- Dompte les Gallois , 206
- Ternit sa gloire par sa cruauté , 208
- Pris pour Arbitre par les Ecoissois , 209
- Exige l'hommage de cette Couronne , 210

DES MATIERES. xi

- Cede la Guienne à la France, 211
- Marche en Ecosse, en fait la conquête,
ibid. & suiv.
- Veut rétablir le despotisme, 221
- Manque son projet, 222 *& suiv. &*
226
- A recours au Pape, *ibid.*
- Meurt, 227
- Jugement sur ce Prince, 228
- EDOUARD II. prévient mal les Anglois en
sa faveur, 231
- Sa passion pour Gaveston, 232 *& suiv.*
- Perd son autorité, 237
- Jure l'observation des Loix de Saint
Edouard, 238
- Eleve les *Spensers*, 244
- Venge l'injure faite à la Reine, 247
- Rappelle ses favoris, *ibid.*
- Devient l'instrument de leur cruauté,
251
- Déthroné par le Parlement, 264
- Abdique la Couronne, 265
- On précipite sa mort, *ibid.*
- EDOUARD III. Envoyé en France, 257
- Refuse de déthroner son Pere, 265
- Punit la Reine & son Amant du meur-
tre de son pere, 266
- Idée de son Regne, 268
- Pourquoi cher aux Anglois, 269

- Défauts de la politique ; 277
EDOUARD IV. usurpe la Couronne sur
 Henri VI. 297
 — Se l'assûre par une victoire , 301
 — Change de caractère , 304
 — Son mariage , 306
 — Vaincu & pris par le Comte de War-
 wick , 307
 — Se sauve de prison & le défait à son
 tour , *ibid.*
 — Est déthroné , *ibid.*
 — Remonte sur le Throne , 308
 — Jugement sur ce Prince , 309
ETIENNE , usurpe le Throne d'Angleterre ,
 68
 — Son éloge , *ibid.*
Evêques d'Angleterre favorisent la con-
 quête de Guillaume , & par quelles rai-
 sons , 40

F

- F**emmes veuves. Dispositions de la
 grande Charte en leur faveur , 98
 & suiv.
François , victorieux en Normandie , 75
 & 76
 — Appelés en Angleterre , 136
 — Hais des Anglois , 138

DES MATIERES. xij

- G**allois (les) se défendent contre les
Anglois , 203
— Les attaquent , 205
— Leur valeur , 206
GAVESTON, rappelé par Edouard II. 232
— Ses qualités de l'esprit & du corps ,
ibid. & suiv.
— Tout puissant sous Edouard II. 233
— Honoré du nom de Vice-Roi , 234
— Funestes effets de son orgueil , 235
— Envoyé en Irlande , *ibid.*
— S'allie au Sang Royal , 236
— Sacrifié aux Grands , 237
GEORGES I. se rend maître de la durée du
Parlement , 252
GLOCESTRE prend les armes contre Simon
de Monfort , 189
GODWIN (le Comte) favorise Edouard le
Confesseur ; dans quelles vûes , 32
— Souleve le peuple contre lui , 33
— Devient médiateur entre le Prince &
les Sujets , *ibid.*
Gouvernement trop partagé détruit l'équili-
bre , 25
Grands d'Angleterre, offrent la Couronne
à Guillaume , 41

TABLE

— En sont maltraités ,	53
— Assemblés & consultés par Henri I.	66 & suiv.
— Signent la Charte publiée par ce Prince ,	67
— Se soulèvent contre Jean-sans-Terre ,	72 & suiv.
— Sont contraints de se soumettre ,	74
— Abandonnent ce Roi ,	76
— Se liguent contre lui ,	78 & 79
— Donnent un Chef à la Confédération ,	82
— Demandent au Roi le rétablissement des Loix Saxonnès ,	83
— Se rassemblent à Stamford ,	86
— Prennent les armes ,	87
— Veulent assiéger le Roi dans la Tour de Londres ,	ibid.
— Lui font signer deux actes qui le dégradent ,	89 & suiv.
— Sont excommuniés ,	132
— Ont recours au Roi de France ,	135
— Leur haine contre Jean , s'éteint par sa mort ,	138
— Demandent l'éloignement des Poitevins ,	157 & suiv.
— Se brouillent avec Henri III.	158 & suiv.
— Sont assemblés à Oxford ,	168

DES MATIERES. xv

- Leurs prétentions , *ibid.* & *suiv.*
- Cedent à la France la Normandie, &c. 172
- Font la loi au Roi , 188
- Forcés de se soumettre , 192
- S'élèvent contre Edouard II. 235
- Profitent de sa foiblesse , 248
- S'arrogent le Pouvoir Législatif , 239
- Prennent le titre de Lords , 243
- Voyez le reste au mot (*Lords.*)
- GUILLAUME, Duc de Normandie: Appelé
au Throne d'Angleterre par le testament
d'Edouard le Confesseur , 35
- Idée de son caractère , 36 & 37
- Entreprend de conquérir l'Angleterre , 38
- Sa présence d'esprit dans une occasion
singulière , *ibid.*
- Marche contre Harald & gagne la ba-
taille , 39
- Affecte de l'indifférence pour la Cou-
ronne , 41
- Rétablit la tranquillité de l'Angleterre , 42
- Causes qui troublerent cette tran-
quillité , 44 & *suiv.*
- Dissipe les cabales de ses Sujets , 47
- Appesantit leur joug , 48 & 49
- Ecoute les remontrances d'un Arche-

xvj **T A B L E**

vêque de Cantorberi,	30 & suiv.
— Reprend sa sévérité,	31
— Favorise les Normands au préjudice des Anglois,	32
— Abaisse les Grands & le Clergé,	33
— Son éloge,	35, 36
— Son caractère,	<i>ibid.</i>
— Sa politique,	<i>ibid.</i> & 37
GUILLAUME II. destiné par son pere à régner sur les Anglois,	60
— Fait de belles promesses aux Anglois,	<i>ibid.</i>
— Les tient mal,	61
— Son caractère,	<i>ibid.</i>
— Usage qu'il fait de ses victoires,	62
— Mœurs corrompues de ses Sujets,	<i>ibid.</i>
— Défend par un Edit de sortir du Royaume,	<i>ibid.</i>
GUILLAUME d'Albinet, sa générosité,	133

H

H AINAUT (Jean de) prend le parti de la Reine d'Angleterre,	262
HARALD : aspire au Throne d'Angleterre,	35
— Par qui appuyé dans ses prétentions,	<i>ibid.</i>
— Ses qualités personnelles,	36
	Comparé

DES MATIERES. xvii

- Comparé avec ses Rivaux, ayantages
qu'il avoit sur eux, 37 & 38
- Marche au-devant de Guillaume & est
tué dans le combat, 39
- HENRI ST. Ce qu'il lui manquoit pour avoir
plus de réputation, 9
- Délivre les Bretons du joug des Pictes,
ibid.
- Leur impose celui des Saxons, 10
- HENRI I. préféré à son frere aîné, 63 & 64
- Remet l'ordre dans ses Etats, 64
- Publie une Charte, 65
- Confirme les Loix de S. Edouard, *ibid.*
- Consulte les Grands & les principaux
du peuple, 66
- Son caractère, 67 & *suiv.*
- HENRI II. succede paisiblement à son on-
cle, 69
- Idée de son Règne, *ibid.*
- HENRI III. sa situation à la mort de son
pere, 139
- Réunit les esprits en sa faveur, 140 & *f.*
- Est proclamé Roi, 142
- Tems heureux de son regne, 143
- A qui il les dut, *ibid. & suiv.*
- Manque des talens pour régner, 146
- Son caractère, 147
- Abandonne le soin des affaires à ses
Ministres, 148, 152
- I. Partie,

— Les sacrifie à la colere du peuple ,	154
— Jure d'observer la grande Charte ,	<i>ibid.</i>
— Mécontente les Grands ,	158 & <i>suiv.</i>
— Ses variations ,	160
— Assemble les Grands à Oxford ,	167
— Y dégrade son autorité ,	169
— La reprend dans une seconde Assemblée ,	174
— Fait la guerre à ses Sujets ,	180
— Est pris à la bataille de Leuses ,	182
— Souscrit à tous les changemens qui se font dans l'Etat ,	188
— Révolutions en sa faveur ,	190 , 192.
— Sa mort ,	193
HENRI IV. comment parvint au Thrône ,	278
— Idée de son Regne ,	<i>ibid. & suiv.</i>
HENRI V. Sa jeunesse ,	279
— Son Regne ,	280
— Ses Conquêtes ,	281
HENRI VI. Sa haine pour les affaires ,	281
— Méprisé de ses Sujets , pourquoi pas haï ,	282
— Vaincu & pris par les Rebelles ,	287
— Nomme un Protecteur pendant la maladie ,	289
— Abolit le Protectorat ,	290
— Est vaincu & pris une seconde fois ,	291
— Gagne une bataille ,	295
— Fuit en Ecosse ,	300

DES MATIÈRES. xix

- Meurt en Prison, 308
- Héritiers d'un Fief. Dispositions de la grande Charte qui les concernent, 94 & suiv.**

J

- J**EAN-sans-Terre succede à Richard au Throne d'Angleterre, 70
- Son caractère, *ibid.* & suiv.
- Idée de son Regne, 71
- Fait mépriser sa personne & sa dignité, 72
- Les Poitevins se révoltent contre lui, 73
- Les Barons refusent de le suivre, *ibid.*
- Violences qu'il exerce à leur égard, 74
- S'endort dans les plaisirs & la mollesse, 76
- Sa réponse aux remontrances qu'on lui en fit, 76
- Abandonné des Grands, *ibid.*
- Confisque une partie de leurs biens, *ibid.* & suiv.
- S'allarme d'une Requête qu'ils lui présentent, 83
- Dissimule avec eux, 84
- Veut les soumettre par la force, 85
- Ne trouve point d'alliés, *ibid.*
- Prend la Croix, 86
- Se resout à la guerre, 87

TABLE

- Est abandonné de tout le monde, 88
- Accorde tout, 89
- Signe la Grande Charte, & la Charte
des Forêts, *ibid. & suiv.*
- S'en repent, 129
- A recours au Pape, 132
- Leve une armée, assiége & prend Ro-
chester, 132 & suiv.
- Comment il use de sa victoire, 134
- Est déthrôné, 136 & 137
- Ses fureurs, 138
- Sa mort, *ibid.*
- INNOCENT III. (le Pape) Quelles vertus
il avoit, 129
- Humilie Jean-sans-Terre, 131
- Excommunie les Barons d'Angleterre,
132
- Et le Fils du Roi de France, 137
- ISABELLE de France, reçoit un affront en
faisant un pèlerinage, 244
- Se lie avec les Factieux, 254
- Envoyée en France, 255
- N'y songe qu'à ses intérêts, 256
- Rappelée en Angleterre, 258
- Pourquoi refuse d'y retourner, *ibid.*
- Arme contre son Mari, 260
- Se retire en Hainaut, 261
- Rentre en Angleterre avec une armée,
262

DES MATIERES. xxj

- Ses Victoires , 263
- Sa dissimulation , 264
- Est punie par son Fils , 266

L

- L**ANCASTRE (Le Comte de). Quel il étoit , 236
- Dépouille les Rois du pouvoir législatif , 242
 - Humilié par les Favoris , 249
 - Prisonnier de guerre , ibid.
 - Son supplice , 251
 - (Maison de) forme une faction en Angleterre , 273
 - Malheurs que cause cette Faction , 274
- LANFRANC** : son éloge , 49
- Fait des remontrances à Guillaume , ibid & suiv.
- LANGTON** (Le Cardinal) découvre la Charte de Henri I. 78
- Est mis à la tête des Factieux , 82
 - Idée de son caractère & de sa politique , ibid.
- LEOLLIN** : vaincu par Edouard I. 201 , 205 , & suiv.
- Comment traité après sa mort , 207
- Législatif**, (Pouvoir) affecté aux Rois d'Angleterre , 230

— Usurpé par les Grands ,	139
— Communiqué aux Communes ,	102
<i>Levée</i> de deniers interdite aux Rois d'Angleterre, sans le consentement du Royaume, en vertu de la Grande Charte ,	102
LINCOLN, (l'Evêque de) joint ses intérêts à ceux de Mortimer ,	253
<i>Loix</i> de Guillaume sur le meurtre ,	52
— Sur la feu & la lumière ,	54
— (de S. Edouard) confirmées par la Charte d'Henri I.	65
— Les Barons en demandent le rétablissement ,	81
Lords d'Angleterre : quand ont été ainsi nommés ,	249
— Se soumettent à Edouard II.	248
LOUIS VIII. proclamé Roi d'Angleterre ,	136
— Est excommunié ,	137
— Revient en France ;	142
LOUIS (Saint) pris pour Arbitre entre les Anglois & leur Roi ,	177
— Son jugement ,	178
— Son zele pour les Croisades.	197

M

M AELON, regne sur les anciens Bretons ,	15
------------------------------------------	----

DES MATIERES. xxiij

- Son avarice, 15
- Marchands*, la grande Charte leur accorde la liberté d'aller & de venir par tout le Royaume d'Angleterre, 117
- Etrangers, comment traités en tems de guerre, *ibid. & suiv.*
- MARGUERITE d'Anjou. Haïe des Anglois, 282
- Porte les vertus à l'excès, 283
- Accusée de mauvaise administration, 288
- Releve le parti d'Henri VI. 295
- Gagne deux batailles, 296
- Perd ses avantages, *ibid. & suiv.*
- Vaincue & obligée de fuir en Ecosse, 300
- Trouve en France le Comte de Warwick, 307
- Retourne en Angleterre où elle est prise, 308
- Mesure* uniforme, établie par la grande Charte dans toute l'Angleterre, 114
- Mineurs*. Leurs droits assurés par la Grande Charte, 97 & suiv.
- Minorité d'Henri III. heureuse, 143
- de S. Louis, troublée, 150
- Monasteres* dépouillés de leurs richesses, 53 & suiv.
- MONFORT (Simon de). Quel homme c'étoit, 163

— Prend le parti des Factieux ;	162 164
— Idée de sa politique & de son caractère ,	165 & suiv.
— Indispose les factions contre lui ,	173
— Sa harangue aux Partisans du Roi ,	175
— Fait valoir les articles d'Oxford ,	179
— Gagne la bataille de Leuses ,	181
— Prisonniers qu'il y fait ,	181, 184
— Comment il use de sa victoire ,	ibid.
— Change la forme du gouvernement ,	188
— Abuse du nom & de l'autorité du Roi ,	ibid. & suiv.
— Trouve des ennemis dans ses Partisans ,	189
— Vaincu par Edouard I.	190
— Sa mort, suites qu'elle eut ,	ibid. & suiv.
MONTROSE prend le parti de Charles I.	105
— Comparé avec CROMWEL ,	106 & suiv.
— Ses succès ,	108
— Banni d'Angleterre ,	112
MORTIMER : soustrait à la vengeance des Favis ,	252 & suiv.
— S'unit d'intérêt avec deux autres Rebelles ,	253
— Rôle qu'il joue dans ce Triumvirat ,	ibid.
— Aimé d'Isabelle ,	258
— Va le joindre en France ,	259
— Sa mort ,	266

N

- N**ormands. Remplissent la Cour d'Angleterre sous le regne de Saint Edouard , 32
- S'emparent de l'Angleterre sous leur Duc Guillaume , 39
 - Comment en usent avec les Anglois , 43 & suiv.
 - Favorisent leur rébellion , 47
 - Préférés en tout aux Anglois , 52
 - Disposent de la Couronne après la mort de Guillaume II. 63
 - S'unissent aux Anglois pour détruire le Despotisme , 81
 - Inconséquence de leur conduite , *ibid.* & suiv.

O

- O**RLETON s'unit avec deux Rebelles , 252
- Son caractère , 253
 - Oxford.* Henri III. y assemble les Grands , 167
 - (Expédiens d') éprouvent des contradictions , 169
 - Il s'y tient une seconde Assemblée , 174

- Si ces Assemblées étoient un Parlement, 186 & suiv.

P

- P** Arlement, s'il doit son origine à Henri I. 67
- A quelle époque il la faut rapporter, 185
- (Le premier) dans quelles vûes convoqué, 188
- (Le second) quelle nouveauté s'y introduit, 199
- Convoqué par Isabelle, déthrone Edouard II. 264
- Profite des troubles d'Angleterre, 277
- Convoqué par Henri VI. favorable aux Rebelles, 288
- Regle la succession au Throne, 293
- Convoqué par Edouard IV. 301
- PEMBROK**, (Guillaume, Comte de) envoyé par le Roi Jean aux Barons ligués, 87
- Est chargé du Gouvernement pendant la minorité d'Henri III. 143
- Ses belles qualités, 144 & suiv.
- Heureux succès de sa Régence, *ibid.*
- Regrets qu'on eut de sa mort, 145
- Par qui remplacé, 148

DES MATIERES. xxviii

- (Richard, Comte de) ses remontrances au Roi Henri III. 157
- Sa mort, 160
- PHILIPPE Auguste. Les Barons Anglois ont recours à lui, 135
- Son éloge, *ibid. & suiv.*
- Accepte la Couronne d'Angleterre pour son Fils, 136
- Pictes.* Quels pays habitoient, 8
- Subjuguent les Bretons leurs voisins, *ibid.*
- Procès* : comment la Grande Charte en regle la décision, 106, 116
- PROVENCE (Eléonor de) épouse Henri III. 161
- Attire les Provençaux, *ibid.*

R

- R** *Epublicains*, opposés aux Royalistes au sujet de la Grande Charte, 126
- RICHARD, *Cœur de lion*. Succede à Henri II. 69
- Son caractère, 70
- Affermit le Despotisme, *ibid.*
- RICHARD frere d'Henri III. désapprouve les articles d'Oxford, 170
- Promet de pacifier l'Angleterre, *ibid.*
- A quelles conditions reçû dans le Royaume, 171

— Est fait prisonnier,	182
RICHARD II. Idée de son Regne,	278
RICHARD , Duc d'York. Ses qualités personnelles,	285
— Fortifie son parti,	<i>ibid.</i>
— Gagne une bataille,	287
— Est nommé Protecteur,	289
— Dépouillé de ce titre,	290
— Profite de la victoire de son parti,	291
— Demande la Couronne,	292
— Déclaré héritier présomptif,	293
— Néglige ses avantages,	294
— Est tué dans une bataille,	295
Roi. Quand les Chefs des Saxons en ont pris le titre,	20
— Suite de ce changement de nom, <i>ibid.</i>	
— Droits attachés à ce titre, <i>ibid. & suiv.</i>	
Rois d'Angleterre rassemblent les Barons,	166
— Nomment les Députés au Parlement,	199
— Perdent ce droit,	<i>ibid.</i>
— Moyens qu'ils ont d'étendre leur autorité,	200
— Seuls en droit de faire des Loix,	230
— Perdent ce droit.	239
— Dernier acte de leur souveraineté,	241
— Comment doivent considérer leurs Sujets,	272

DES MATIERES. xxix

Romains : comment ont obtenu l'Empire
du monde , 16

— Comment l'ont perdu , *ibid.* & *suiv.*

— (Pontifes) veulent allier le pouvoir
temporel au spirituel , 129 & *suiv.*

Rose Blanche & Rose Rouge. Quelles fac-
tions ont porté ce nom , 273

S

SALISBURI. (Le Comte de) Son élo-
ge , 286

— Son supplice , 295

SAVARI de Mauleon , s'oppose à la ven-
geance de Jean sans-Terre , 134

Scutage. (Droit de) Comment réglé par
la Grande Charte , 103

— Comment doit être perçu , 124

Sortie (Libre) du Royaume d'Angleterre
accordée par la Grande Charte , 118

SPENSER produit son fils à la Cour , 243

— Quels conseils il lui donne , 244

— Sa mort , 263

— (Hugues) ses qualités personnelles , 244

— Devient Favori d'Edouard II. *ibid.*

— Vicissitudes de sa fortune , 245

— Rappellé à la Cour avec son pere , 247

— Abuse de sa prospérité , 252

— Donne dans un piège de ses ennemis ,
255

TABLE

— Fuit avec le Roi ,	213
— Sa mort ,	<i>ibid.</i>
SUGER (l'Abbé) comparé avec Saint Bernard ,	197 & suiv.

T

T Erres remises entre les mains du Roi pour cause de félonie ; combien de tems y peuvent rester selon la Grande Charte ,	113
Testamens. Dispositions de la Grande Chartre à cet égard ,	110

V

V ORTIPER. Comment regne sur les anciens Bretons ,	15
WALLEYS délivre l'Ecosse du joug des Anglois ,	217
— Son éloge ,	<i>ibid.</i>
— Cause de ses revers ,	217
— Est vaincu glorieusement ,	218
— Sa modération ,	<i>ibid. & suiv.</i>
— Sa mort ,	220
WARWICK. (Le Comte de) Son éloge ,	186
— Vaincu par Marguerite d'Anjou ,	296
— Fixe la victoire dans le parti d'Edouard IV.	299

DES MATIERES. xxxj

- Se révolte contre lui, 306
- Le fait prisonnier, 307
- Vaincu à son tour, il passe en France, ibid.
- Détrône Edouard IV. ibid.
- Est tué dans une bataille, 308
- Witena-Gemot*, Assemblée des principaux
de la Nation Angloise, 21 & suiv.
- Balançoit le pouvoir du Roi, ibid.
- Il y en avoit une dans chaque Royaume
Anglo-Saxon, 22
- S'il est constant que les sept Royaumes
en eussent une, commune, ibid.
- Qu'elles personnes y étoient admises,
ibid. & 23
- WODWILE* (Elisabeth) se refuse aux ga-
lanteries d'Edouard IV. 305
- Devient femme de ce Roi, 306
- Writs* ou ordres appelés *Præcipe*, suppri-
més par la grande Charte, 113
- Writs* ou ordres d'informer, accordés gra-
tis, 114 & suiv.

Y

YORK (Maison d') dispute le Throne à
la Maison de Lancastre, 273 & 284.

Fin de la Table de la premiere Partie.

ERRATA.

Page 211, ligne 4: Edouard, *ajoutez*, qui!

Page 268, ligne 11: disposition, *lisez*, disposition.

Page 269, ligne 2: *lisez*, ridicules & surannées.

Page 272, ligne 18: avoit régné, *lisez*, auroit régné.

4 NO 50